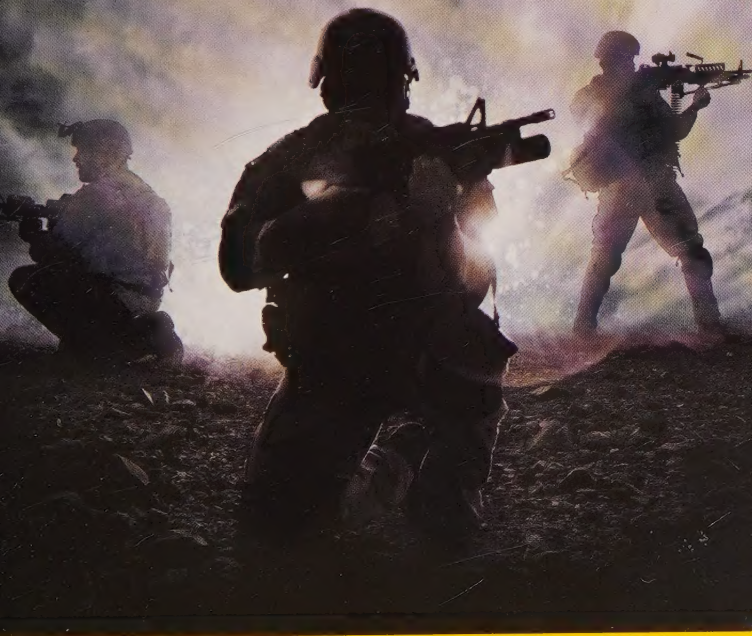
POINTS

Mark Owen

Kevin Maurer

NO HERO



AVEC LES COMMANDOS D'ÉLITE
DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/nohero0000owen

NO HERO

DU MÊME AUTEUR

Ce jour-là
Au cœur du commando qui a tué Ben Laden
Seuil, 2012
et « Points », n° P3110

Mark Owen
avec la collaboration de Kevin Maurer

NO HERO

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuel Pailler
et Marc Saint-Upéry

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
No Hero. The Evolution of a Navy SEAL
ÉDITEUR ORIGINAL
Dutton, by Penguin Group Inc., New York
© ORIGINAL
Mark Owen, 2014
ISBN ORIGINAL : 978-0-525-95452-1

All rights reserved including the right of reproduction
in whole or in part in any form.

This edition published by arrangement with Dutton,
a member of Penguin Group (USA) LLC,
a Penguin Random House Company

ISBN 978-2-7578-5585-0
(ISBN 978-2-02-117045-0, 1re publication)

© Éditions du Seuil, 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Quarante noms

J'étais chez moi à Virginia Beach, en *stand by*, lorsque les textos ont commencé à arriver.

C'était en août 2011 et la ville était bondée de touristes. Tous les jours, au volant de ma voiture, je croisais des vacanciers qui roulaient vers l'océan pour passer une journée à la plage. J'essayais d'éviter le front de mer, où les boutiques de T-shirts et les minigolfs attiraient les estivants brûlés par le soleil. Presque tout le monde ne pensait qu'aux joies de la plage, mais moi j'étais obsédé par l'Afghanistan et par mon déploiement imminent.

Tout ce cirque avec les dignitaires et les politiciens après l'opération contre Oussama Ben Laden était enfin terminé. Tout excité par la perspective de repartir en mission à l'étranger, j'étais comme un chien qui tire sur sa laisse ; j'étais prêt à reprendre le boulot. Mais d'abord, je devais survivre à cette période de *stand by*.

Rien de pire que l'attente.

On n'arrêtait pas de nous briefer. Il y avait une conférence hebdomadaire sur les derniers rapports de nos services de renseignement en provenance des divers points chauds de la planète, et c'en était d'autant plus exaspérant. Tout ce que nous voulions, c'était travailler, effectuer de vraies missions. Mais pendant la période

de *stand by*, tout ce que nous pouvions faire, c'était planifier des missions qui n'auraient sans doute jamais lieu. Quand vous êtes en poste à l'étranger, il est fréquent qu'à peine quelques heures s'écoulent entre l'élaboration d'un plan de mission et son exécution. Mais la plupart des opérations sur lesquelles nous travaillions pendant la période de *stand by* étaient des projets éphémères liés à des circonstances passagères et qui n'aboutissaient presque jamais. On montait en régime, on planifiait soigneusement l'opération, et puis la tension retombait lorsque Washington tranchait en faveur d'une autre option, ou que le point chaud concerné « refroidissait ». Le pire, c'est que nous vivions chez nous tout en ayant très peu de temps pour être à la maison avec nos familles. Il fallait les maintenir à distance parce que nous ne savions jamais à quel moment on nous demanderait de repartir en urgence. Dans ma tête, parents et amis étaient relégués à la même place que pendant mes déploiements. Durant les périodes de *stand by*, c'est comme si j'étais absent, même si mes parents pouvaient me joindre au téléphone.

Je sais que c'était la même chose pour tous mes camarades. Tout ce qu'on désirait, c'était passer à l'action.

C'était en début de soirée et je venais de finir de dîner. Nous n'étions pas censés boire ou faire la fête, parce qu'il n'était pas question de partir en mission avec une gueule de bois. Je m'apprêtais à passer la soirée à paresser devant la télévision, lorsque j'ai reçu une série de messages concernant un accident d'hélicoptère. Ils disaient tous la même chose :

« Un CH-47 a été descendu en Afghanistan. C'est un des nôtres ? »

C'était ce que nous appelons du *« rumint »*, un mélange de vraies informations et de rumeurs qui finissent souvent en pure fiction. Malheureusement, cette fois, la rumeur était avérée.

Ça m'a suffi pour commencer à gamberger comme un fou. Si c'était vrai, peu importe qu'il s'agisse des SEAL, de la Delta Force ou des forces spéciales. C'était tous des camarades de combat. J'ai appelé un bon ami à moi qui était membre de l'escadron déployé à l'étranger. Lui était resté aux États-Unis parce qu'il devait s'occuper de sa mère malade. Je me suis dit qu'il savait peut-être quelque chose.

Pas de réponse.

J'ai continué à faire défiler les numéros sur mon portable et à appeler tous ceux qui pouvaient avoir la moindre information. Et puis finalement, on m'a confirmé la chose :

« C'était les nôtres. »

C'est comme si je recevais une décharge électrique. J'ai vu défiler dans ma tête les visages de tous mes copains de cet escadron. La nouvelle commençait à se propager et mon portable n'arrêtait pas de sonner. Le même message revenait sans cesse : « C'était les nôtres. »

J'avais mal au ventre. Je ne pouvais pas rester en place. Je faisais les cent pas dans ma cuisine, les yeux rivés au téléphone, à lire tous mes textos en quête d'informations complémentaires, tout en redoutant chaque nouveau message. Je savais que mes camarades s'étaient tous portés volontaires un nombre incalculable de fois pour ce même type de mission, sur le même terrain d'opération. J'aurais pu aussi bien être dans cet hélicoptère. Et d'ailleurs, merde, j'avais justement eu un accident d'hélicoptère quelques mois plus tôt. C'était bien plus pénible de rester chez soi dans l'angoisse de

l'attente, un sentiment que nos épouses et compagnes ne connaissent que trop.

Au bout d'un moment, je n'en pouvais plus d'être tout seul. J'ai pris un pack de bières dans le frigo et j'ai marché jusqu'au domicile d'un camarade des SEAL. Quelques bières ne nous feraient pas de mal.

Le soleil déclinait et les rues étaient désertes. Tout en parcourant les quelques centaines de mètres qui me séparaient de la maison de mon copain, je contemplais les environs. Il s'agissait d'un quartier de construction récente où les arbres étaient peu nombreux, et dont les grandes maisons de brique étaient entourées de pelouses impeccables. Le week-end, mes voisins soignaient leur gazon, passaient la tondeuse et taillaient les haies à la perfection. L'ambiance était paisible.

La plupart d'entre eux n'avaient pas la moindre idée de la profession que j'exerçais, pas plus que de celle des camarades qui me rendaient visite. En passant devant leurs maisons, je me disais qu'ils devaient être en train de penser à leurs projets de vacances, à leurs factures ou au match de base-ball du soir à la télévision. Il y avait un fossé énorme entre notre vie en Afghanistan et celle qui nous entourait. Je savais que mes voisins étaient solidaires de nos soldats, mais ils ne connaissaient pas la réalité du combat et ne savaient pas combien de fois mes camarades avaient risqué leur vie. La guerre était pratiquement absente de leur existence quotidienne, sauf pour les familles de marins ou de soldats mobilisés outremer.

Comment pourraient-ils comprendre les nombreux sacrifices demandés chaque jour à nos troupes ? De toute façon, je ne pouvais rien y faire, et ce soir-là, ça n'avait guère d'importance. Ces sacrifices étaient bien réels. Il nous incombait de tout faire pour qu'ils

ne soient pas oubliés. Le fossé entre ceux d'entre nous qui risquaient leur vie dans ce combat et le reste du pays ne m'avait jamais semblé aussi gigantesque que par cette paisible soirée d'été.

À mon arrivée, mon copain m'a ouvert la porte avec la même expression d'angoisse que la mienne. Il a hoché la tête et m'a fait signe d'entrer. J'ai marché en silence jusqu'à son réfrigérateur et j'y ai rangé les bières. Nous nous sommes alors installés sur sa terrasse avec une bouteille chacun, abandonnant sa famille dans le salon.

J'ai avalé une longue gorgée. La bière n'avait pratiquement pas de goût, mais je voulais juste sentir l'effet de l'alcool. Mon copain se taisait et lisait les messages qui arrivaient sur son téléphone. Nous sommes restés comme ça pendant un certain temps, complètement silencieux. Les occupants de l'hélicoptère étaient tous des camarades et ils avaient tous succombé. C'était un sentiment paralysant parce qu'on mourait d'envie d'intervenir, mais il n'y avait rien à faire.

Le soleil avait disparu derrière l'horizon et il faisait très sombre sur la terrasse. Je pouvais à peine distinguer le visage de mon camarade. Il n'avait pas pris la peine d'allumer l'éclairage du jardin et nous avions le sentiment que c'était aussi bien comme ça. L'obscurité rendait le deuil un peu plus facile.

Pendant plusieurs mois, après l'opération contre Oussama Ben Laden, les politiciens et les médias avaient célébré les SEAL Teams. Je ne sais pas combien de fois j'avais entendu prononcer le mot « héros ». Ce n'est pas un mot que les SEAL utilisent facilement, et on en était arrivé à un point où il n'avait plus guère de sens à nos yeux. Tout le monde était un héros maintenant.

La gravité de la tragédie ne s'est réellement concré-

tisée que lorsque les noms des victimes ont commencé à apparaître sur l'écran de mon iPhone.

Bière après bière, nous échangions des souvenirs sur les gars de l'hélicoptère. C'était à qui raconterait les histoires les plus émouvantes ou les plus drôles sur chacun de nos camarades. Les anecdotes ne manquaient pas. L'humour aide à supporter les moments les plus difficiles et les plus traumatisants. Nous nous creusions la mémoire à la recherche de tout ce qui pouvait susciter un éclat de rire. Mon copain était dans la cuisine pour récupérer quelques bières lorsqu'un nouveau nom est apparu sur l'écran de mon téléphone.

Ray.

C'était un vrai coup de poing à l'estomac. J'ai posé le téléphone sur la table et j'ai arpenté frénétiquement les planches de la terrasse. J'avais fait la connaissance de Ray en 1999 sur la plage de San Diego. Nous étions tous les deux sur le point de commencer notre BUD/S (*Basic Underwater Demolition/SEAL*), le cours de six mois de formation des SEAL aux techniques et aux tactiques du commando sous-marin. Ray avait fait un an de fac en Louisiane avant de céder à son désir d'intégrer les SEAL. Pour ma part, j'étais allé au bout de mon premier cycle avant de succomber à la même tentation persistante. Je me souviens de Ray debout sur la plage à côté de moi, contemplant les vagues et écoutant les hurlements des instructeurs. Il avait l'air déterminé, concentré. Le bruit et le chaos régnants ne semblaient nullement l'affecter.

À première vue, Ray semblait plutôt tranquille. Contrairement à moi, c'était un athlète né. Il avait pratiqué le football au lycée et avait le physique élancé qui sied à ce sport. Au fil du temps, j'allais voir Ray affronter avec un grand naturel presque toutes

les épreuves physiques auxquelles le soumettaient les instructeurs. Il y avait chez lui une solidité innée, alliée à un esprit de persévérance. Il finissait toujours les exercices prescrits – un parcours à la nage, une course sur la plage, une course d'obstacles – dans les premiers rangs du peloton, quelles que soient les circonstances.

Nous avions tous deux obtenu notre diplôme du BUD/S en décembre 1999. Ray avait été affecté à la SEAL Team Three et moi à la Team Five. Comme nous étions tous les deux basés à San Diego, on se voyait aussi souvent que possible. En revanche, nous étions souvent envoyés en mission dans des coins opposés de la planète.

Ray était comme un chat, il avait neuf vies.

Il avait plusieurs fois flirté avec la mort et certaines de ses mésaventures étaient passées dans la légende. Quelques mois avant d'être admis au programme S & T (sélection et entraînement), il avait reçu une balle dans le cou. Il était en poste pour six mois à Guam avec la Team Three et il était sorti dans un bar avec des copains pour fêter Noël. Après une altercation apparemment sans gravité avec des gens du coin, Ray et ses compagnons d'armes avaient décidé de rentrer à la base en taxi. Ils étaient sur le chemin du retour lorsque l'un des types du bar ouvrit le feu sur leur véhicule de la fenêtre d'une voiture proche.

Les balles brisèrent les vitres du taxi. L'une d'entre elles traversa le cou de Ray de part en part. Larry, un autre SEAL, fut touché à l'oreille. La balle ressortit par son nez. Le chauffeur de taxi transporta les deux blessés à l'hôpital. Ray épongea le sang avec sa chemise et se dirigea vers la salle des urgences pour y être soigné.

Quelques mois plus tard, il s'était présenté au programme S & T. Il était dans la même classe que moi

et nous avons fait toute la formation ensemble. Mais, comme après le BUD/S, nous avions été affectés dans deux escadrons différents.

Et voilà que Ray était mort. Je n'arrivais pas à y croire.

Mon copain est revenu avec de nouvelles bières, ce qui m'a sorti un peu de ma torpeur. Nous sommes restés assis quelques minutes en silence, toujours branchés à nos portables, à faire défiler les messages. Mais, je pensais encore à Ray.

« Hé, tu les as vues ces images de Ray en mission en Afghanistan ?! »

Mon copain a eu un petit rire entendu : « Si ça avait été moi, j'y aurais pas survécu. »

Presque tous les matins, au moment de nous mettre au travail et de lire nos e-mails, nous recevions une AAR (*After Action Review*), un debriefing opérationnel où on analysait les opérations qui venaient d'être effectuées. Il s'agit d'un rapport écrit, comprenant parfois des séquences vidéo prises par une caméra fixée à un drone, qui recueillait le point de vue de tous les individus impliqués dans une mission. Des pilotes d'hélicoptère aux SEAL en passant par les analystes des services de renseignement, tout le monde donnait son avis sur les points positifs et négatifs de l'opération menée la nuit précédente. Ces rapports d'activité étaient distribués à tous les membres des SEAL, qu'ils aient ou non participé à ladite mission, afin qu'ils assimilent les leçons de l'opération de l'équipe déployée sur le terrain. Lorsqu'une mission s'avérait particulièrement intéressante, cela donnait évidemment lieu à des conversations nourries.

La vidéo de la mission de Ray était spectaculaire. Son escadron était en Afghanistan. La cible était un

groupe de maisons protégées par un mur de terre battue. En tant que tireur d'élite, Ray était posté sur le toit d'un immeuble qui surplombait l'enceinte derrière laquelle se terrait le commandant taliban. Il était censé couvrir ses camarades lorsqu'ils donneraient l'assaut.

Sur la bande, je devinais la progression silencieuse des attaquants vers leur cible. J'avais fait la même chose un million de fois, et je savais exactement ce qu'ils ressentaient. Rien qu'à les regarder, mon taux d'adrénaline augmentait. Je savais que tous leurs sens étaient à vif, guettant le moindre bruit, une porte qui s'ouvre ou le crissement du gravier sous les baskets d'un taliban. Je me suis surpris à scruter moi aussi les murs d'enceinte à la recherche du mouvement le plus infime.

Ray effectuait chaque geste exigé par son rôle de couverture avec le maximum de précaution. Il était attentif au moindre craquement sur cette terrasse de terre battue, sachant qu'un faux mouvement risquait de trahir sa position et de réveiller les occupants de la maison.

Tandis que ses camarades s'approchaient de la cible, une porte s'ouvrit juste en dessous de la position de Ray. On en vit émerger le canon effilé d'un lance-grenades, avec son museau conique caractéristique. Il y eut une pause de quelques secondes. Sans doute quelqu'un à l'intérieur de la maison avait-il entendu bouger sur le toit ou perçu l'avancée des membres du commando. Le guerrier taliban essayait probablement de distinguer les soldats américains dans l'obscurité. Quelques secondes plus tard, la roquette traça son chemin juste devant les attaquants et explosa à quelques mètres de là.

L'onde de choc de l'explosion provoqua l'effondrement du toit sur lequel était posté Ray. Le toit s'ouvrit

par le milieu comme une gueule gigantesque, absorbant le sniper dans les entrailles de l'édifice.

Ray avait atterri sur un tas de poutres brisées et de terre battue. À travers le nuage de poussière, il aperçut aussitôt cinq combattants talibans armés de AK-47 et bardés de cartouchières. D'autres étaient étendus par terre, assommés par le souffle de l'explosion.

Ray n'avait que quelques secondes pour prendre une décision : rester dans la pièce et affronter les cinq combattants, ou fuir l'édifice avant que ses compagnons d'armes, qui ne l'avaient peut-être pas vu tomber, ouvrent le feu dans sa direction.

Il décida de déguerpir.

Il repéra une fenêtre, sauta à travers, et atterrit au pied de la paroi. Il cria aussitôt pour s'identifier auprès de ses camarades, espérant qu'ils ne le confondraient pas avec un des talibans. Très calmement, il dégoupilla une grenade. Accroupi sous le rebord de la fenêtre, il la lança à l'intérieur de la maison. Sur les images de la vidéo, il avait l'air d'un calme impressionnant. Ses mouvements étaient sobres et fluides. Il avait une manière étonnante d'accomplir les actions les plus folles comme si c'était un jeu d'enfant.

Il s'écarta de la fenêtre et se mit à couvert. La grenade explosa, fauchant les talibans, et un nuage de débris s'échappa du toit.

Ray, comme beaucoup d'entre nous, avait servi son pays pendant plus d'une décennie dans des conditions souvent très difficiles. Ses actions ont renforcé notre conception de la mission des SEAL, et je sais que voir Ray fonctionner au maximum de son potentiel nous a rendus plus efficaces et a sauvé bien des vies.

Assis sur la terrasse de mon copain, j'aurais tellement voulu partager une bière avec Ray. Toute la nuit, nous

avons parlé de nos frères tombés au combat et avons essayé d'oublier tout le reste. Peu importait comment ils étaient morts. Tout ce qui comptait, c'est qu'ils n'étaient plus là.

Quelques jours plus tard, nous avons commencé à avoir des détails sur l'accident d'hélicoptère. Comme pour la mission de Ray, il était important que nous puissions en tirer les leçons. Cette nuit-là, les victimes faisaient partie d'une force de réaction rapide (QRF – *Quick Reaction Force*). Une QRF est une unité auxiliaire généralement en *stand by* à proximité d'un commando en mission, prête à intervenir à tout moment si les choses tournent mal.

Une unité de Rangers était partie à l'assaut d'une cible dans le village de Jaw-e-Mekh Zareen, dans la vallée de Tangi, province de Wardak. Au départ, c'était les SEAL qui étaient censés se charger de l'opération, mais la lune était trop lumineuse ce soir-là, et ils avaient estimé qu'il serait plus prudent d'attendre une nuit plus obscure. Face au désistement des SEAL, les Rangers avaient décidé de passer eux-mêmes à l'action.

La cible était un important dirigeant taliban. Une fusillade avait éclaté dès l'arrivée des Rangers. De tous les recoins de la vallée, des talibans avaient afflué pour défendre leur place forte. La lutte avait fait rage pendant au moins deux heures avant qu'un petit groupe de talibans entreprennent de fuir. Les Rangers avaient alors appelé la QRF à la rescousse. Ils craignaient que le leader taliban et ses gardes du corps fassent partie du groupe en fuite et ils ne voulaient pas les perdre.

Lorsque l'hélicoptère des SEAL – indicatif d'appel *Extortion 17* – arriva sur place, son rotor arrière fut touché par une roquette ennemie. Ray et ses camarades étaient perdus.

Deux jours plus tard, les porte-parole de l'état-major américain en Afghanistan annoncèrent que le combattant taliban qui avait abattu l'hélicoptère avait été tué par une bombe lancée par un F-16.

Ce n'était que maigre consolation.

Ultérieurement, diverses rumeurs commencèrent à circuler. Il se serait agi d'un piège très élaboré. Les talibans auraient attiré les SEAL dans leur village pour abattre leur hélicoptère en représailles du raid contre Oussama Ben Laden. Quelle que soit la vérité, le fait est que la chute d'*Extortion 17* était une tragédie. Lorsqu'une QRF est appelée au secours, c'est presque toujours parce que la situation est critique, et donc son intervention extrêmement risquée. Il n'y a pas d'élément de surprise, surtout quand un commando vole à bord d'un CH-47 *Chinook*, qui n'est qu'une espèce d'autobus scolaire volant. Parfois, quand votre heure est arrivée, toute la chance et tout le talent du monde ne peuvent rien faire pour vous sauver.

Tandis que les détails continuaient d'arriver, j'apprenais qu'un grand nombre de mes compagnons d'armes venaient de perdre la vie dans les montagnes afghanes. Les victimes étaient au nombre de trente-huit, dont plus d'une douzaine de SEAL. C'était l'incident le plus meurtrier en dix ans de guerre en Afghanistan. Je n'oublierai jamais le spectacle de ces cercueils couverts d'un drapeau.

Bien sûr, Ray n'est pas le seul ami que j'aie perdu au cours de mes quatorze ans de carrière chez les SEAL. Dans la liste des contacts de mon portable, il y a quarante noms que je ne pourrai plus jamais appeler. Et bien plus de quarante SEAL ont été tués depuis le 11 Septembre, mais ces quarante camarades sont ceux que j'ai eu la chance de connaître et avec qui j'ai servi.

Nous ne pourrons plus jamais évoquer ensemble autour d'une bière les heures de gloire de nos missions passées. Plus de barbecues ni de voyages de formation. Ces quarante-là étaient bien plus que des collègues ou des amis. Ils étaient des frères. Chaque fois que je fais défiler mes contacts, je tombe sur un nom qui m'évoque instantanément des souvenirs.

Nous étions tous arrivés à San Diego avec le même rêve, un rêve capable de rassembler un petit gars de l'Alaska profond, un surfer californien ou le fils d'une famille d'éleveurs de porcs du Middle West qui voyait l'océan pour la première fois.

Ce rêve, je l'ai poursuivi depuis le lycée en Alaska jusqu'au BUD/S. Une fois mon trident obtenu, le badge emblématique que les SEAL portent sur leur uniforme, j'ai essayé d'exceller dans toutes les tâches. Pour moi, et pour beaucoup de mes compagnons d'armes, être accepté au sein des SEAL n'était que le début de notre rêve. Être un coéquipier idéal, chercher à s'améliorer constamment et être prêt à tout sacrifier pour nos compagnons d'armes sur le terrain, tout cela était devenu pour nous une espèce de religion.

Je ne me suis jamais habitué à ces pertes. Au contraire. Au fur et à mesure que ma carrière progressait, j'y suis devenu plus sensible. Mes camarades avaient tout sacrifié pour leur pays. Ils avaient passé des mois entiers loin de leur famille et de leurs proches, souffert de longues journées dans le froid glacial des montagnes afghanes, et certains, comme mon copain Ray, y avaient perdu la vie. Mais aucun d'entre eux ne se percevait comme un héros.

J'avais une décision à prendre.

J'avais passé quatorze ans à essayer d'être le meilleur. Je m'en sentais capable. Mais désormais, j'avais

le choix entre renouveler mon contrat et rester en service actif suffisamment longtemps pour mériter ma retraite – encore six ans –, ou bien quitter la marine et partir à la rencontre de nouveaux défis.

C'était le dilemme le plus difficile auquel j'aie jamais été confronté. Être membre de l'une des unités [redacted] les plus prestigieuses du pays n'était pas seulement un « travail », c'était mon identité, et la principale source d'ordre et de sens de mon existence. Il n'était pas question d'aller exécuter des missions à l'étranger à temps partiel. Je savais qu'une fois que j'aurais démissionné, il n'y aurait pas moyen de revenir sur ma décision, et ma vie allait changer pour toujours.

Alors que j'étais aux prises avec ce dilemme, j'ai passé des nuits entières à examiner les péripéties et les leçons d'une carrière qui avait forgé mon identité. J'ai finalement décidé de quitter la marine et d'emprunter une nouvelle voie. Ce faisant, j'ai dû totalement me réinventer.

La publication de mon premier livre m'a plongé dans un monde qui m'était jusque-là inconnu, un univers où des millions de personnes que je n'avais jamais rencontrées voulaient tout à coup communiquer avec moi et entendre ce que j'avais à dire. La plupart des gens que j'ai rencontrés à cette occasion étaient en empathie avec mon point de vue, mais il y avait aussi des critiques. C'était un nouveau défi, auquel je n'étais pas certain que ma formation de SEAL m'ait vraiment préparé.

En treize ans, j'avais été déployé treize fois, et c'est cette expérience qui avait fait de moi ce que j'étais au moment de quitter la marine. Il n'était pas facile de descendre du train en marche, d'autant que j'entrais dans un univers où je ne savais pas du tout si mes compétences seraient utiles.

Quand les gens entendent parler des SEAL, ils nous voient généralement comme des super-héros qui sautent des avions pour tuer les méchants. On ne peut pas nier que cela fait partie de la description de notre travail, mais nos compétences ne se limitent pas à cela. Lorsque nous commettons des erreurs, nous remettons l'ouvrage sur le métier encore et encore jusqu'à obtenir le résultat voulu. Nous ne sommes pas des super-héros. Nous sommes juste de vrais professionnels.

Il n'y a pas de formule magique, il y a simplement un travail acharné et beaucoup de dévouement et d'énergie.

Le fait est que les SEAL ne se perçoivent pas comme des individus à part. Ils s'efforcent simplement d'exécuter extraordinairement bien les tâches les plus élémentaires. L'un des meilleurs leaders que j'aie connus s'employait toujours à stimuler chez ses hommes le sens de l'équipe et de l'engagement.

« Quel est votre niveau d'engagement ? » leur demandait-il.

La seule réponse acceptable était : « Intégral et systématique. » Nous avons appris, souvent à la dure, comment être les meilleurs. Et être les meilleurs, ça veut dire communiquer entre nous, savoir tester, diriger, écouter, étudier et enseigner, jour après jour, année après année. Cela signifie non seulement être capable de faire des dizaines de kilomètres à travers les montagnes de l'Afghanistan avec soixante kilos sur le dos, mais aussi accepter que vos camarades vous signalent vos erreurs. Et ça, c'est souvent plus difficile à supporter que passer des heures à nager dans l'eau froide.

Les nouveaux défis que j'ai dû affronter lors de ma première année dans le civil m'ont beaucoup fait réfléchir aux leçons apprises au cours de ma carrière de SEAL ; je n'oublierai jamais les expériences que

j'y ai vécues, ni les individus que j'y ai côtoyés. Ce dont j'ai pris conscience, c'est que les moments les plus importants pour moi ne sont pas ceux qui ont fait les manchettes des journaux aux États-Unis. Ce sont les missions anonymes qui ont mis à l'épreuve le savoir-faire de mon équipe et nous ont appris à devenir de meilleurs soldats. Ce sont les erreurs que j'ai commises, auxquelles j'ai heureusement survécu, et que j'ai appris à ne plus refaire. Les moments les plus importants sont ceux qui m'ont enseigné ce que la fraternité des SEAL signifie vraiment.

Ce sont ces moments que j'évoque dans ce livre, et les leçons que j'en ai tirées pour devenir ce que je suis.

J'espère que toutes ces histoires offriront au lecteur un aperçu intime de la vie et du travail d'un membre des SEAL. Être un SEAL, ce n'est pas un boulot comme un autre. C'est une incitation permanente à vous remettre en question, vous et vos compagnons d'armes, à vous maintenir dans un état de constante évolution, à examiner à la loupe toutes vos décisions et à apprendre de vos erreurs afin d'être individuellement et collectivement aussi efficace que possible

Les leçons que nous avons apprises tout au long de notre carrière constituent un patrimoine que nous ont légué les hommes que nous avons perdus, tels que Ray, ainsi que tous les autres membres, actifs ou vétérans, des SEAL, qui ont voué leur existence à la défense de leur patrie. Souvent ce fut au prix du sacrifice de leurs vies.

Ce livre est donc dédié à mes frères d'armes.

Les SEAL sont toujours incités à montrer l'exemple aux jeunes générations et à leur transmettre les leçons qu'ils ont apprises. C'est aussi pour cela que j'ai écrit *No Hero*.

CHAPITRE 1

Une simple histoire de T-shirt noir

Objectif

C'était juste un T-shirt noir.

Taille médium, 100% coton.

Le motif imprimé sur le devant représentait un squelette en combinaison de plongée rampant sur une plage, armé d'un M-16, un poignard entre les dents. Il venait de sortir de l'eau et des vagues sombres s'écrasaient derrière lui. Au niveau du cœur, il y avait un trident, le symbole des SEAL. Ce trident était la seule raison pour laquelle je tenais tant à ce T-shirt.

Il était arrivé par la poste. Ce n'était pas le genre d'article que j'aurais pu trouver dans le village où j'ai grandi en Alaska. Je l'ai enfilé à peine le paquet ouvert et je le portais presque tous les jours. Dès qu'il était propre, je le remettais.

Autour de moi, personne n'y faisait trop attention, c'était juste un T-shirt. À mes yeux, il incarnait le but même de mon existence. Chaque fois que je le mettais, je renouvelais la promesse que je m'étais faite : moi aussi, un jour, je serai un SEAL. Je l'ai glissé dans ma valise et j'ai fini d'emballer le reste de mes vêtements – dont un complet-veston et des chaussures de ville que j'avais empruntées à quelqu'un. Je me suis dirigé vers la piste d'atterrissage. Ma destination était Washington DC, où se tenait une conférence destinée

aux « futurs militaires ». C'était en 1992, et je n'arrive toujours pas à savoir exactement comment j'ai pu y être invité, mais c'était sans doute par l'intermédiaire d'un des nombreux recruteurs à qui j'avais parlé de mon désir d'intégrer les SEAL.

La piste d'atterrissage située à la périphérie du village était notre seul lien avec la « civilisation », à supposer qu'on puisse parler de civilisation à propos d'une ville d'Alaska. C'est justement un certain état d'esprit pionnier qui motive les gens à venir habiter dans le Grand Nord. Si vous avez besoin de confort, restez au sud du 49e parallèle.

Le petit avion est apparu au-dessus de la ligne des arbres, à l'extrémité de la piste et a amorcé son atterrissage. Pendant que le pilote et ses passagers, un groupe de chasseurs, déchargeaient les bagages, j'ai embrassé mes parents devant le petit bâtiment d'une seule pièce qui servait de terminal d'aéroport.

À bien des égards, ce voyage était une première pour moi. Je n'avais jamais quitté l'Alaska sans être accompagné, c'était ma première visite à Washington, mais surtout, c'est à cette occasion que j'allais rencontrer mon premier SEAL.

Tout le monde dans le village savait que je voulais être un SEAL. C'était quelque chose dont je parlais avec mes amis et dont je rêvais la nuit. J'avais lu tous les livres que je pouvais trouver à ce sujet.

Je ne savais rien de l'équipe [redacted] des SEAL jusqu'au jour où j'ai lu *Rogue Warrior*, de Richard Marcinko, surnommé entre autres « Demo Dick » (pour « démolition ») et « le requin du Delta[1] ». Marcinko avait opéré

1. Il s'agit du delta du Mékong, où Marcinko avait mené en 1967 une opération de commando particulièrement spectaculaire

au Vietnam et, plus tard, créa l'équipe [redacted] des SEAL. C'est l'histoire de la création de cette unité que narre *Rogue Warrior*. À l'en croire, n'importe quel SEAL est capable de soulever un poids de cinq cents livres en développé couché et d'avaler du verre pilé. Plus que tout au monde, je désirais prouver que moi aussi j'en étais capable. Sauf peut-être d'avaler du verre pilé.

À l'époque, je pensais juste que ça serait cool d'être un SEAL. Je savais que la formation serait difficile, mais j'étais trop jeune pour comprendre vraiment à quel point. Je n'étais certainement pas conscient de tous les sacrifices que j'aurais à faire. Je voulais juste être comme les gars dont j'avais lu les aventures et ça suffisait à me motiver.

J'ai eu de la chance. J'ai découvert mon but dans la vie dès mon plus jeune âge. Je n'en étais pas tout à fait conscient initialement, mais du jour où j'ai appris l'existence des SEAL, j'ai su que c'était mon objectif, parce que ça représentait un challenge. Si vous m'aviez demandé alors de dire pourquoi je voulais m'enrôler, j'aurais peut-être parlé de sens du devoir, mais ce n'était pas ma priorité. Ce qui comptait avant tout, c'était de me prouver à moi-même que j'étais capable de passer l'épreuve du programme de formation le plus difficile que l'armée américaine ait à offrir. Et d'ailleurs pourquoi me satisfaire de la facilité ? Si c'était facile, tout le monde pouvait le faire. Quand j'y repense, je ne sais pas très bien pourquoi je voulais tellement faire mes preuves. Tout ce que je savais, c'est qu'après avoir lu une série de livres sur l'histoire militaire, j'en avais conclu que les SEAL était l'unité la plus difficile à

---

contre une troupe de Vietcong dans l'île de Ilo Ilo, obtenant ainsi plusieurs citations et décorations.

intégrer et la plus exigeante. Si je devais rejoindre l'armée, autant faire les choses en grand.

Le pilote m'a aidé à ranger ma valise et je suis monté à bord de l'appareil. Coincé sur le siège arrière, j'ai fait signe à mes parents tandis que nous commencions à rouler vers la piste. Ma famille n'avait pas beaucoup d'argent, mais ils m'avaient quand même payé mon billet d'avion et deux vétérans de notre village s'étaient proposés pour couvrir le reste des frais.

À l'aéroport d'Anchorage, j'ai relu le programme de mon séjour. Avant de vraiment faire connaissance avec des SEAL, des visites de monuments nationaux et des sessions sur l'armée et la force aérienne étaient proposées.

Tout ça valait le coup si je pouvais rencontrer des SEAL.

Quand je suis arrivé à Washington, je me suis aussitôt adapté au rythme du programme. Nous avons visité le Pentagone, qui est beaucoup plus cool dans les films. En fait, c'est simplement un immeuble de bureaux avec une architecture un peu particulière. Nous avons vu également le mémorial d'Abraham Lincoln et celui de la guerre du Vietnam. Tout cela n'a guère éveillé mon intérêt. Le grand nombre de noms inscrits sur le mémorial du Vietnam m'a impressionné, mais je l'ai vite oublié parce que je n'avais pas encore fait l'expérience de perdre des camarades, comme cela m'arriverait plus tard en Irak et en Afghanistan. Je n'aurais jamais pensé, à cette époque, qu'un jour moi aussi je contemplerais une liste de noms et que je comprendrais vraiment ce que signifie perdre ses amis et ses compagnons d'armes. Quand je me rends au mémorial aujourd'hui, sa solennité m'est devenue

tellement évidente. Mais à ce moment-là, j'étais juste obsédé par l'idée de rencontrer les SEAL.

Tout était organisé à la minute près et, chaque matin, au moment de m'habiller, je contemplais mon T-shirt toujours bien plié. Je le gardais pour la session avec les SEAL.

Elle a eu lieu un après-midi, après un habituel déjeuner sandwich plus cookie. Une fois restauré, je me suis précipité vers la salle de réunion où le représentant des SEAL devait intervenir. Malheureusement, quand je suis arrivé, on m'a dit que la salle était pleine.

Elle était effectivement bondée, mais j'apercevais encore quelques chaises. J'ai essayé de négocier avec la dame qui surveillait l'entrée. Elle faisait partie de la troupe d'organisateurs et d'accompagnateurs qui s'était occupée de nous tout au long de la semaine. Je voyais qu'elle aurait bien voulu me laisser entrer, mais il n'y avait pas assez de sièges.

Elle s'est excusée, mais n'a pas cédé.

Il commençait à y avoir un petit attroupement à l'entrée. La session sur les SEAL était le clou de notre séjour. À travers la porte entrouverte, je voyais le SEAL en uniforme discuter avec les jeunes accompagnateurs. Il n'y avait plus beaucoup de temps. J'ai ouvert mon programme pour voir si une autre session était prévue, mais aucune n'avait de loin le même intérêt pour moi. Je ne savais pas quoi faire. J'avais parcouru près de six mille kilomètres pour rencontrer un SEAL. Tout ce voyage n'avait servi à rien. J'étais complètement découragé.

Et puis, juste avant le début de la session, la dame de l'entrée m'a fait signe. Elle m'a dit qu'ils allaient laisser entrer quelques personnes de plus et m'a fait

passer. J'ai trouvé une place debout au fond de la salle et j'ai attendu le début de la présentation.

Le SEAL était en tenue de combat, avec une cagoule noire roulée autour du cou. Il était chaussé de bottes de jungle vert et noir. Sa coupe de cheveux ne ressemblait pas à ce qu'on attend d'un militaire. Il n'était certes pas hirsute, mais n'arborait pas non plus la coupe très stricte des marines. Il était très sûr de lui, trop même, comme je le compris seulement quelques années plus tard. Son attitude exprimait plus d'arrogance que de confiance en soi, comme s'il ne se rendait pas compte que pour avoir l'air vraiment cool, il ne faut pas trop s'efforcer de le paraître.

Il a commencé avec des informations de base. Les SEAL sont la principale unité d'opérations spéciales de la marine. L'acronyme SEAL (*Sea, Air & Land : seal*, soit « phoque » en anglais) symbolise leur capacité d'intervention dans tous les milieux : mer, air et terre. C'est le président John F. Kennedy qui, constatant la nécessité de ce type d'unité dans les opérations de lutte contre-insurrectionnelle, avait créé, parallèlement, les SEAL et les forces spéciales de l'armée de terre. Dans le même discours de 1961 où il annonçait le projet de conquête de la lune, Kennedy parla aussi de la nécessité d'investir cent millions de dollars dans la création et la formation de forces spéciales.

Initialement constitués par les membres des équipes de démolition sous-marine, les SEAL ont été déployés au Vietnam où ils ont travaillé avec la CIA et organisé des embuscades pour bloquer les lignes d'approvisionnement du Vietcong dans le delta du Mékong. Ils y ont gagné le sobriquet de « *men with green faces* » en raison de la peinture de camouflage dont ils se badigeonnaient le visage lorsqu'ils étaient en mission.

La conférence a duré une heure et je n'en ai pas perdu un seul mot. Il nous a expliqué ce qu'était le programme de formation BUD/S en soulignant à quel point il était exigeant. Il ne nous a rien caché de la difficulté des traversées à la nage en eaux glaciales ou des courses épuisantes dans le sable sur la plage. Son récit ne faisait que stimuler mon désir d'être un SEAL.

Après la séance de questions et réponses, il y a eu une courte pause avant la conférence suivante. Je suis allé chercher mon T-shirt noir dans ma chambre d'hôtel. Comme je voulais faire une photo de moi avec le SEAL, autant porter mon T-shirt préféré à cette occasion. Quand je suis retourné dans la salle, la séance de questions et réponses n'était pas encore terminée.

J'ai attendu patiemment mon tour et puis je suis allé lui serrer la main : « Hé, je peux faire une photo avec vous ? »

Il a souri et posé un bras autour de mon épaule. S'il m'avait demandé de me raser la tête et de marcher à reculons pendant tout le reste de la semaine, je lui aurais obéi sans hésiter. Juste avant que l'un des accompagnateurs ne nous tire le portrait, il s'est penché vers moi et m'a murmuré à l'oreille : « Tu sais, nous, en général, les types qui portent un T-shirt des SEAL sans être membre des SEAL, on leur casse la gueule. »

J'ai souri et l'ai remercié, mais je n'avais plus qu'une seule envie : me débarrasser de mon T-shirt. J'ai couru jusqu'à ma chambre et l'ai fourré au fond de ma valise. Je ne l'ai plus jamais remis. Une fois rentré en Alaska, je l'ai rangé au fond d'un tiroir. Je n'étais pas un poseur. Je n'avais pas encore eu la chance de prouver ce dont j'étais capable. Plus que de piquer ma susceptibilité, le commentaire narquois du conférencier n'avait fait que stimuler mon envie d'intégrer les SEAL. Je me

suis rendu compte de l'erreur que j'avais commise en portant ce T-shirt, et, en même temps, j'ai compris que mon désir d'être un SEAL n'était pas un simple fantasme d'adolescent. J'avais conscience que c'était la seule chose qui pouvait donner un sens et un but à mon existence. Je voulais gagner le droit de porter ce T-shirt. Et j'ai compris que telle était mon ambition, et je n'ai jamais cessé de m'efforcer de la réaliser.

Avec le recul, je crois que c'est à mes parents que je dois d'avoir compris à quel point il est important d'avoir un but dans la vie et d'être à la hauteur de ses aspirations. Ils étaient jeunes quand leurs propres aspirations les avaient amenés en Alaska, et je savais ce que cela signifiait en termes d'épreuves et de sacrifice.

Mes parents étaient missionnaires. C'est leur foi qui les avait conduits de la Californie en Alaska, loin des facilités urbaines. La vie au village n'était pas facile, mais cela n'avait pas d'importance à leurs yeux. Comparé aux standards de la classe moyenne américaine, tout le monde semblait pauvre au village, mais, en réalité, il s'agissait simplement d'une vie plus simple.

Nous vivions dans une maison à un étage à une centaine de mètres d'une rivière. Depuis l'entrée, je voyais passer tellement souvent des élans que cela ne m'étonnait même pas. Il y avait une station de télévision mais pas de radio. Notre maison avait l'eau et l'électricité, mais pas de chauffage central. En hiver, nous utilisions un poêle en fonte massif qui était installé dans le salon. Mon père se levait au milieu de la nuit pour vérifier que le feu ne s'était pas éteint.

À côté du poêle, il y avait une énorme hotte que j'étais chargé de remplir de bois pendant l'hiver. Je fendais les bûches et empilais le bois en tas sous le porche. Chaque fois que la pile de la hotte diminuait, j'allais en

rechercher un stock. Ce genre de corvée n'était même pas un moyen de me faire un peu d'argent de poche. Cela faisait simplement partie de l'effort collectif de notre famille pour survivre en Alaska.

Un de mes premiers souvenirs à l'école primaire, c'est quand on nous a appris à faire un feu. On ne nous enseignait pas seulement à lire et à écrire, mais aussi les techniques de survie. Chaque élève de ma classe de CE2 disposait de deux allumettes pour allumer un feu de bivouac improvisé en utilisant l'écorce des arbres qui entouraient l'école. Il fallait que le feu soit assez grand pour nous réchauffer pendant une journée d'hiver. L'idée, c'était de nous faire assimiler les techniques de survie au cas où nous serions égarés ou bloqués quelque part. Les étendues sauvages de l'Alaska peuvent être très dangereuses. Même le chemin à pied entre la maison et l'école peut être plein de pièges si vous ne savez pas ce que vous faites.

Le lycée, quant à lui, consistait en six pièces distribuées autour d'un couloir. Il y avait environ soixante-dix élèves de la cinquième à la terminale. Dans ma classe, on n'était que trois. C'est moi qui ai prononcé le discours lors de la cérémonie de fin d'études, mais ne me demandez pas quelle était ma moyenne. En général, mes centres d'intérêts n'avaient pas grand-chose à voir avec la vie scolaire.

J'allais le plus souvent possible à la chasse. À l'adolescence, mon père m'a laissé emprunter le bateau de la famille pour de longues expéditions de chasse pendant lesquelles je campais le long du fleuve. La vie dans la nature, l'activité physique, c'est sans doute cela qui m'a donné envie d'être un SEAL. Supporter tous les jours les feux de circulation, les embouteillages, et enfiler un costume-cravate pour aller travailler, ça ne

m'intéressait pas. Un travail de bureau, c'était un peu une condamnation à mort.

C'est à mon professeur d'histoire, dans l'enceinte de l'école, que j'ai acheté mon premier fusil d'assaut. C'était un AR-15, une version civile du M-4 de l'armée. J'avais gagné de l'argent en faisant des petits boulots pour les gens du village et en travaillant sur des chantiers pendant l'été. Entre deux cours, j'ai donné sept cents dollars à mon prof et rangé l'arme dans mon casier jusqu'à l'heure de la sortie. Quand la cloche a sonné, je l'ai mise à l'arrière de ma motoneige et je suis rentré chez moi. Oui, en hiver, j'allais à l'école en motoneige.

Tout ce que nous ne cultivions pas, nous l'obtenions des deux magasins de la ville, ou bien lors d'un voyage d'approvisionnement semestriel à Anchorage. Mais comme nous vivions loin d'Anchorage, les produits d'épicerie étaient très chers. Au village, le lait coûtait un dollar soixante, alors mes parents préféraient acheter du lait en poudre.

Le lait en poudre était vendu dans d'énormes cartons qui ne tenaient pas sur le comptoir de la cuisine. Pour faciliter son usage quotidien, ma mère en mettait de petites quantités dans des sacs en plastique. Même chose avec la lessive et autres produits vendus en vrac.

Un matin, je me suis préparé un grand bol de céréales. Ma mère était occupée à faire des crêpes pour mon père. La pâte à crêpes frémissait dans la poêle tandis que je versais du lait sur mes céréales.

J'ai commencé à avaler quelques bouchées, mais quelque chose clochait. J'ai remué mes céréales et je jure que j'ai vu de la mousse se former. Je me suis levé pour aller jeter le contenu du bol, mais mon père m'en a empêché.

« Mange, m'a-t-il dit. C'est juste le lait en poudre qui a cette saveur. » J'ai protesté faiblement : « Non, c'est pas ça. Il a un goût amer. On dirait du savon.

– C'est une question d'habitude », a rétorqué mon père.

Je n'ai jamais aimé le goût du lait en poudre, mais là, il y avait vraiment un problème. Je me suis donc enfilé le bol tout entier, une cuillerée à la fois. Au bout d'un certain temps, mes papilles gustatives ne sentaient plus rien, ou plutôt, elles ne sentaient plus que la saveur aigre et savonneuse du lait. Quand j'ai eu fini, les crêpes de mon père sont arrivées sur la table. Il en a avalé une bouchée et l'a aussitôt recrachée.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

Ma mère était sur le point de servir quelques crêpes à ma sœur. Elle s'est interrompue et s'est mise à remuer la pâte à crêpes. Après quoi elle a saisi le sac en plastique de lait et l'a reniflé.

« Je crois que j'ai mis de la lessive à la place du lait en poudre, nous a-t-elle avoué avec un sourire penaud. Pas étonnant que la pâte ait fait tellement de bulles. »

Ma mère a alors éclaté rire, et mon père aussi. Quand ils ont compris que j'avais mangé un bol de céréales entier à l'eau savonneuse, ils ont ri encore plus fort. Moi aussi, j'ai essayé de rire, mais j'ai commencé à avoir mal à l'estomac.

Après avoir jeté la pâte à crêpes, ma mère a recommencé. Lorsqu'elle m'a offert un nouveau bol de céréales, j'ai refusé. Mon estomac en voyait des vertes et des pas mûres et j'ai eu des renvois de savon pour le reste de la journée.

La vie en Alaska était dure, et pas seulement à cause du savon liquide dans les céréales. Mon éducation était plutôt atypique, mais mes parents étaient conscients

des sacrifices qu'ils faisaient. Rien ne les obligeait à avaler du faux lait en poudre ou à vivre dans un village du fin fond de l'Alaska. S'ils avaient choisi cette existence difficile, c'est parce que c'était la seule façon d'atteindre leur but dans la vie, être missionnaires et propager leur foi. Je sais que leur sens du dévouement m'a influencé. Ils m'ont transmis les valeurs qui allaient me permettre d'exceller dans la marine.

Mes parents m'ont mis sur une voie qui n'était pas coutumière au village. La plupart des habitants restaient sur place. Ils travaillaient dans la construction pendant l'été et vivaient de leurs économies et des produits de leurs terres pendant l'hiver. Mais moi, j'ai été encouragé à voir plus grand et à trouver mon propre chemin. Parmi les autres enfants avec lesquels j'ai grandi, j'étais un des rares à avoir des projets au-delà de l'horizon du village.

Mon père était un homme juste et il n'a jamais cherché à me pousser au-delà de mes capacités. Quand il m'a demandé de faire au moins une année de fac avant de m'enrôler dans la marine, j'ai exaucé ses vœux. Il faisait partie de la génération de la guerre du Vietnam et voulait me protéger, mais je crois qu'il comprenait aussi ma passion de servir, parce qu'il ressentait la même passion pour son travail de missionnaire.

On s'est donc mis d'accord sur un compromis.

Après mon bac, je me suis inscrit dans une petite université du sud de la Californie et je me suis engagé à y rester pendant au moins un an. Mais je n'avais pas l'intention de m'y attarder un jour de plus. Au terme de cette première année, j'avais prévu de m'enrôler et de tenter le BUD/S.

Cette première année est passée très vite et j'ai pu constater que mon père avait raison : on s'amuse bien

en fac. Vivre en dehors du village était assez sympa. Ma moyenne n'avait rien de très brillant, mais j'ai pris du bon temps et je me suis fait de nouveaux amis. Je ne m'étais engagé que pour un an auprès de mon père, mais j'ai finalement décidé de faire un effort et d'obtenir mon diplôme.

Mon université n'avait pas de programme de formation des officiers de réserve (*Reserve Officers' Training Corps* – ROTC) de la marine et les autres facs de la région n'avaient pas d'accord de partenariat avec la mienne. En revanche, le programme de formation de l'armée de terre de l'université publique californienne de Fullerton acceptait les étudiants des campus voisins, et je m'y suis inscrit.

Le ROTC est un programme universitaire visant à former de futurs officiers. Les étudiants suivent des cours de science militaire et effectuent des exercices ensemble. Une fois par semaine, en général, ils revêtent leur uniforme sur le campus. Je suivais les cours de ma fac pendant la journée et, le soir, je traversais la ville pour assister aux activités ou aux cours organisés dans le bâtiment de science militaire du campus de Fullerton. Je ne souhaitais pas vraiment devenir officier ou rejoindre l'armée de terre, je voulais juste être impliqué dans une activité en rapport avec la vie militaire. J'aimais porter l'uniforme et j'en tirais une grande fierté.

Au terme de ma première année, les instructeurs du ROTC m'ont demandé si je souhaitais aller à l'École des troupes aéroportées de Fort Benning, en Géorgie. J'avais eu de très bons résultats au premier semestre et ils estimaient que non seulement cette carotte m'inciterait à persévérer au sein du programme, mais aussi

qu'elle me convaincrait de demander une bourse pour poursuivre une carrière d'officier de l'armée de terre.

J'ai saisi l'opportunité d'aller à l'école de parachutistes. J'avais lu suffisamment de livres pour savoir qu'une des premières choses que font les SEAL c'est d'envoyer les recrues à peine sorties du BUD/S dans un centre d'entraînement au saut en parachute. Je me suis dit que c'était l'occasion d'anticiper ces trois semaines de formation. Avant mon départ, je me suis fait couper les cheveux ultra-court, comme le reste de mes camarades de classe.

Le premier jour, nous nous sommes levés à l'aube et nous sommes alignés en formation sur le terrain de parade jouxtant nos baraquements. Le soleil émergeait à peine au-dessus de la ligne des pins et l'air était déjà humide et lourd. Dès le deuxième exercice, mon T-shirt gris était trempé de sueur.

Tout le monde avait le même look – T-shirt gris, short noir, cheveux ras –, sauf un petit groupe de types aux cheveux un peu plus longs et en T-shirts marron. Lorsque je les ai vus en uniforme après l'entraînement, j'ai remarqué l'inscription US Navy sur la poche gauche de leur chemise. C'était forcément des SEAL.

Pendant la formation, ils restaient tout le temps ensemble. Un jour, un instructeur a puni un SEAL en lui ordonnant de faire dix pompes. Dès qu'il a commencé, ses camarades se sont aussitôt joints à lui en récitant le numéro de pompes à l'unisson : « Un, deux, trois… » Personne n'osait les approcher, même si j'avais terriblement envie de les interroger sur le BUD/S.

Soyons sincère, je voulais totalement être à leur place.

Au cours de la deuxième semaine de formation, j'ai enfin réussi à parler avec l'un d'entre eux. C'était l'heure

du déjeuner et la seule chaise restée libre était celle en face de moi. Au début, nous avons juste échangé un léger hochement de tête. J'étais trop intimidé pour engager la conversation. Mais après avoir avalé quelques bouchées, le SEAL m'a enfin adressé la parole.

« Hé, mec, je peux te poser une question ? »

Il était plus mince et avait les cheveux plus courts que le SEAL que j'avais rencontré à Washington. Il avait l'air sûr de lui sans paraître arrogant.

« Bien sûr », lui ai-je répondu.

J'étais assez excité de pouvoir enfin parler à un SEAL. Bien sûr, c'était moi qui aurais voulu lui poser des questions. J'en avais tellement, d'autant plus que je savais qu'il venait de terminer sa formation. Mais alors que je voyais en lui mon propre avenir, le SEAL, lui, ne percevait en face de lui qu'un cadet de plus jouant au petit soldat pendant trois semaines.

« C'est quoi, cette coupe ? Je te jure que je comprends pas, pourquoi t'as cette coupe de cheveux ? »

Je me suis arrêté de manger.

Je n'arrivais pas à croire que cette question m'était adressée. Elle n'était pas posée sur un ton méchant ni moqueur, non, il avait l'air curieux, ce qui était pire. S'il s'était moqué de moi, j'aurais au moins eu une excuse pour me mettre en colère.

« Je sais pas. Je sais vraiment pas. » C'est tout ce que je trouvais à lui répondre.

J'ai vite essayé d'orienter la conversation sur le programme BUD/S. Je n'avais pas envie de parler d'un sujet que je ne comprenais pas du tout. Et j'étais gêné, très mal à l'aise.

Avant même la fin de notre échange, j'avais pris ma décision. Pas question de rester dans l'armée de terre. Je suis rentré en Californie et j'ai restitué mon

uniforme et mes chaussures, que je n'avais même plus fait l'effort de faire reluire à fond. Mes cheveux ont commencé à repousser.

Alors que je remplissais les formulaires, l'un des officiers de l'unité m'a interpellé :

« Vous êtes sûr que vous voulez abandonner ? On a besoin de bons cadets et on regrette vraiment de vous voir partir.

– Ce n'est pas vraiment ce que je veux faire. »

L'instructeur essaya de me raisonner :

« Vous êtes un excellent cadet. Il n'y a que les meilleurs qu'on envoie à l'école de saut. »

J'appréciais le compliment, mais je ne voulais pas être dans l'armée de terre.

« Je veux être un SEAL. C'est mon rêve depuis des années. »

Je prenais un risque. En abandonnant le ROTC, je perdais le bénéfice d'une bourse. Mais ça valait le coup, et je crois que parfois, pour atteindre son objectif, il faut accepter de tout risquer. C'est ce qu'avaient fait mes parents en partant en Alaska, loin de leurs familles et de la sécurité qu'elles leur apportaient. Ce n'était plus simplement parce que je trouvais ça cool de devenir SEAL. C'était devenu le phare qui guidait tous mes choix de vie.

Je suis convaincu que ça s'est passé de la même façon pour la plupart de mes compagnons d'armes. Nous voulions tous faire partie de quelque chose de plus vaste. J'avais fait un détour inutile et perdu de vue mon objectif réel.

Lorsque j'ai finalement signé mon contrat d'engagement dans la marine, j'ai dû choisir une école de formation de niveau « A », ce qui revenait à décider quelle serait ma spécialisation si je ratais mon BUD/S

et ne pouvais pas intégrer les SEAL. Le recruteur voulait que je fasse la formation dite « nucléaire », pour travailler sur les réacteurs qui propulsent les sous-marins et les porte-avions. C'était une formation de dix-huit mois. Je savais que les recruteurs obtenaient sans doute un bonus s'ils arrivaient à faire inscrire un nombre minimum de recrues dans les programmes les plus difficiles, mais je ne voulais pas attendre aussi longtemps pour commencer mon BUD/S.

« C'est quoi, la formation la plus courte ? » ai-je demandé au recruteur.

Il a feuilleté ses dossiers à la recherche d'un tableau descriptif des caractéristiques de toutes les écoles. Après avoir posé son doigt au bas de la liste, il s'est tourné vers moi.

« Maniement des torpilles. Sept semaines. » Il s'était résigné au fait qu'il ne réussirait pas à me faire inscrire à la formation « nucléaire » pour booster ses chiffres.

Préposé à l'entretien des torpilles pendant deux mois avant d'avoir peut-être une chance de passer le BUD/S. Je n'ai pas perdu beaucoup de temps à réfléchir à ce qui m'arriverait si je le ratais. Je n'aurais certainement pas supporté de passer quatre ans à m'occuper des torpilles, et ça m'aurait sans doute même complètement dégoûté de la marine. Je n'avais pas de plan B, mais j'ai décidé de foncer.

Je m'étais fixé des objectifs beaucoup plus ambitieux que ce que la plupart des gens auraient cru possible pour un petit gars de l'Alaska, mais j'étais intimement convaincu qu'il fallait à tout prix que je tente ma chance. Je ne voulais pas vieillir avec le regret de ne pas avoir au moins essayé.

C'était finalement réconfortant de travailler à mon objectif ultime. Mes parents m'avaient enseigné le sens

du sacrifice. Ils m'avaient montré ce que c'était que de consacrer son existence à quelque chose de plus grand que sa petite personne. En m'engageant dans le ROTC, je m'étais détourné de mon chemin. Cette conversation avec un SEAL à l'occasion d'un déjeuner à l'école de saut m'avait remis sur les rails. Quand je me suis regardé dans le miroir, j'ai vu un jeune homme doté de suffisamment d'énergie et assez discipliné pour y arriver. J'ai vu quelqu'un qui avait un but. J'avais juste besoin d'une opportunité de prouver que j'étais à la hauteur. Je savais que rien dans ma vie n'aurait plus de sens si je n'essayais pas de tout faire pour réussir.

« Sept semaines ? Je signe. »

CHAPITRE 2

Comment faire cinquante mètres sous l'eau sans y laisser sa peau

Confiance

J'ai enfilé ma combinaison de plongée. Par la fenêtre de mon hôtel, je voyais les blocs de glace qui flottaient sur l'eau.

Cela faisait plusieurs fois que je contemplais l'océan depuis que nous avions repéré la carcasse sanglante d'un lion de mer échouée sur le rivage, dans la matinée. Il avait une énorme entaille sur le flanc et la glace autour de lui était rouge de sang. D'après les gens du coin, c'était l'œuvre d'une orque. J'aurais sans doute davantage apprécié le spectacle si je n'avais pas su que, une heure plus tard, mes camarades et moi nagerions dans les mêmes eaux pour placer une bombe sur un navire de la marine américaine.

La seule chose qui me rassurait un peu, c'est qu'au moins cette orque meurtrière avait maintenant l'estomac plein.

J'étais encore une toute nouvelle recrue chez les SEAL. Il n'y avait que neuf mois que j'avais passé avec succès les épreuves du BUD/S, et c'était chouette de revenir en Alaska pour une séance d'entraînement. Le scénario était assez simple. Mon peloton avait été choisi pour jouer le rôle d'OPFOR – jargon militaire pour *Opposing Force*, soit les méchants. Nous devions attaquer un navire d'assaut amphibie amarré dans le

port de Ketchikan, en Alaska. Il nous fallait pouvoir nous approcher en catimini suffisamment près du navire pour y installer des dispositifs de traçage. Avec l'aide d'une petite unité d'infanterie, une partie de l'équipage du navire était en charge de la sécurité du navire et de la surveillance des environs. Leur tâche était précisément de se défendre contre le type de menace que nous incarnions.

Il y avait trente centimètres de neige sur le quai et la température de l'eau était à peine au-dessus de zéro. Je m'étais barbouillé de peinture noire et avais comprimé tous mes vêtements chauds sous ma combinaison de plongée.

Un de mes camarades avait frappé à ma porte, j'avais pris le reste de mon équipement et étais sorti. Nous avions rencontré les autres membres de l'équipe sur le parking de notre hôtel – combinaisons étanches et visages peints – et avions embarqué dans une camionnette de déménagement. Nous étions tous les quatre de nouvelles recrues.

Comme si cette eau obscure et glaciale peuplée d'orques assassines mangeuses de phoques ne suffisait pas, il nous fallait également prendre garde à Flipper, un dauphin tueur qui nous attendait dans les profondeurs.

Je ne plaisante pas.

La marine américaine entraîne des dauphins à gros nez à attaquer les plongeurs ennemis. Ils font partie du Programme des mammifères marins de l'US Navy, qui forme à la fois des dauphins et des lions de mer à détecter les mines et à protéger les ports et les navires. Les Russes et les Américains ont dépensé des millions dans ce type de programmes, et les dauphins sont intervenus dans des situations de combat pendant la guerre du Golfe et lors d'opérations au large de l'Irak. Le

programme russe a été démantelé à la fin des années 1990, et d'aucuns prétendent que leurs dauphins tueurs ont été vendus à l'Iran.

À seule fin de contrer notre attaque simulée, la marine avait fait transporter en avion depuis San Diego trois dauphins dans des réservoirs chauffés. Il y en avait deux dans une cage à chaque extrémité du navire cible et le troisième nageait librement dans les eaux environnantes. Les dauphins enfermés dans les cages étaient formés pour utiliser leur sonar afin de détecter des plongeurs. Dès qu'ils nous sentiraient approcher, ils étaient censés remonter en surface et actionner une cloche fixée à leur cage. Leurs maîtres transmettraient alors l'alerte par radio et des patrouilleurs viendraient nous intercepter.

Lorsque le dauphin en nage libre repère un plongeur, il lui fonce dessus pour l'obliger à remonter. Il fallait donc nous immerger dans ces eaux obscures avec, à l'esprit, le risque qu'un dauphin géant vienne nous harceler de son gros museau jusqu'à nous forcer à refaire surface. Ce n'est déjà pas très drôle de s'enfoncer sans visibilité dans cette mer glacée en plein milieu de la nuit, mais l'éventualité d'être percuté à grande vitesse par un énorme cétacé n'arrangeait pas les choses.

Quelques heures avant notre plongée, deux de nos coéquipiers, en civil, s'étaient rendus sur un quai voisin avec une paire de bouteilles de plongée. Une fois arrivés près du bateau cible, ils avaient légèrement entrouvert les valves des bouteilles pour laisser s'échapper un filet d'air et ainsi créer des bulles. Les deux bouteilles étaient attachées ensemble sous l'eau le long du quai, arrimées à une chaîne d'ancre nouée à la rambarde. Les bulles émettaient un « bruit blanc » sous-marin destiné à couvrir notre approche.

Une fois prise cette mesure de précaution, nous avions quitté l'hôtel et nous étions dirigés vers la rivière qui s'écoule de la ville au détroit séparant l'île de Revillagigedo des autres îles de l'archipel Alexandre. Sur la route défoncée, notre équipement brinquebalait à l'arrière du camion, les bouteilles d'oxygène choquaient violemment la paroi de la remorque et nous-mêmes étions passablement secoués. Personne ne parlait. J'étais nerveux. Je n'étais pas très bon nageur et je savais que nous allions devoir nous frayer un chemin dans ces eaux noires avec un dauphin tueur aux aguets. Ça n'allait pas être une partie de plaisir. Mais ce n'était pas les dauphins ou l'orque qui m'effrayaient le plus. C'était le parcours à la nage jusqu'à notre cible.

Une bonne partie de la ville était construite directement sur un quai en bois auquel le navire était amarré. Nous aurions pu nager dans le détroit, là où les dauphins étaient stationnés, mais nous avions décidé de les éviter en approchant notre cible à travers l'énorme infrastructure qui supportait le quai et dont les piliers massifs masqueraient notre progression. Cela signifiait que nous allions devoir nager dans l'obscurité totale à travers un labyrinthe de pylônes et de débris. Pas question d'allumer nos lampes-torches de peur d'attirer les dauphins ou les gardes qui patrouilleraient sur le quai juste au-dessus de nous. Il nous faudrait progresser à tâtons, de pylône en pylône, en palpant à l'aveugle, et silencieusement, les obstacles sur notre chemin.

Le camion s'était arrêté un moment et nous avions entendu le chauffeur – qui faisait partie de notre équipe – parler avec un agent de sécurité. Mon cœur battait la chamade tandis que nous retenions tous notre souffle. S'ils fouillaient le camion, c'en était fait de notre mission. Les quelques secondes qu'avait duré cette pause,

probablement à cause de la file de véhicules arrêtés au poste de contrôle, nous avaient paru une éternité. Le rugissement du moteur nous indiqua enfin qu'il avait redémarré en direction du bord de la rivière.

Puis il s'arrêta. Après avoir éteint le moteur, quelques secondes plus tard, le chauffeur était venu nous ouvrir la porte arrière. J'étais descendu du camion avec les trois autres plongeurs et nous nous étions frayé péniblement un chemin jusqu'à l'eau à travers la neige.

Nous étions attachés deux par deux pour ne pas nous perdre. Pas question de s'éloigner de plus d'un mètre de son coéquipier. Nous nous étions avancés dans la rivière. J'avais alors respiré lentement et profondément par deux fois, ajusté mon détendeur de plongée et m'étais laissé glisser dans l'eau. Avec nos masques et tout notre équipement bien en place, nous avions échangé un bref signe le pouce levé et nous étions totalement immergés dans l'eau glacée. Lorsqu'elle s'était refermée au-dessus de mon crâne, j'avais eu du mal à réprimer un cri sous l'effet du choc thermique. En quelques secondes, l'obscurité la plus épaisse nous avait entourés.

Une pensée traversa mon esprit : « Je déteste la plongée. »

J'étais nerveux. C'était l'une de mes premières missions – il s'agissait d'un exercice, mais nous étions dans un environnement non contrôlé, les dangers étaient réels – et je n'étais pas complètement à l'aise en plongée. Je savais que les opérations sous-marines étaient l'une des spécialités des SEAL, mais je les redoutais. J'avais eu beaucoup de mal avec toute la partie nautique du BUD/S. Les courses de fond, les pompes, tout ça ne me posait pas problème, mais les épreuves aquatiques si. Je n'étais pas surfeur et n'étais pas non plus un très

bon nageur, n'ayant jamais fait beaucoup de natation pendant mon enfance et mon adolescence en Alaska.

Je me souviens qu'un jour, alors que j'avais une dizaine d'années, mon père m'avait mis au défi de traverser à la nage la rivière qui coulait à côté de chez nous. Tandis que j'avançais péniblement dans l'eau, le courant m'avait fait dériver et, quand j'avais enfin pu atteindre l'autre rive, j'étais à quatre cents mètres en aval de mon point de départ. Ça a été la plus grande distance que j'aie franchie à la nage avant de commencer à m'entraîner pour le BUD/S. Lorsque j'avais dû passer l'épreuve des cinquante mètres de nage sous l'eau, j'avais eu le même nœud à l'estomac que lors de cette expédition en plongée sous le quai de Ketchikan.

Les cinquante mètres de nage sous l'eau sont l'un des premiers tests éliminatoires du BUD/S. Je me souviens que nous l'avons passé par une journée ensoleillée de juin où les nuages avaient cédé la place à un ciel bleu. La piscine jouxtait le terrain d'entraînement de la base navale de Coronado, sur la presqu'île en face de San Diego.

Dans la matinée, toute ma classe s'était précipitée vers la piscine. Nous avions déjà passé plusieurs heures à faire des battements de jambes dans l'eau froide du Pacifique et à courir pendant des kilomètres dans le sable. Nous étions conscients de l'importance du test à venir, et un courant d'électricité nerveuse irradiait notre groupe. Vêtus d'un short beige, torse nu et pieds nus, nous nous sommes rassemblés au bord de la piscine et avons écouté le briefing de sécurité.

« Si vous ne voulez pas être éliminés, il faut que vous réussissiez cette épreuve, nous a dit l'instructeur. L'important, c'est d'être aussi relax que possible. »

L'épreuve n'était pas chronométrée. Il fallait nager cinquante mètres dans un bassin de quatre mètres de profondeur, soit un aller et retour sans remonter à la surface. Nous étions accompagnés dans l'eau par des nageurs auxiliaires prêts à nous porter secours, et des médecins et une ambulance nous attendaient au bord de la piscine en cas d'urgence.

Sur le papier, l'épreuve était simple. Mais c'était avant que les instructeurs ne nous énoncent les handicaps. Pas question de plonger depuis le bord de la piscine. Il fallait s'avancer assez loin dans la piscine pour opérer un retournement sous l'eau afin de ne pas profiter d'un élan quand vous commenciez à nager.

L'épreuve de nage sous l'eau faisait partie de la première phase du BUD/S, qui comprend une session exténuante de cinq jours et demi, baptisée la Semaine infernale. Pendant cette période, les candidats n'ont droit qu'à quatre heures de sommeil en tout, mais doivent courir sur plus de trois cents kilomètres et faire plus de vingt heures d'exercice par jour.

Le BUD/S vise avant tout à pousser votre corps et votre esprit au-delà de leur potentiel normal. C'est la première grande mise à l'épreuve de la formation et de la carrière d'un SEAL. Nous étions sur le point de vraiment apprécier à sa juste valeur tout le sens de la devise des Navy SEAL : « La seule journée facile, c'était celle d'hier. »

Je crois que je ne m'en étais pas vraiment rendu compte à l'époque, mais les différentes phases du BUD/S obéissent à un enchaînement logique. D'abord les cinquante mètres de nage sous-marine et la Semaine infernale, ensuite une formation à la plongée, et en dernier lieu le maniement des armes à feu et des explosifs. On commence par des épreuves élémentaires et on finit

par des manipulations qui peuvent s'avérer mortelles si elles ne sont pas effectuées correctement. Il faut passer chaque étape avec succès pour continuer. Si vous échouez une seule fois, vous êtes éliminé.

Venant d'Alaska, je savais que la natation allait être mon point faible. Mon copain SEAL de la fac m'avait enseigné la brasse et la nage indienne, mais je n'en savais pas plus. Pendant un semestre, je m'étais exercé avec l'équipe de mon club étudiant, mais de toutes les épreuves du BUD/S, c'était la natation qui m'inquiétait le plus. Je savais que c'était tout ou rien. Quel que soit mon état de fatigue, de nervosité ou d'appréhension, je ne pouvais pas laisser le doute s'infiltrer dans ma tête. Il fallait réussir.

Après le briefing de sécurité, nous nous sommes assis en plusieurs files – « cul contre couilles », comme on dit vulgairement entre nous. J'entendais derrière moi un grand « splash » chaque fois qu'un de mes camarades sautait dans l'eau. La veille au soir, nous avions partagé une série de conseils et de recommandations techniques. Il fallait s'efforcer de rester en profondeur. Pas question de nager à seulement trente centimètres de la surface, la tentation de relever la tête hors de l'eau serait trop grande. J'avais décidé d'essayer de rester à environ deux mètres de profondeur.

J'attendais qu'on appelle mon nom ; personne ne parlait. Quelques minutes avant de rejoindre le bord de la piscine, j'ai respiré profondément par deux fois. Je voulais ralentir le flux de mes pensés pour atteindre un état de relaxation et de concentration adéquat.

En me dirigeant vers le rebord de la piscine, je me suis dit : « Ce n'est pas difficile. Tous les instructeurs l'ont fait. Ça n'a rien d'impossible. Détends-toi. »

Quand ça a été mon tour d'y aller, j'ai sauté à pieds

joints et me suis enfoncé sous la surface. Baissant la tête et projetant mes jambes vers le haut, j'ai effectué un tour complet dans l'eau. Je sentais mes narines se remplir d'eau, me forçant à expulser un peu de mon dernier souffle d'air. Dès le départ, j'étais mal à l'aise.

J'ai commencé à nager en brasse vers l'extrémité de la piscine, qui avait l'air de faire bien plus que ses vingt-cinq mètres. Je savais qu'il s'agissait d'une épreuve d'endurance, pas d'une course, et je nageais sans hâte. Je préférai me concentrer sur mes mouvements de brasse, avec lenteur et énergie. « Hâte-toi lentement », comme on dit. Glissant sous la surface de l'eau, j'en étais la preuve vivante.

Physiquement, je me sentais bien, mais je n'arrêtais pas de m'interroger sur la distance qui me séparait du mur. J'ai repéré un des instructeurs qui nageait en dessous de nous. Il avait sur la bouche un détendeur relié à une bouteille de plongée. Il nous suivait depuis le fond de la piscine, prêt à bondir pour sauver un nageur de la noyade.

Au-dessus de moi, un autre instructeur en tenue de plongée faisait de même. Il ressemblait à un prédateur surveillant sa proie.

Au total, l'épreuve n'a guère duré que quarante à soixante secondes, mais j'avais l'impression qu'elle s'éternisait. Mes poumons ne cessaient de me rappeler que j'avais besoin d'air et mon cerveau me suppliait de remonter à la surface. Un fois parvenu au bout des vingt-cinq mètres, j'ai fait demi-tour et appuyé mes jambes contre le mur pour pousser de toutes mes forces. Un minimum d'élan propulsif ne pouvait que faciliter mon retour au point de départ.

Cependant, la douleur dans mes poumons devenait impossible à ignorer. Je savais que j'étais au bord d'une réaction spasmique, première étape avant l'éva-

nouissement. Ma tête s'agitait, mon corps essayait de me forcer à respirer. Je sentais la panique s'infiltrer dans mon esprit, mais je m'efforçais de la refouler en me concentrant sur mes mouvements de brasse, lents, systématiques, tandis que je voyais le mur de la piscine s'approcher.

Encore un petit effort, continue à nager.

Mais impossible de contrôler mes spasmes. Ce n'était pas mental, c'était mon corps qui se révoltait. Mes poumons étaient en feu, j'avais l'impression qu'ils allaient éclater. J'ai vraiment commencé à paniquer, au risque de perdre ma concentration. Vous ne pouvez pas refuser l'air à votre corps, ce n'est pas naturel. C'est votre instinct de survie qui l'exige.

J'ai fait un effort surhumain pour me contrôler. Je me suis concentré sur le mur du fond qui grandissait dans mon champ visuel. Pas question de remonter à la surface, je refusais d'abandonner. C'était le premier test décisif. Si je n'étais pas capable d'y arriver dans une belle piscine chauffée sous le soleil de San Diego, comment survivrais-je en plein Atlantique Nord au milieu d'une tempête ?

Mes spasmes finirent par se calmer et, à chaque brasse, j'étais un peu plus près du mur. Mais je sentais aussi ma conscience défaillir. La périphérie de mon champ de vision commençait à devenir floue. À chaque mètre arraché, une zone d'obscurité brumeuse gagnait du terrain, j'étais au bord de l'évanouissement.

La paroi ne devait plus être loin. J'ai tendu le bras pour la toucher. Deux paires de mains vigoureuses m'ont saisi par les bras et les instructeurs m'ont tiré de l'eau comme un gros poisson. Je me suis laissé tomber sur le bord de la piscine et j'ai pris une profonde inspiration. Mes poumons avalaient cet influx

bénéfique avec soulagement et mon corps se détendait enfin. Après plusieurs généreuses goulées d'air, j'ai essayé de me relever.

« Non, restez couché ! » m'a hurlé un des instructeurs.

J'ai donc laissé reposer ma tête sur le carrelage tiède. Ce n'est pas souvent que les instructeurs du BUD/S vous disent de vous reposer, et j'avais bien l'intention d'en profiter à fond. Un par un, mes camarades de classe sont sortis de l'eau. Les instructeurs ont étendu le corps inerte de l'un d'entre eux sur le bord de la piscine. Il était complètement inconscient, mais au bout de quelques aspirations rapides, il a eu un hoquet étranglé et est revenu à la vie en toussant. Il s'est aussitôt tourné vers le premier instructeur qu'il a aperçu.

« J'y suis arrivé ? »

Le fait que quelques secondes auparavant il était au bord du coma ne semblait plus être qu'un détail mineur. Je le comprenais parfaitement, parce que moi aussi je voulais absolument réussir le test. Échouer, c'était presque pire que la mort.

« Restez couché. Relax. »

Quel plaisir de sentir la chaleur du soleil sur mon dos. Cette sensation paradisiaque a duré quelques secondes. Les instructeurs ont vu que je m'étais remis.

« Allez, debout ! T'as réussi. » Des paroles douces comme le miel.

Tous ceux qui réussissent le BUD/S sont convaincus d'avance qu'ils ne peuvent pas échouer. Il s'agit d'une série d'épreuves impitoyables et j'ai dû aller puiser très profond dans mes ressources pour en venir à bout. Mais je n'ai jamais douté de ma capacité. Je savais que je réussirais. Les gens croient parfois que la confiance en soi des SEAL est une forme d'arrogance. Mais après l'épreuve des cinquante mètres, la Semaine infernale

et des exercices de plongée où les instructeurs font tout ce qu'ils peuvent pour vous noyer, tout le monde connaît à la fois ses limites et sa capacité d'aller bien au-delà. Pendant le BUD/S, j'ai surmonté des dizaines d'obstacles qui semblaient insurmontables, et j'y ai puisé la confiance de savoir que je pouvais le refaire.

Sauf qu'au moment de crapahuter dans cette rivière gelée en Alaska, il m'a fallu beaucoup d'effort pour récupérer cette confiance. Je n'étais pas sûr d'y arriver, mais vu que j'étais relié à mon coéquipier et que nous approchions de notre point d'entrée sous le quai, je n'avais guère le choix.

Au bout de quelques minutes, la peau de mon visage était devenue complètement insensible sous l'effet du froid. Nous avons laissé le courant nous pousser vers le port. La rivière de Ketchikan ne fait guère plus de six mètres de large et un mètre cinquante de profondeur, de sorte que nous sommes restés à la surface jusqu'au moment de traverser le premier pont. Notre équipement de plongée Draeger fonctionne à l'oxygène pur et ne produit pas de bulles au moment de l'expiration, ce qui nous permettait d'être beaucoup plus discrets.

Au moment de passer sous le pont, j'ai entendu le crissement des pneus sur la neige au-dessus de nous. Les gardes patrouillaient à notre recherche et, depuis le bateau, des projecteurs fouillaient les eaux noires.

Sous le pont, l'eau était un peu plus profonde et, au moment de le traverser, nous avons disparu sous la surface. Il faisait un noir d'encre là-dessous et on n'y voyait pratiquement rien. Nous avons nagé jusqu'à la rive droite et cherché une ouverture entre les pylônes qui supportaient le quai.

Je sentais le tiraillement de la corde qui me reliait à

mon coéquipier. J'ai bientôt palpé la paroi du premier pylône ; le temps de m'orienter, j'ai repris ma progression dans l'obscurité, la main tendue vers l'avant, effleurant les algues vertes qui colonisaient la charpente.

Je m'attendais à chaque instant à être percuté par le museau du dauphin et être forcé d'émerger. Plus qu'une nage sous-marine, notre progression à travers ce dédale de pylônes couverts d'algues ressemblait à celle d'un reptile tâtonnant.

Le fond de l'eau était jonché d'ordures. À plusieurs reprises, mes palmes ont frôlé un objet de métal ou un rebut quelconque. Chaque fois que nous approchions d'un pylône, il fallait faire attention aux pointes de clous. La moindre déchirure dans notre combinaison ne signifiait pas seulement la perte de notre protection contre le froid, mais le risque mortel qu'elle se remplisse d'eau et nous empêche de remonter à la surface. Il y avait un réel danger de noyade.

La tension de la corde me rassurait sur la présence de mon camarade à mes côtés. L'obscurité était si épaisse que je me souviens d'avoir mis ma main devant mon visage sans être capable de la distinguer dans le noir. Et puis il y avait le froid, et la présence des dauphins, et le risque de se perdre dans cet environnement claustrophobique.

J'arrivais à peine à déchiffrer les indications lumineuses de la boussole verte que je portais au poignet. J'essayais de garder le cap sans ralentir, mais, à chaque instant, je devais esquiver un pylône. Finalement, il nous a fallu une heure pour atteindre notre cible. Quel soulagement de toucher enfin la coque du navire, même si ça fait toujours un sacré effet de palper dans l'obscurité la masse énorme d'un bâtiment de guerre. On se sent minuscule à côté. Passé le premier moment d'autosatisfaction, j'ai vite repris conscience que nous

n'avions accompli que la moitié de la mission. Il nous fallait encore installer nos explosifs et revenir au camion sans être détectés.

Vu sous sa ligne de flottaison, la masse du navire était impressionnante. J'ai fait courir ma main gantée sur l'acier brut et attendu que mon coéquipier détache la perche pliable harnachée à mon dos. Elle ressemblait à celles qu'on utilise pour remplacer des lettres sur le panneau des stations essence. À une de ses extrémités, elle était équipée d'aimants et de roulettes. J'ai tiré l'une des deux bombes factices d'une sacoche fixée à ma ceinture et l'ai installée au bout de la perche. J'ai fait tourner les roulettes pour m'assurer qu'elles fonctionnaient bien et tapoté l'épaule de mon coéquipier, qui a commencé à les faire glisser lentement le long de la coque du navire jusqu'à trouver la bonne position. Les aimants servaient à fixer la fausse bombe sur la coque, mais à un moment, l'extrémité de la perche a émergé hors de l'eau et s'est trop rapprochée de la paroi de métal. Le dispositif s'est plaqué contre la coque avec un bruit métallique sec. J'ai commencé à imprimer à la perche un mouvement de va-et-vient jusqu'à ce que la bombe se libère. J'étais inquiet : le bruit de l'aimant heurtant la coque ne risquait-il pas de trahir notre position ?

J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me concentrer. J'exécutais toutes les opérations uniquement au toucher. De toute façon, la visibilité était proche de zéro et mon appréhension me jouait des tours. Je croyais percevoir des mouvements dans l'eau noire. Mon cœur battait la chamade : n'était-ce pas un des dauphins, ou même une orque qui fonçait sur moi ?

Centimètre par centimètre, nous avons fait glisser notre explosif jusqu'à une hauteur d'un mètre au-dessus de la ligne de flottaison.

Après avoir installé la deuxième bombe, mon coéquipier m'a aidé à replier la perche et l'a replacée sur mon dos. Nous avons repris notre lente progression en sens inverse dans les eaux glacées. Une fois arrivés sous le pont, quel ne fut pas notre soulagement. La circulation avait diminué et grâce à un lampadaire au bord de la route, j'ai constaté qu'il avait commencé à neiger. Éreinté, j'avais les nerfs à vif après plus de deux heures de travail dans une obscurité totale. Mais je savais que je ne pouvais pas vraiment baisser la garde avant d'être de nouveau à l'abri dans le camion.

Au moment de prendre pied sur le rivage, j'avais les jambes qui flageolaient. Quelqu'un m'a jeté une couverture sur le dos et m'a aidé à transporter mon équipement dans le camion. J'avais du mal à parler parce que tout mon visage était encore complètement engourdi. Quelques minutes plus tard, j'étais de nouveau assis dans l'obscurité tandis que le camion roulait vers notre hôtel. Je ne sentais toujours pas mon visage, mais je savais qu'il s'éclairait d'un sourire.

Nouvelles recrues tout juste sorties du BUD/S, nous avions cependant accompli notre mission. Certes, ce n'était qu'un exercice, mais cette traversée sous-marine sous le quai n'avait pas été une partie de plaisir. Des exercices de ce type, nous en avions déjà accompli avant, mais cette fois notre officier responsable nous avait laissés totalement en charge de la planification et de l'exécution, et nous avions réussi. C'était bon de sentir qu'on nous faisait confiance.

« Quelqu'un a vu le dauphin ? » a demandé l'un d'entre nous.

C'est moi qui lui ai répondu : « Non. De toute façon, on y voyait que dalle.

– Chaque fois que je sentais quelque chose bouger

dans l'eau, j'étais carrément tétanisé, je m'attendais à me faire méchamment percuter », a commenté mon coéquipier.

Il s'avère que le dauphin qui nageait librement était beaucoup plus intéressé par les poissons qui grouillaient dans le port que par nous. Quant aux deux autres en cage, habitués qu'ils étaient aux eaux chaudes de la baie de San Diego, ils préféraient rester près de la surface et ils faisaient sonner la cloche toutes les dix minutes pour avoir un poisson. Les dauphins étaient comme nous, ils n'aimaient pas s'attarder dans l'eau froide. Le bruit constant des bouteilles à oxygène avait masqué notre approche et personne ne nous avait vus ni entendus installer les fausses bombes. Oui, mission accomplie.

J'avais été sur les nerfs pendant toute la durée de l'opération, mais j'avais fait exactement le même effort intense de concentration que lors des cinquante mètres de nage sous l'eau au BUD/S. Je me sentais de plus en plus confiant, mais pas encore à cent pour cent. Lorsque j'ai enfin été déployé en combat quelques années plus tard, je ne pouvais plus me permettre de me laisser obséder par les points noirs d'une mission – l'obscurité, l'eau glacée, les dauphins tueurs. Il n'était plus question d'échouer ni d'abandonner le terrain au milieu de la bataille. Avec le recul, je me rends compte que ma confiance croissait à chaque nouvelle expérience, qu'il s'agisse d'un entraînement ou de combat réel. La détermination que m'avaient enseignée mes parents m'avait mis sur les rails et, une fois lancé et devenu plus sûr de moi, j'étais sur le bon chemin : j'étais en passe de devenir un professionnel efficace et mon équipe pouvait compter sur moi.

Mais, bien sûr, j'avais encore beaucoup à apprendre.

CHAPITRE 3

Un univers d'un mètre de large

La peur

Agrippé à la surface presque lisse de cette paroi rocheuse, j'étais complètement paralysé.

Malgré mon désir de continuer, j'étais incapable de faire un geste. Mes bras tremblaient sous le poids de mon propre corps. Mon visage était baigné de sueur et j'avais les mains moites, ce qui mettait en péril la solidité de ma prise. J'ai jeté un coup d'œil vers la droite, apercevant au passage les lumières de Las Vegas qui scintillaient au loin. J'ai vite fermé les yeux et secoué la tête ; peut-être que si je restais comme ça quelques instants, au moment de rouvrir les yeux je serais sorti de ce cauchemar.

Mais non, mes yeux ne me trompaient pas, j'étais encore perché de façon précaire à près de cinquante mètres de hauteur, mes mains et mes pieds ne m'assurant qu'une faible prise. Certes, j'étais attaché à une corde, mais je n'avais nullement l'intention de tester sa solidité ; cela aurait voulu dire que je tombais, et c'était justement ma plus grande terreur.

Cela faisait quatre ans que j'étais dans les SEAL, mais je n'avais pas encore réussi à surmonter ma peur de l'altitude. La paroi de roche ressemblait à une immense surface de verre opaque, sans la moindre aspérité suffisamment saillante pour me venir en aide.

Mon esprit et mon corps étaient en conflit ouvert. Mon cerveau me hurlait d'avancer, mais mon corps refusait de bouger d'un pouce. Tout ce que je pouvais faire, c'était de tenir le coup dans cette position et me maudire moi-même pour cette défaillance. Je me sentais complètement déconcentré.

À cette époque encore initiale de ma carrière, j'étais en formation sur la côte ouest et mon peloton s'entraînait en vue de son prochain déploiement sur le terrain en Irak – ma première opportunité de voir le feu. Le cycle de formation en question touchait à sa fin et l'un des derniers exercices se déroulait dans le canyon de Red Rocks, près de Las Vegas. J'avais déjà appris les rudiments de l'escalade lors d'un précédent exercice, mais cette fois nous allions apprendre à grimper et à mettre en œuvre nos techniques de protection sans aucune aide.

Je n'avais jamais été un grand fan des hauteurs et, au moment de m'engager dans cet exercice, je n'avais évidemment pas réfléchi à mes problèmes de vertige et au risque d'une chute. Tout ce qui m'intéressait, c'était de prendre un peu de bon temps à Las Vegas avant de partir pour l'Irak.

Le soir de notre arrivée, nous avions traîné sur le Strip[1] et apprécié tout ce que la ville avait à offrir. Après quelques heures de sommeil – plutôt une sieste rapide, à vrai dire –, on nous avait conduits dans des véhicules de location sur le site d'escalade. Nous étions accompagnés par des instructeurs civils qui contemplaient avec envie et admiration notre équipement flambant neuf et de première qualité. J'avais beau avoir le meilleur

1. Le fameux tronçon du Las Vegas Boulevard où sont situés la plupart des plus grands hôtels et casinos de la ville. [*NdT*]

équipement et les meilleurs instructeurs du monde, mes compétences en varappe laissaient beaucoup à désirer. Je n'étais qu'un médiocre débutant, comparé aux instructeurs professionnels.

Ils étaient cinq et nous attendaient près du parking, vêtus de shorts miteux, de chemises bon marché et de sandales. Les grimpeurs sont forcément des gens fauchés, surtout les meilleurs d'entre eux, car ils consacrent toutes leurs ressources à leur unique passion. J'avais observé le même phénomène chez les fanas du parachutisme. Tout leur argent passait dans l'achat d'équipement et en frais de vol. Nous souhaitant la bienvenue à Red Rocks, les instructeurs nous avaient serré la main et nous avaient aidés à nous harnacher. Leurs mains calleuses trahissaient des heures et des heures de pratique.

Les deux premiers jours ne présentaient pas de difficultés majeures. Pas de paroi spécialement ardue ni élevée, juste une remise à niveau. Il fallait simplement s'assurer que tout le monde se souvenait des consignes de sécurité et des rudiments qu'on nous avait enseignés lors des exercices précédents. Le plus dur était prévu pour le dernier jour.

On nous avait séparés en équipes de deux, chacune avec son propre instructeur. Mon coéquipier était Jeff, une des recrues les plus récentes de notre peloton. Lui non plus n'était pas un grand fan de l'altitude. Pas question de trahir mon appréhension, et il en était de même pour lui. Si un grimpeur perçoit la moindre faiblesse chez son coéquipier, les choses peuvent très mal finir.

Nous avions emboîté le pas à notre instructeur, un type trapu et de courte taille et au menton orné d'un

bouc. Sa poignée de main était une des plus vigoureuses que j'aie jamais éprouvées. Un bonnet North Face couvrait sa tignasse brune en bataille. Il avait fait un séjour en prison pour avoir tabassé l'amant de sa femme, c'est du moins ce qu'il nous avait raconté lors d'une pause.

On avait décidé que je grimperais le premier tandis que Jeff assurerait la corde. Je me souviens parfaitement de ce que je déblatérais pendant ma lente progression le long de la paroi. Ce n'était guère qu'un charabia sans queue ni tête, mais ça avait le don de me rassurer. Quant à Jeff, je suis sûr que ça l'agaçait souverainement.

« OK, maintenant, coinceur numéro 4. » J'exhibais le coinceur mécanique : « Coinceur bleu numéro 4, à toi de jouer. »

Chaque coinceur avait une couleur différente selon sa taille. C'était moi qui étais chargé de mettre en place ma propre protection au cours de l'escalade. Il ne fallait pas se tromper, parce que si jamais je tombais – et j'essayais de ne même pas y penser –, l'arc de ma chute dépendrait de la corde sanglée aux coinceurs. On nous avait enseigné à placer les coinceurs dans les fissures et les saillies du rocher tous les trois mètres environ. Si je tombais alors que mon coinceur le plus proche était à trois mètres de moi, cela faisait six mètres de dégringolade avant que la corde ne bloque ma chute. Si le coinceur en question était mal inséré, je n'osais même pas penser à ce qui pouvait se passer.

J'avais donc décidé de les installer plutôt tous les mètre cinquante pour me sentir plus à l'aise.

« Ouais, un mètre cinquante, c'est une bonne distance », me disais-je en insérant un nouveau coinceur dans la paroi.

J'avais grimpé mon premier tronçon sans problème.

C'était à mon tour d'assurer pendant que Jeff effectuait son ascension. Lors du parcours suivant, Jeff grimpait en premier et je restais derrière à l'assurage. Une fois que nous avions eu tous les deux plusieurs fois l'occasion de pratiquer nos techniques d'escalade, l'instructeur nous avait emmenés jusqu'à une paroi beaucoup plus imposante. L'ombre de cette falaise semblait s'étendre sur plusieurs kilomètres. J'essayais de ne pas lever les yeux vers le sommet qui bloquait la lumière du soleil.

« Tu pars en premier », m'avait dit l'instructeur.

Cette fois-ci, je n'avais plus trop envie de baratiner. J'étais trop nerveux pour ça. Cette paroi était beaucoup plus grande et plus lisse que celles que nous avions grimpées auparavant. Il y avait moitié moins de prises accessibles et il fallait une très grande concentration pour choisir un itinéraire.

Au début, j'avais progressé assez rapidement, trouvant facilement des prises pour mes mains et mes pieds. Au fur et à mesure de l'ascension, j'insérais mes coinceurs dans les fissures et les orifices de la paroi. Tout content du rythme de ma progression, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais été trop prodigue dans l'utilisation des coinceurs et que j'étais sur le point de me trouver à court de protection. Au moment d'insérer mon dernier coinceur dans une grande fissure, je me suis retrouvé officiellement bloqué. Pas moyen de grimper plus haut. Et pour être sincère, je n'en avais pas du tout envie.

Pour la première fois depuis le début de mon ascension, j'ai détaché mon regard de la paroi et j'ai contemplé le panorama environnant. Putain, qu'est-ce qu'on était haut ! Je voyais le Strip de Las Vegas et le désert qui s'étalait à l'horizon. J'ai baissé les yeux et j'ai aperçu Jeff, minuscule en dessous de moi. Il avait l'air d'un nain de jardin.

Je sentais bien que je n'arrivais pas plus à contrôler ma peur que ma prise sur le rocher.

Tout en contemplant le ciel d'un bleu cristallin, je me disais que j'aurais souhaité être n'importe où ailleurs que sur cette maudite falaise. J'avais les nerfs à vif et je n'arrivais plus à me concentrer sur la position de mes mains et de mes pieds. C'était comme quand on perd de vue la pointe de son arme au tir. Chez les SEAL, on vous recommande de fixer l'extrémité du canon de votre pistolet au moment de tirer parce que si elle est bien alignée sur la cible, vous faites mouche. Mais si vous cessez de le fixer, vous ratez votre cible, c'est aussi simple que ça.

Mais j'étais obnubilé par la surface froide de la paroi, par cet abîme sous mes pieds, et par l'idée que l'instructeur d'escalade cherchait à me rejoindre sans assurage. J'entendais Jeff crier loin au-dessous de moi :

« Tu veux que je monte pour aller te chercher ? » Il avait beau jeu de faire le malin.

Je cherchais désespérément une nouvelle prise, mais mes doigts étaient au bord de la crampe.

Mon Dieu, je sens que je vais glisser, je vais tomber.

À ma gauche, j'ai entendu un bruit de frottement contre la roche. J'étais tellement tétanisé par la situation que j'avais complètement oublié mon instructeur. Pendant qu'il attendait que j'insère le prochain coinceur, je l'avais vu pratiquement danser sur la paroi comme s'il se prenait pour Spiderman. Il n'était pas encordé et ça me rendait nerveux.

Il a fini par me rejoindre. Il avait sur lui une demi-douzaine de coinceurs suspendus à un harnais. Ce barbichu complètement déjanté avait descendu la paroi et récupéré tous les coinceurs superflus que j'avais plantés sur mon chemin pour que je puisse reprendre

mon ascension. Et tout ça à mains nues, sans assurage ni protection. Sa désinvolture n'était pas vraiment faite pour me rassurer.

Il était là, à côté de moi, suspendu dans le vide, la cigarette aux lèvres. Se tenant d'une seule main à la paroi rocheuse, il a aspiré une bouffée et recraché un nuage de fumée bleue. Il voyait bien que j'étais en difficulté. Il m'a adressé la parole d'une voix rauque et indolente :

« Hé, mec, il faut pas que tu sortes de ton petit univers d'un mètre de large. »

À soixante mètres au-dessus du vide, j'avais déjà du mal à réfléchir, alors ne parlons pas d'essayer de déchiffrer ses conseils cryptiques.

« Euh, je vois pas trop ce que tu veux dire…

– Concentre-toi sur ton petit univers d'un mètre de large. Sur l'espace que t'es capable de contrôler. T'arrêtes pas de mater dans tous les sens autour de toi, et tu peux m'expliquer à quoi ça te sert ? »

J'ai fait signe que non.

« Tu regardes en bas et tu calcules la longueur de ta chute, et puis tu regardes Jeff, qui de toute façon ne va pas venir te chercher, et puis tu regardes Las Vegas. Qu'est-ce que tu crois ? Que tu vas jouer ton escalade à la roulette ? Et ne me regarde pas comme ça, moi non plus je vais pas t'aider. C'est ton problème. C'est à toi de grimper ce rocher. Ne sors pas de ton petit univers d'un mètre de large. »

Je n'oublierai jamais ces mots : « Concentre-toi sur ton petit univers d'un mètre de large. »

C'était mon seul moyen de finir cette ascension. Maintenant que j'étais réapprovisionné en coinceurs, je m'étais repris et j'en avais inséré un dans la crevasse la plus proche. Une fois la corde glissée dans le

mousqueton, j'ai recommencé à grimper. Plus question de me concentrer sur autre chose que sur ma prochaine prise. Plus question de me laisser éblouir par la beauté du désert ou les lumières de Las Vegas. En revanche, j'étais attentif à la moindre petite crevasse. J'étais tellement concentré que j'ai presque eu un choc lorsque ma main a rencontré le rebord de la falaise au terme de mon ascension.

Cet exercice d'escalade a complètement changé ma perspective. « Concentre-toi sur ton petit univers d'un mètre de large » est devenu pour moi un véritable mantra. Il y a quelque chose de libérateur dans le fait de ne plus s'acharner sur les choses qu'on ne peut pas contrôler, et c'est une maxime qui semble fonctionner dans à peu près n'importe quelle situation. Avec cette idée à l'esprit, j'ai pu affronter toutes sortes d'épreuves, de l'escalade au parachutisme en passant par les plongées nocturnes où le seul point de repère est la boussole phosphorescente à votre poignet.

Bien entendu, il y a un autre aspect de la routine des SEAL qui pose problème quand on a le vertige : le parachutisme. J'avais appris à sauter avant même de rejoindre la marine, mais j'avais une forte appréhension chaque fois et il m'a fallu des années avant que je commence à y prendre goût.

Je me souviens d'un incident qui m'était arrivé juste après avoir obtenu mon diplôme S & T. C'était un exercice de saut en chute libre en Arizona. J'étais considéré comme un « bleu-bite », ce qui veut dire que j'étais censé transporter tout le matériel dont les types plus chevronnés ne voulaient pas se charger, comme l'échelle escamotable, les masses et les munitions supplémentaires.

L'intérieur du C-130 était éclairé par des lumières

rouges et il régnait une chaleur étouffante dans la cabine, trop basse de plafond pour s'y tenir debout. Nous avons décollé et grimpé à six mille mètres au-dessus du désert de l'Arizona. Ma bouche était sèche et ma respiration difficile. Le sac à dos avec lequel je sautais était beaucoup plus grand que celui dont j'avais l'habitude. Il était à mes pieds, bourré de matériel et de munitions. Les sangles de mes trente kilos d'équipement me sciaient la peau.

J'ai essayé de rééquilibrer le contenu du sac pour qu'il soit moins difficile à porter, mais il n'y avait rien à faire. J'avais des courbatures d'avoir traîné tout mon matériel jusqu'à l'avion. J'ai fait tourner ma tête sur mes épaules pour me décontracter, étirant les courroies de mon casque lourd et de mes lunettes de vision nocturne. Je ne me sentais pas du tout à l'aise. Au lieu de me concentrer sur ma tâche, je pestais intérieurement contre cette galère. Tout ce que je voulais, c'était sauter et toucher terre le plus vite possible pour pouvoir me débarrasser de tout ce barda.

En général, dans les SEAL, nous sommes tellement chargés que toutes nos activités se transforment en corvée. Le parachutisme, c'est un sport sympa quand vous êtes dans le civil et que vous sautez sans presque rien. Mais un SEAL transporte un minimum de trente kilos de matériel de combat sur lui. Ajoutez à cela cinquante kilos de parachute, une bouteille d'oxygène, un masque et, dans mon cas, le supplément du bleu-bite : plus de cent kilos d'équipement additionnel. Bref, le double du poids normal.

Tout à mon inconfort, j'en oubliais la tâche à accomplir : sauter de l'avion en bon ordre et effectuer ma descente correctement. Il s'agissait d'un exercice nocturne dans une zone d'atterrissage inconnue – nous

ne l'avions jamais expérimentée auparavant. J'avais étudié le terrain sur la carte – deux chemins de terre qui se croisaient au pied d'une montagne –, mais ce n'est qu'une fois dans les airs, à travers mes lunettes de vision nocturne, que j'allais pouvoir le contempler pour la première fois. *A priori*, la tâche était simple : sortir de l'avion, attendre plusieurs secondes avant d'ouvrir son parachute, s'aligner derrière le chef de saut et, si tout allait bien, atterrir tous ensemble. La zone d'atterrissage était programmée sur un écran GPS attaché au poignet du parachutiste au cas où il aurait perdu le contact avec son chef de saut. Mais, en général, cette solution de secours n'était pas nécessaire.

Il revenait au chef de saut de guider l'ensemble de la formation jusqu'au sol en toute sécurité. Quand ce sont vingt hommes qui sautent ensemble en pleine nuit, c'est plus facile à dire qu'à faire. Un parachute n'a pas la rigidité d'un deltaplane ou d'une aile d'avion ; lorsque deux parachutes entrent en collision, ils se mettent en torche ou s'enroulent l'un autour de l'autre, c'est alors la chute, et la mort assurée.

J'ai jeté un œil à mes coéquipiers, simples silhouettes obscures dans la lueur rouge des lampes qui éclairaient la rampe d'accès. Pour la plupart, ils étaient assis en silence ; certains réajustaient le poids de leur sac sur leurs genoux. Je ne pouvais pas vraiment voir l'expression de leur visage, mais aucun n'avait l'air aussi nerveux que moi.

J'ai manipulé mon réservoir d'oxygène et repositionné mon fusil pour la troisième fois. J'étais tellement absorbé par mon anxiété que le violent courant d'air accompagnant la lente ouverture de la rampe d'accès m'a fait sursauter. Le moniteur de saut nous a donné le signal : « Rampe ! Debout ! » Mes camarades, courbés comme

des petits vieux sous le poids de leur équipement, se sont levés et ont avancé vers la rampe.

Le bruit du vent était assourdissant. Nous nous sommes rassemblés près du bord de la rampe et avons attendu le feu vert pour sauter. Pendant un instant, j'ai pensé à toutes les scènes de films dépeignant exactement ce moment. C'était moi qui étais dans le film, maintenant, avec tous mes camarades alignés en face de moi ; c'était surréaliste. J'avais fait tellement d'efforts pour aboutir ici.

Avais-je vraiment réussi ?

Tandis que l'avion rejoignait son altitude de croisière, on voyait les étoiles danser dans le ciel. À cette hauteur, la densité de cette masse de constellations était telle qu'il était difficile de les identifier. Les nuages glissaient en dessous de nous, laissant de temps à autre percevoir la surface obscure du désert. Il faisait si sombre que nous avions du mal à distinguer les lumières des habitations des étoiles qui brillaient dans le ciel nocturne. J'ai consulté mon altimètre.

« Plus qu'une minute », nous a avertis le moniteur de saut. Mon esprit a commencé à vagabonder. Malgré moi, je commençais à me demander si j'étais vraiment à la hauteur de la situation. J'étais harcelé par les « et si ? ».

« Et si je ratais mon largage ? »

« Et si je n'avais pas bien plié mon parachute, et qu'il ne s'ouvrait pas correctement ?

« Et si je n'arrivais pas à repérer le chef de saut et que je me perdais dans le ciel nocturne ? »

La lampe verte s'est allumée.

« Feu vert ! *Go, go* ! »

Mes camarades se sont lancés et ont disparu dans le vide. J'ai pensé aux cinquante mètres sous l'eau. Il

fallait que je chasse tous ces « et si ? » de mon esprit et que je me concentre. Mais arrivé au fil de la rampe d'accès, je gambergeais encore comme un fou. Pas moyen de me concentrer.

J'étais fermement campé sur le rebord de la rampe, avec les doigts de pied qui dépassaient légèrement. J'ai pris mon élan lourdement, sans grâce, parce que ma position était trop rigide et fautive dès le départ. J'aurais dû redresser la tête et contrôler l'angle de mon corps avec mes bras et mes jambes. Mais à peine ai-je été frappé par le violent courant d'air dégagé par l'avion que j'ai commencé à partir en vrille. S'il y a une chose que vous ne souhaitez pas pendant un largage, c'est de vous transformer en toupie, surtout avec tout le poids transporté.

La lumière des étoiles se projetait comme une tache indistincte tandis que je tournoyais dans le ciel. Je ne savais plus trop où j'étais. Un sentiment de panique m'a envahi. Pantelant, je me débattais désespérément pour stopper cette rotation infernale. La situation était critique, mais je n'arrivais pas à me vider l'esprit et à réfléchir à la suite, ce qui ne faisait qu'aggraver mon cas.

Au lieu de me concentrer sur la position de mon corps et le contrôle de ma trajectoire, au lieu de me mettre en vol plané face vers la terre, je me demandais un peu affolé comment j'allais m'en tirer.

J'étais obnubilé par une seule pensée angoissée : « Ça ne va pas du tout, ce n'est pas comme ça que ça devrait se passer. »

Instinctivement, poussé par la peur, j'ai tiré sur la poignée d'ouverture de mon parachute principal. Il était bien trop tôt pour le libérer, et en plus j'étais en vrille incontrôlée ; c'était la dernière chose à faire, mais je ne pouvais plus revenir en arrière. J'ai senti dans mon

dos la toile de parachute qui se libérait du sac-harnais et, pendant la fraction de seconde qui me séparait du choc de son déploiement, je me suis engueulé mentalement : j'avais tout faux, j'avais complètement raté mon largage. Je m'étais lancé raide comme un piquet et c'était ma faute si j'étais parti en vrille. J'aurais dû stopper la rotation avant d'ouvrir mon parachute. J'avais paniqué et réagi aveuglément, au lieu de stabiliser ma position avant de libérer la voile. Pourtant, je savais bien que ce n'était pas comme ça qu'il fallait s'y prendre.

J'ai senti le choc de l'ouverture et le mouvement de toupie a commencé à ralentir, mais quand j'ai essayé de vérifier le déploiement de la voile, je n'arrivais pas à lever la tête. Les élévateurs reliant mon harnais au parachute m'en empêchaient. Je sentais leur pression contre mon cou, et plus je secouais la tête dans l'espoir de m'en libérer, plus la pression était forte.

Ça commençait sérieusement à sentir le roussi.

Tout ce que j'entendais, c'était mon propre souffle à travers le masque à oxygène et le claquement de la toile au-dessus de moi. J'ai jeté un œil à mon altimètre. Les règles de base du parachutisme me revenaient enfin en mémoire.

« Ne jamais perdre de vue à quelle altitude vous êtes. »

J'étais à plus de cinq mille mètres, ce qui voulait dire que j'avais encore assez de temps et de distance au sol pour résoudre le problème de mon parachute. Mais pas tant de temps que ça si je voulais rester en formation. Mes coéquipiers devaient être au-dessus de moi, et avec de bons parachutes, ils étaient probablement déjà en train de descendre vers la cible.

La toile claquait au-dessus de moi tandis que j'essayais de corriger ma trajectoire. Au début, la rota-

tion était lente, mais elle s'est rapidement accélérée. J'avais vu des vidéos de types qui s'écrasaient au sol avec un parachute resserré comme une cigarette. Apparemment, le mien était au moins partiellement déployé, sinon j'aurais été en train de tomber comme une pierre. Mais je n'arrivais pas à le contrôler et le mouvement de vrille était de plus en plus rapide, au point que s'il s'accélérait encore, je craignais de perdre conscience.

Il fallait faire quelque chose.

Et c'est là que mon esprit a réussi à se concentrer sur les procédures d'urgence ; j'étais de retour dans mon petit univers d'un mètre de large. Je ne me préoccupais plus de mes états d'âme, ni de savoir si mes camarades plus expérimentés allaient se moquer de mon pathétique largage. Parce que toutes ces obsessions n'avaient rien à voir avec mon univers d'un mètre de large, et elles n'allaient certainement pas m'aider à faire fonctionner ma voilure.

Un étrange sentiment de sérénité s'est emparé de moi. Je n'avais plus peur. Et ma première priorité, c'était de voir ce qui n'allait pas avec mon parachute.

J'ai fait un effort pour tendre le cou et j'ai aperçu la voile. D'un côté, elle était bien gonflée et correctement déployée, mais de l'autre, elle flottait mollement comme une aile d'oiseau cassée. C'est moi qui avais provoqué cette avarie lorsque j'avais tiré sur la poignée d'ouverture en plein milieu de ma vrille. Dans ma confusion, j'avais laissé l'extracteur – le petit parachute qui entraîne la voile principale hors du sac-harnais – s'enchevêtrer dans les commandes latérales de la voilure. L'extracteur empêchait le parachute principal de s'ouvrir complètement. Il était irrécupérable.

Ma seule chance était de me débarrasser de la voile principale et d'ouvrir le parachute de secours. Ma des-

cente était de plus en plus rapide. La giration constante m'étourdissait. Je n'arrivais pas à me concentrer sur l'horizon.

Pendant notre formation, on nous enseigne de façon systématique et répétée à déployer nos parachutes de secours, jusqu'à ce que ça devienne un automatisme musculaire. J'ai respiré profondément, fixé les yeux sur la poignée de libération de la voile principale et l'ai actionnée. J'ai senti la voilure s'envoler et, pendant une fraction de seconde, je me suis retrouvé de nouveau en chute libre. Une fois débarrassé du parachute principal, le parachute de secours s'est ouvert automatiquement et a stoppé ma dégringolade.

J'ai aussitôt levé la tête pour vérifier s'il était en bon état. Seigneur Dieu, il avait intérêt à fonctionner, parce que je n'en avais pas d'autre ! On ne peut pas transporter plus de deux toiles. Heureusement, il était parfaitement déployé et battait doucement dans la brise. J'ai tiré sur les commandes pour m'assurer que tout marchait bien. Avant de me mettre en contact par radio avec mon chef de saut, j'ai fait une brève pause pour jouir du silence, un silence hallucinant dont vous ne pouvez faire l'expérience que lorsque vous planez dans le ciel nocturne sous un parachute.

J'ai entendu la voix du chef du saut et j'ai consulté mon GPS et mon altimètre. J'avais retrouvé mes repères. Ils étaient déjà à proximité de la zone d'atterrissage.

« Ici numéro 12. J'ai eu un problème de parachute, j'ai dû me débarrasser de la voile principale. Je suis à cinq mille quatre cents mètres d'altitude et à dix kilomètres de la cible. Je n'arrive pas à vous voir.

– Bien reçu, numéro 12, m'a répondu le leader. Nous sommes à six mille mètres et à huit kilomètres de la cible. »

J'ai tiré sur les commandes pour effectuer un lent virage et m'aligner sur la cible et sur le reste de la formation. J'ai ralenti ma descente et gardé le cap. Bientôt, au loin, j'ai aperçu les parachutes de mes camarades. J'ai progressivement rejoint la formation tandis que nous approchions de la zone d'atterrissage. Au moment d'atterrir, j'avais enfin rejoint le reste du groupe.

J'ai halé mon parachute et récupéré tout mon équipement. Mes camarades étaient d'humeur allègre, satisfaits du bon déroulement de l'exercice. Moi, en revanche, je m'en voulais d'avoir commis une erreur aussi grossière, digne d'un débutant. Au lieu de contrôler ma peur, j'étais tombé sous son emprise et m'étais déconcentré, ce qui aurait pu me coûter la vie.

Mes camarades et moi avons marché jusqu'aux bus. J'ai rangé mon équipement et pris un siège à l'arrière, toujours tracassé par ce qui venait de m'arriver. J'étais le petit nouveau et je ne pouvais pas me permettre de commettre des erreurs aussi stupides. Et des erreurs, hélas, il y en avait bien plus d'une. J'étais en faute dès le départ. Dès que j'avais mis les pieds dans le C-130, je m'étais mis à broyer du noir complaisamment au lieu de me concentrer sur ce que j'avais à faire pendant l'exercice. Et si je reproduisais ce même genre de conneries en situation de combat ? Une blessure par balle, c'était autrement plus incommode qu'un sac à dos mal ajusté. Ce soir-là, j'étais obnubilé par un tas de conneries qui ne mettaient pas en cause ma survie, au lieu de me concentrer sur ce que je pouvais contrôler. Ce type de négligence aurait pu être fatal.

Il fallait que je me familiarise très sérieusement avec mon équipement. Depuis ce jour, j'ai fait l'effort de contrôler scrupuleusement que tout le matériel que

je transportais soit toujours bien empaqueté et ajusté pour me sentir aussi à l'aise que possible, malgré les cent kilos trimballés. Et pas seulement pour les sauts en parachute. En toutes circonstances, je veillais à ce que mes uniformes et mon équipement soient impeccables, et si quelque chose clochait, je prenais tout le temps nécessaire pour approcher de la perfection. Et je n'étais pas seulement obsédé par l'équipement qu'on me fournissait, mais aussi par le matériel que je contribuais à concevoir.

Ce n'était pas seulement mon état d'esprit dans l'avion qui posait problème. Une fois ratée ma sortie, j'avais commencé à paniquer, et ça, c'est une erreur qui se révèle souvent fatale. Mais dès que j'ai retrouvé mon petit univers d'un mètre de large, les choses se sont arrangées. Au lieu de me disperser, je me suis concentré sur les facteurs que je pouvais contrôler.

Les bus nous ont déposés à l'aéroport. Nous avons déballé notre équipement et nous nous sommes rassemblés pour le rapport de mission, tous assis à des tables dans la salle de conférence. Notre chef de saut a commencé à analyser la mission en laissant intervenir chacun de nous sur tel ou tel aspect qui nous semblait pertinent. Puis mon tour est venu. « J'ai raté mon largage. Mon parachute principal a déconné. J'ai dû utiliser la voile de secours. »

Après le debriefing, un de nos supérieurs m'a pris à part.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

– J'ai raté ma sortie.

– Je sais, mais pourquoi ? Comment tu l'expliques exactement ?

– J'ai pas pris la bonne position pour sauter. Quand j'ai commencé à partir en vrille, je me suis affolé

et j'ai ouvert mon parachute principal. Et vu que je n'arrêtais pas de tourner, je crois que c'est ce qui a créé le problème. »

Nous avons passé plusieurs minutes à analyser mon saut. Je me rends compte aujourd'hui qu'il voulait être certain que j'apprenne quelque chose de mes erreurs.

« Il faut constamment que tu répètes mentalement toutes les opérations liées au saut : comment tu harnaches ton équipement, ce qu'il faut faire à l'intérieur de l'avion, la position de ton corps au moment de sauter, les procédures d'urgence. Et surtout, repasse dans ta tête tout ce que tu dois faire pendant ta descente. »

Bref, il fallait absolument visualiser étape par étape toutes les phases du saut avant de se lancer dans le vide. Désormais, c'est un exercice mental que je n'oublie jamais de faire quand je saute en parachute.

Les gens croient que les SEAL n'ont peur de rien. Rien de plus faux : personne n'échappe à la peur. L'altitude est mon talon d'Achille, et j'aurais probablement dû y réfléchir avant de saisir l'occasion d'aller à Las Vegas aux frais de la marine. Dès le départ, j'aurais dû travailler sur ma peur pour mieux maîtriser les techniques du saut. Sans doute avais-je besoin de frôler la tragédie pour apprendre cette leçon que je n'oublierai jamais.

Au lieu de me laisser obnubiler par mon appréhension, j'ai appris à me concentrer sur ce que je suis capable de contrôler : mon équipement, mes séances d'entraînement, mon esprit et mon processus de décision.

Maintenant, quand j'entends le vrombissement des hélices d'un C-130, je suis impatient de sauter. C'est moi qui lance des blagues et j'ai hâte de jouir du spectacle

qui s'offre à moi tandis que je glisse silencieusement vers la zone d'atterrissage.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour arriver à ce niveau de confort mental. Pour ce faire, j'ai dû affronter directement ma peur. Pendant les premières années de ma carrière, je me suis porté volontaire pour chaque opération parachutée. Je n'aimais pas ça, mais je savais que je n'avais aucune chance de m'améliorer si je ne saisissais pas toutes les occasions possibles de sauter. Et j'ai pu constater la pertinence de la devise des SEAL tout au long de ma carrière : « La seule journée facile, c'était celle d'hier. » J'ai toujours essayé d'aller au bout de mes capacités et je ne me suis jamais reposé sur mes lauriers. Je n'ai perdu aucune occasion de dépasser mes limites, et chaque journée s'est effectivement révélée plus difficile que la précédente.

Peu à peu, j'ai appris à surmonter la peur de sauter. Je ne suis toujours pas un grand fana de l'altitude, mais le saut en parachute n'est plus une source d'anxiété.

Sur le trajet du retour à l'hôtel, après cette expérience éprouvante, j'ai commencé à me sentir mieux. Je savais que la prochaine fois, face à une situation de ce type, j'allais beaucoup mieux assurer. J'ai repensé à la paroi rocheuse du canyon de Red Rocks et à l'instructeur barbichu, plusieurs années auparavant, bien avant de faire l'expérience du feu, et de la peur qui va avec, la vraie peur.

« Hé, mec, concentre-toi sur ton petit univers d'un mètre de large. »

CHAPITRE 4

Le test de la cagoule

Stress

J'étais dans le noir complet.

Je sentais le poids du regard de mes camarades braqué sur moi. La transpiration coulait de mon front, le tissu de ma cagoule collait à la peau de mon visage. Les gens se déplaçaient dans la pièce et parlaient entre eux, mais je n'arrivais pas à saisir ce qu'ils disaient. Tous mes sens étaient à vif – sauf ma vue –, tandis que j'essayais d'enregistrer tout ce qui me serait utile au moment où on m'enlèverait la cagoule.

J'avais été déployé deux fois, dont une en Irak, avant d'être sélectionné pour le programme S & T. Lorsque mon tour est venu d'entrer dans la boîte, j'ai inséré dans mon arme un chargeur de Simunitions – il s'agit de cartouches de peinture produites par la société General Dynamics qui remplacent les balles réelles en situation d'entraînement – et je me suis dirigé vers le centre de la pièce. Des ampoules étaient suspendues au plafond nu et une passerelle en surplomb permettait aux instructeurs de surveiller l'action. Le sol de béton était propre. Un espace carré était tracé sur le sol à l'aide de ruban adhésif. Je me suis planté debout au milieu du carré et les instructeurs m'ont mis une cagoule sur la tête. Il était interdit de franchir le périmètre du carré sous peine d'interrompre l'exercice.

La cagoule était reliée à une corde suspendue à une poulie. À un certain moment, les instructeurs étaient censés tirer sur la corde pour m'ôter la cagoule et je devais réagir instantanément à la situation qui se présenterait à moi. Les yeux ainsi masqués, je ne savais pas si je devrais réagir à une prise d'otage, affronter des individus non armés mais violents ou bien faire face à des personnes d'apparence docile mais capables de devenir hostiles en une fraction de seconde. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'un scénario inédit pour moi.

Contrairement au BUD/S, qui met surtout à l'épreuve votre force de volonté, le S & T teste votre dextérité, votre sang-froid et votre capacité de prendre la bonne décision sous un maximum de stress et de pression. Je devais être en mesure d'évaluer rapidement la situation, de hiérarchiser les risques et d'agir en conséquence, tout cela sous le regard des instructeurs, installés sur la passerelle, qui analysaient chacun de mes gestes et leur appliquaient un barème de notation : la moindre erreur pouvait entraîner ma sortie prématurée du programme et le retour à mon unité.

J'ai respiré profondément par deux fois, tandis que les bords de la cagoule atterrissaient sur mes épaules. J'ai saisi la poignée pistolet de mon fusil automatique et posé le doigt à quelques millimètres de la détente. J'ai essayé de me détendre. Je savais que si j'étais trop nerveux, je n'arriverais pas à penser clairement et je risquais de commettre une erreur. J'ai chassé de mon esprit tous les « et si ? ». Je me sentais capable de réagir de façon appropriée. Dans ce genre de situation, la capacité d'enchaîner les bonnes décisions rapidement et dans le bon ordre est une question de vie ou de mort. Pour le coup, le programme S & T vous oblige à sortir de votre petit univers d'un mètre de large.

La peur et le stress sont deux choses très différentes.

Pour affronter la peur, il faut savoir rester dans son univers d'un mètre de large. Mais le stress est plus difficile à gérer, car il prend généralement sa source à l'extérieur de votre sphère de contrôle. Et les instructeurs faisaient de leur mieux pour nous mettre le plus de stress possible.

Les secondes s'écoulaient, j'avais de plus en plus de mal à rester concentré sous ma cagoule. Les instructeurs prenaient visiblement plaisir à me déstabiliser en me faisant attendre. Peut-être voulaient-ils tester les limites de ma patience et de ma vigilance. Ou bien peut-être qu'ils se foutaient simplement de la gueule de ce pauvre type encagoulé. J'agitais les mains et faisais passer le poids de mon corps d'un pied sur l'autre, tout en essayant de ne pas laisser mon esprit vagabonder.

Je savais que je n'aurais pas à attendre plus de quelques secondes, une minute tout au plus, mais, sous la cagoule, chaque seconde durait une éternité.

Et puis tout d'un coup, la cagoule a disparu.

La lumière m'a violemment ébloui. J'ai balayé la pièce du regard, l'arme prête à faire feu. À moins de trois mètres de moi se tenait une jolie jeune femme blonde vêtue d'un jean et d'un T-shirt. Ses doux yeux bruns me contemplaient et elle arborait un sourire un peu énigmatique, comme si elle savait quelque chose que j'ignorais.

Constatant qu'elle n'était pas armée, j'ai regardé derrière elle. Juste derrière son épaule, j'ai aperçu un homme armé vêtu d'une casquette de base-ball, d'un T-shirt et de pantalons cargo. Il était debout dans le coin droit au fond de la pièce, pressant le canon de son pistolet semi-automatique noir sur la tempe d'un

otage. Comme ce dernier avait la tête baissée, on ne voyait pas son visage.

Sans même y réfléchir, je me suis aussitôt mis en position de tir, l'arme à l'épaule et les yeux fixés sur le viseur. L'homme n'a pas réagi lorsque j'ai ajusté le point rouge de mon viseur holographique EOTech sur sa tête.

Tout d'un coup, j'ai entendu une voix derrière moi : « Hé, mec ! Hé, connard ! »

Putain de merde, je n'avais même pas regardé derrière moi. J'étais déjà en train de perdre le contrôle de la situation. Je n'avais même pas pris la peine de scanner toute la pièce. J'étais trop concentré sur les deux menaces potentielles en face de moi.

J'ai débloqué mon cran de sécurité et tiré deux salves rapides. Les cartouches de peinture ont explosé sur la poitrine de l'homme qui menaçait l'otage. Je savais qu'il fallait que je m'occupe d'abord de lui. Même s'il y avait des individus armés derrière moi, la situation de l'otage était prioritaire dans mon esprit. L'homme a lâché son pistolet et s'est affalé sur le sol dans une piètre tentative de faire le mort.

Même si j'avais éliminé une cible hostile, j'avais d'ores et déjà l'impression d'avoir foiré. Dans ma précipitation, je n'avais pas examiné toute la pièce. Au début de ma carrière, j'avais parfois du mal à prendre mon temps parce que nous avions été formés à tout faire très rapidement.

Lors de mon premier déploiement en Irak avec la SEAL Team Five, à chaque raid nous passions notre temps à courir, à défoncer les portes et à grimper les escaliers avec force cris et hurlements. Il faut dire que lors de notre arrivée en Irak, personne dans ma section

n'avait la moindre expérience du combat et, pour la plupart d'entre nous, c'était notre premier déploiement. Nous improvisions au fur et à mesure.

Nous avions installé notre camp derrière un palais juché au sommet d'une vaste colline artificielle près de l'aéroport international de Bagdad. Du toit du palais, on voyait les pistes encombrées de gros C-130 et C-17 gris. Le vrombissement des moteurs et le bourdonnement des rotors d'hélicoptères étaient incessants. L'aéroport de Bagdad était la principale plaque tournante des forces de la Coalition. Des Humvee et des camions LMTV soulevaient la poussière des chemins de terre qui conduisaient de l'aéroport aux camps de toile abritant les troupes. Les civils des sociétés militaires privées ne cessaient d'aller et venir en 4×4 et, chaque jour, surgissait un nouveau contingent de remorques modulaires destinées à servir de dortoir ou de bureaux pour les différentes entreprises.

Une unité des forces spéciales occupait le bâtiment principal du palais. Une énorme porte en bois donnait sur un hall d'accueil dallé de marbre, d'où un escalier conduisait à l'étage. Un mess était adossé à l'arrière du palais et on avait installé un centre d'opérations dans une des pièces du rez-de-chaussée. En explorant le palais, j'admirais les motifs décorant le marbre et la conception esthétique raffinée de la rampe d'escalier. Mais la plupart des objets de valeur avaient été dérobés avant notre arrivée. Il y avait partout des trous énormes dans les murs. Lors de l'invasion américaine, la rumeur avait couru que les canalisations des palais de Saddam étaient en or, et des pillards venus des quatre coins de l'Irak avaient défoncé les parois en quête d'un petit pactole.

À l'extérieur du palais étaient installées de grandes

antennes vert olive et une parabole. Des générateurs ronronnaient près de la piscine qui séparait le corps principal du palais de nos quartiers d'habitation. Nous occupions les maisons des domestiques, près du parking. Elles étaient elles aussi dallées de marbre, mais d'apparence plus humble et sans les motifs floraux qui ornaient le sol du palais. Ce qui n'avait pas empêché les pillards de percer là aussi des trous dans les murs.

La piscine était devenue le centre du camp. Entre deux missions, les hommes des SEAL et des forces spéciales y paressaient. C'était au début du printemps et les grandes chaleurs étouffantes n'étaient pas encore arrivées. Ce qui n'empêchait pas la température de tourner autour des trente degrés. La plupart de nos opérations s'effectuaient de nuit et, dans la journée, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que manger, dormir, faire de l'exercice et flâner au bord de la piscine, en attendant la prochaine mission.

À quelques semaines de notre arrivée, nous nous étions transformés en une espèce d'unité d'assaut de police, investissant les repaires d'insurgés présumés avec l'aide de la CIA, dont les agents s'efforçaient de débusquer les dirigeants rebelles, pour la plupart d'anciens membres du parti Baas. Chaque fois qu'ils accumulaient des indices sur une cible possible, c'est nous qui étions chargés de l'attaquer.

Vers la moitié de notre séjour en Irak, on nous a confié la mission de détenir un ancien officier de renseignement de l'armée de l'air irakienne. Nous nous sommes réunis dans le centre d'opérations, où nous nous sommes fait briefer par notre contact à la CIA, un agent vêtu d'un polo noir, d'un pantalon kaki et de Clarks. Notre cible avait l'intention d'organiser des attaques contre les soldats américains dans les rues de

Bagdad. Un informateur de la CIA avait averti des militaires de la Coalition de ce projet et l'information avait fait son chemin jusqu'à nous. L'officier irakien en question était un grand maigre complètement glabre, ce qui est rare en Irak.

L'informateur précédait notre convoi et avait pour tâche de nous signaler la maison de l'officier. Nous étions chargés de le suivre, de défoncer la porte et de prendre d'assaut le bâtiment. Pas de grand raffinement tactique, juste beaucoup de hurlements et d'explosions.

Nous nous sommes de nouveau réunis vers onze heures du soir pour un dernier briefing et avons quitté la base juste après minuit. L'officier de la CIA et son informateur nous précédaient de loin dans une berline cacochyme avec des placages bois asymétriques. Pour notre part, nous étions embarqués dans trois Humvee équipés de mitrailleuses. Aidé par un membre de notre équipe, j'avais soudé des marchepieds et des poignées sur le toit de ces véhicules pour que mes camarades puissent s'y asseoir et s'y agripper. Cela leur permettrait d'entrer en action plus rapidement au moment d'atteindre la cible, à l'instar des unités d'assaut de la police de Los Angeles.

Je suis monté dans le véhicule de tête. Les rues désertes étaient étroites et traversées au niveau des toits par un enchevêtrement inextricable de câbles électriques et téléphoniques dans lequel se prenaient les antennes des Humvee avant de rebondir vers nous. À cause du grondement rauque du moteur, à peine couvert de temps à autre par le crachotis de la radio, on n'entendait pas grand-chose.

« OK, on y est, s'est exclamé l'officier responsable de la mission. Bâton lumineux sur la gauche. »

Coup de frein. Le moteur a renâclé et notre Humvee a

fait un bond avant de s'immobiliser devant le bâtiment. Je suis descendu avant même que mon véhicule s'arrête complètement. Le portail extérieur était entrouvert et j'ai couru à travers le patio jusqu'à la porte d'entrée. Je n'ai même pas touché la poignée pour vérifier si elle était fermée à clé. Mon coéquipier a posé une charge à travers la serrure, et nous avons roulé sur le côté pour nous protéger.

« Attention, ça va sauter ! » a crié mon camarade. Quelques secondes plus tard, l'explosion a arraché la porte de ses gonds et l'a expédiée en vol plané à l'intérieur de la maison. Je n'ai pas attendu que la fumée se dégage et me suis aussitôt précipité à l'intérieur, mon arme en position de tir.

Mes camarades vociféraient derrière moi. Nous étions comme une bande de requins affamés. La montée d'adrénaline ne facilitait pas ma concentration. Même à minuit, l'atmosphère était encore moite de chaleur et tandis que j'explorais l'espace du regard à la recherche d'une cible, je sentais mes mains transpirer dans mes gants.

C'était une belle maison au sol dallé de marbre et couvert de tapis orientaux. Une odeur d'huile de cuisine imprégnait l'atmosphère. L'entrée ouvrait sur deux pièces de chaque côté de la salle de séjour. La cuisine était au fond du bâtiment à droite de l'escalier qui conduisait à l'étage.

Tandis que mes camarades fouillaient le rez-de-chaussée, je me suis dirigé vers l'escalier.

J'ai entendu crier un de nos hommes : « À genoux !! »

« On les tient, s'est exclamé un autre. Attention à ses mains !! »

L'officier d'aviation irakien était dans le salon du rez-de-chaussée. Il n'a offert aucune résistance et s'est

laissé ligoter les mains. Mes camarades l'ont poussé à travers la porte jusqu'aux Humvee. Tandis que le reste de l'équipe se déployait, j'ai entendu les sanglots d'une femme et d'au moins un enfant dans le salon.

Depuis le milieu du couloir, notre chef de section hurlait des ordres :

« Pièce de gauche ! »

« Pièce de droite ! »

« On avance ! »

Comme je m'approchais du pied de l'escalier, un barrage de tirs de AK-47 a balayé l'entrée. L'impact des balles projetait des éclats de marbre dans l'air. Mes camarades hurlaient et se jetaient au sol tandis que la mitraille s'écrasait contre le mur à quelques dizaines de centimètres de ma position.

Je me suis rapidement éloigné de l'escalier pour me protéger des balles, courbé sous une pluie de poussière de marbre. Le vacarme assourdissant des détonations saturait l'espace du rez-de-chaussée, accompagné d'une odeur de poudre obsédante. Quelqu'un était en train de nous canarder depuis le haut de l'escalier. Le tireur embusqué à l'étage ne visait pas vraiment, il se contentait de pointer le canon dans notre direction et de garder son doigt pressé sur la détente. Malgré le manque de précision de son tir, il pouvait faire des dégâts car il était seulement à quatre mètres de nous.

J'ai fait volte-face et j'ai commencé à arroser l'escalier avec mon M-4 pour obliger notre agresseur à reculer.

Nous étions déjà au moins trois à riposter au tireur inconnu lorsque notre chef de section est intervenu et a commencé à nous organiser pour monter à l'assaut de l'escalier. Notre adversaire avait l'avantage de l'invisibilité. Nous ne savions même pas s'il était seul ou s'il y avait plusieurs tireurs. Le problème aurait pu

être réglé par l'intervention d'un chasseur-bombardier ou d'un AC-130, mais nous étions dans le centre de Bagdad, le risque de faire des victimes civiles était trop grand. Nous n'avions pas d'autre option que de prendre d'assaut l'étage supérieur.

La fumée était si épaisse qu'on y voyait de moins en moins.

Le chef nous a enjoint d'utiliser nos grenades incapacitantes, également appelées grenades à saturation sensorielle (GSS), ou Flash-Crash. Il s'agit d'armes non létales qui produisent simplement un vacarme assourdissant susceptible d'étourdir votre adversaire pendant quelques secondes. Elles étaient censées déstabiliser le tireur assez longtemps pour nous permettre de gravir les escaliers.

Nous avions une demi-douzaine de ces grenades. Elles ressemblent à de petits cylindres d'argent percé de trous. Nous les avons dégoupillées et lancées en haut de l'escalier, déclenchant aussitôt un véritable enfer sonore. Mes oreilles bourdonnaient et nous ne pouvions communiquer entre nous qu'en hurlant.

Tandis que le vacarme des GSS commençait à s'estomper, j'ai échangé un coup d'œil avec mon coéquipier. Il était temps de monter les escaliers. J'ai respiré profondément pour essayer de me détendre et de rester concentré sur la tâche à accomplir.

Les grenades avaient brisé les fenêtres de l'étage et des éclats de verre jonchaient les marches et le sol de marbre. Une épaisse couche de fumée blanche et âcre flottait dans la pièce. Nous avons commencé à gravir les marches en tirant devant nous dans le faible espoir de couvrir tant soit peu notre ascension.

Mais à mi-chemin, au bout d'à peine quatre salves, mon M-4 s'est enrayé. Pas question de perdre du temps

à essayer de le réparer, je l'ai laissé suspendu à sa sangle en travers de ma poitrine et j'ai tiré mon pistolet de son étui.

J'avais le visage baigné de sueur, avec de grosses gouttes qui me tombaient dans les yeux. Sur le qui-vive, j'avançais prudemment en essayant d'éviter de piétiner les éclats de verre. À chaque seconde, le tireur pouvait sortir de sa cachette et recommencer à nous canarder. Mais il était impossible de se mettre à couvert dans ce couloir ; s'il montrait son visage, il se faisait aussitôt tirer dessus.

Il y avait trois pièces à l'étage et un balcon au fond du couloir. Mes camarades me suivaient de près et un groupe s'est détaché pour pénétrer dans la première pièce à droite. Elle était jonchée de matelas. J'ai continué à progresser lentement à travers la fumée épaisse.

Nous sommes arrivés à la deuxième porte à droite. J'ai poursuivi mon chemin tandis qu'un autre petit groupe de SEAL fouillait la pièce. La dernière porte, sur le côté gauche du couloir, était maintenant à notre portée ; nous l'avons défoncée et nous sommes rués à l'intérieur. Simultanément, j'entendais mes camarades crier dans la deuxième pièce. Ils avaient trouvé un AK-47, mais pas de trace du tireur.

Une dernière porte donnait sur le balcon au fond du couloir. J'ai manœuvré la poignée. Elle était verrouillée. L'homme avait apparemment abandonné son arme, mais où était-il ? J'avais ma petite idée.

J'évaluais les risques possibles. Portait-il une ceinture d'explosifs ? Y avait-il plus d'un tireur ? Toujours pas trace de lui à l'intérieur de la maison. Je commençais à me sentir nerveux. Comment ce fils de pute avait-il fait pour s'échapper aussi vite ?

Il n'avait pas pu passer par l'escalier. J'ai posé un

genou à terre et pris quelques secondes pour désenrayer mon M-4. J'ai déverrouillé la porte du balcon et l'ai entrebâillée prudemment. Peut-être que c'était là qu'il se cachait. Je n'avais pas réfléchi au fait qu'il n'avait pas pu se réfugier sur le balcon et fermer la porte de l'intérieur. Tout s'était déroulé beaucoup trop vite, il se passait tellement de choses autour de moi, difficile de se concentrer sur des détails mineurs comme le verrou de la porte du balcon. Visiblement, j'avais du mal à gérer la situation. Cette escarmouche paraissait aussi confuse qu'un accident de voiture.

Lorsque vous êtes victime de votre premier accident de voiture, tout ce dont vous arrivez à vous souvenir, c'est des deux ou trois secondes qui ont précédé le choc. Mais si vous accumulez les expériences d'accidents, il est vraisemblable que vous commencerez à retenir de plus en plus de détails sur le déroulement des événements au fur et à mesure que vous vous familiarisez avec le contexte, les odeurs, les sons, le rythme et la vitesse d'une collision automobile.

Les combats à l'arme à feu ressemblent un peu à des accidents de voiture. Vous essayez de les éviter, ils vous prennent toujours par surprise et la montée d'adrénaline qu'ils entraînent peut nuire à votre capacité de prendre les bonnes décisions. C'était l'un de mes premiers combats et j'avais du mal à rester concentré.

Armé de mon M-4 désormais réparé, j'ai fini d'ouvrir la porte du balcon.

Il n'y avait personne. Mais où était donc ce salopard ? Je me suis penché sur la rambarde, examinant la cour puis la bordure du toit au-dessus de moi. Nos Humvee étaient toujours là. L'homme n'avait pas pu sauter et s'échapper par en bas. Il s'était tout simplement évanoui.

À l'extrémité du balcon, j'ai jeté un œil par la fenêtre de la pièce où mes camarades avaient trouvé le AK-47. Ils étaient encore là et, apparemment, ils avaient fouillé sous les lits et dans l'armoire en bois au fond de la pièce.

J'étais sur le point de quitter le balcon lorsque, toujours dans la même pièce, j'ai aperçu un homme vêtu d'un short et d'un débardeur blotti sur le rebord de la fenêtre, dissimulé par un meuble. Il avait une vingtaine d'années, les cheveux en bataille et quelques touffes de barbe clairsemée sur le visage. Les genoux serrés sur la poitrine, il se faisait le plus discret le possible. Il avait les yeux fermés et ne savait pas que je l'avais vu.

J'ai mis mon M-4 en joue, mais je ne pouvais pas tirer. L'homme était désarmé et mes camarades debout derrière lui risquaient de recevoir une balle perdue. La fenêtre était couverte d'épais barreaux métalliques peints en noir. J'ai glissé le canon de mon fusil entre les barreaux et cassé la vitre. Surpris, le tireur s'est tourné vers moi.

J'ai pris mon élan et l'ai frappé au visage avec le canon de mon fusil. Sa tête a ployé sous le choc et sa lèvre s'est fendue ; le sang a commencé à gicler sur son menton et son débardeur crasseux. Avec un grognement de douleur, il est tombé du rebord de la fenêtre. Mes camarades se sont aussitôt précipités sur lui, l'ont renversé face contre terre et l'ont menotté avec un Tyrap. Nous avons découvert par la suite qu'il s'agissait du fils de l'officier irakien que nous recherchions. Il avait abandonné son AK-47 avant de se cacher sur le rebord de la fenêtre.

Une fois rentré à la base, je n'arrivais pas à décompresser. Je continuais à repasser toutes les étapes de la mission dans mon esprit. Les gars qui avaient trouvé

le AK-47 auraient dû aussi trouver le tireur, mais aucun d'entre nous n'avait su bien gérer le stress de la situation.

Ce n'est que deux ans plus tard, à l'occasion de l'épreuve de la cagoule, que j'ai vraiment commencé à réfléchir à cette question de la gestion du stress. J'ai compris que la clé du problème consistait en savoir évaluer et hiérarchiser tous les facteurs de stress individuels avant de passer à l'action. Il faut décomposer le problème et affronter chaque défi séparément. Et s'il y a des facteurs de stress que je ne peux pas contrôler, je cesse de m'en préoccuper. Ceux sur lesquels je peux avoir une incidence, je les traite un par un. Sous bien des aspects, cela nous renvoie au BUD/S et à l'histoire de l'éléphant.

Vous savez comment on mange un éléphant ? Une bouchée à la fois.

Le test de la cagoule est conçu pour vous faire perdre vos moyens. Il vous oblige à prendre des décisions très difficiles en quelques secondes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, salvatrices ou fatales. C'est le même genre de défi auquel nous sommes confrontés en situation de combat. Moi, j'ai toujours essayé de prendre les choses de façon aussi simple que possible. Lorsqu'ils sont confrontés à de multiples menaces, les combattants ne doivent pas se sentir paralysés. Ils ne doivent pas non plus commencer à tirer dans tous les sens, sans analyser la situation. Observez la situation, évaluez-la, établissez des priorités et décomposez la tâche en une série de petites actions que vous serez capables de mener à bien, de rejeter ou de corriger instantanément. Grâce à un entraînement constant, fait de répétition et d'expérience, la plupart des SEAL sont capables de mettre en perspective et de hiérarchiser

les facteurs de stress à une telle vitesse que ce phénomène semble relever d'un processus plus instinctif que délibéré.

Une fois ce processus enclenché, la pression se relâche.

Prenez l'épreuve de la cagoule. J'avais abattu le preneur d'otage de deux rafales quelques secondes après que les instructeurs m'eurent ôté la cagoule. C'était la première case à cocher sur ma liste. La deuxième case, c'étaient les types qui étaient derrière moi. J'ai fait volte-face et je les ai mis en joue en criant :

« Montrez-moi vos mains !! Ne bougez pas, putain !! »

Ils étaient eux aussi en T-shirt et pantalons cargo, comme le preneur d'otage, mais ils n'étaient pas armés et ont tout de suite levé les mains en l'air. Ils ont commencé à reculer lentement, à tout petits pas. Une fois qu'ils n'étaient plus qu'à un mètre ou deux, je leur ai ordonné de s'allonger sur le sol.

« Face contre terre !! Les bras écartés !! »

Ils ont obéi et je me suis retourné vers la blonde, mais elle avait déjà sorti un pistolet et le pointait sur mon visage.

Un instructeur m'a interpellé depuis la passerelle : « Putain, mais qu'est-ce que tu fous ? »

Ils ont tous commencé à m'engueuler en me reprochant de ne pas avoir agi assez rapidement. J'avais pris trop de temps pour réfléchir. Je n'avais pas réussi à enchaîner mes réactions assez rapidement et je le payais cher. Heureusement, la première fois, presque tout le monde rate le test de la cagoule. C'était mon premier accident de voiture, et ce n'était pas beau à voir.

Je me suis maudit d'avoir été si lent. J'avais consacré trop de temps aux hommes et négligé la femme. Je ne la percevais pas comme une menace, mais dans les

zones de conflit, en Irak en particulier, beaucoup de femmes cachent des téléphones portables et des armes. Lors de mon premier déploiement avec la SEAL Team Five, nous avons fouillé une femme après avoir arrêté son mari et trouvé sur elles plusieurs téléphones et plusieurs pistolets. Pendant ce même déploiement, à Bagdad, on a arrêté quatre femmes portant des ceintures d'explosifs. Quelques mois plus tard, une femme habillée en homme a commis un attentat-suicide près de Tall Afar, dans le nord de l'Irak. Les insurgés savaient que nous ne fouillions pas les femmes. Après cet incident, nous nous sommes fait un devoir de fouiller tous les suspects sans exception.

J'avais raté mon premier test de la cagoule, mais je n'oublierais pas la leçon apprise. Évaluer, hiérarchiser et agir. Tout au long de ma carrière, j'ai vécu des centaines d'« accidents de voiture », des centaines de situations de combat, dans des circonstances où les facteurs de stress s'accumulaient à une vitesse que je n'aurais jamais imaginée pendant l'épreuve de la cagoule. Et il ne s'agissait plus de cartouches de peinture, c'était ma vie et celle de mes camarades qui étaient en jeu dans ces échanges de tirs à balles réelles. Chaque fois, j'y ai appris quelque chose d'absolument vital.

CHAPITRE 5

Aucune garantie de rentrer sains et saufs

Une question d'état d'esprit

J'ai fait glisser mon fusil dans mon dos et j'ai commencé à gravir l'échelle de métal qui raclait la paroi de l'édifice au fur et à mesure de ma progression.

Au-dessus de moi, mon coéquipier avait déjà atteint le toit et s'était hissé par-dessus le parapet. Je l'ai rejoint quelques secondes plus tard, chargé des trente kilos et plus de mon gilet pare-balles et de mon équipement. Au niveau de la rue, mes compagnons d'armes occupaient progressivement leur position devant la porte du bâtiment cible.

Nous étions la *roof team*, l'équipe des toits, chargée de la surveillance depuis les hauteurs. Notre cible était un repaire d'insurgés et mon équipe devait offrir une couverture aux assaillants depuis le toit. Si jamais nous trouvions une autre entrée du bâtiment par le toit, nous attaquerions d'en haut par les escaliers, tandis que nos camarades mèneraient l'assaut depuis le rez-de-chaussée, ce qui nous permettrait théoriquement de prendre nos adversaires en tenaille, si possible avant qu'ils aient eu le temps de résister.

Nous étions en 2006 et l'Irak était la priorité numéro un de l'armée américaine. Les troupes d'infanterie déployées sur le terrain avaient subi de lourdes pertes et avaient besoin d'être remplacées. Mon unité n'était

déployée en Afghanistan que depuis un mois lorsque mon équipe, six hommes, a été appelée à la rescousse en Irak. Au début, nous avons cru que nous resterions tous ensemble, mais, une fois sur place, nous avons été séparés et répartis individuellement dans différentes équipes.

Nous avons atterri sur la piste réservée aux avions militaires de l'aéroport international de Bagdad avant de nous diriger vers la Zone verte, un secteur fortifié de la capitale irakienne occupé par les forces de la Coalition. Je n'étais pas dépaysé car j'étais déjà allé en Irak avec la SEAL Team Five. Vers la fin de mon premier déploiement, j'avais exécuté des missions à Bagdad. À l'époque, nous étions tous des bleus, pratiquement sans expérience du feu. Mais, cette fois, c'était différent. Il y avait une nouvelle énergie dans l'atmosphère, une plus grande confiance dans nos troupes, grâce à l'expérience collective accumulée en zone de combat.

J'étais encore assez nouveau dans ma propre équipe et je n'avais jamais travaillé avec l'armée de terre, mais le bruit courait qu'il y avait des frictions entre les SEAL et les troupes régulières. Notre désir mutuel d'être les meilleurs alimentait une constante rivalité qui se manifestait à travers des concours de tir et autres compétitions. Je m'attendais donc à observer ou ressentir les effets de cette tension sur le terrain, mais il n'en a rien été. La guerre avait éliminé ces antagonismes artificiels et ces comparaisons envieuses. Nous étions tous des compagnons d'arme. L'équipe qui m'était destinée m'a aussitôt pleinement accepté et intégré. Il n'était plus question de savoir qui étaient les meilleurs tireurs au moment d'affronter ensemble un ennemi commun.

À mon arrivée, Jon, mon nouveau chef d'équipe,

m'a accueilli au centre d'opérations et m'a accompagné jusqu'à ma chambre. Il m'a aussi montré le mess et la salle de gym et m'a présenté à mes coéquipiers, des gars pas très différents des SEAL de mon ancienne équipe. Nous avions le même équipement, les mêmes tactiques et la même structure de commandement. Ils étaient de l'armée de terre et j'étais de la marine, donc avec une culture un peu différente, mais les fondamentaux étaient assez similaires.

Jon m'a fait comprendre que j'étais le bienvenu et m'a intégré à toutes les réunions de planification. Je n'ai jamais eu l'impression d'être exclu et, plus important encore, je sentais que Jon et les autres étaient prêts à écouter mon avis.

Un jour, quelques semaines après mon arrivée, nous étions en train de préparer une mission. Mon équipe devait atterrir sur le toit du bâtiment cible dans un hélicoptère MH-6 *Little Bird* et prendre l'immeuble d'assaut depuis cette position. Jon était en train d'établir la liste des hommes censés participer à la mission.

« On est très serrés sur ce coup », nous a-t-il annoncé.

Il faisait des calculs pour s'assurer que nous ne dépassions pas la limite de poids. J'étais pratiquement certain que je ne serais pas choisi. J'étais le petit nouveau, et un SEAL avec ça. Une fois terminée la session de planification, les membres de l'équipe ont quitté le centre d'opérations. J'ai pris mon carnet et me suis dirigé vers ma chambre.

Jon m'a interpellé : « Hé, tu fais partie de l'équipe ce soir. »

Après ça, j'ai vu Jon parler avec l'autre nouvelle recrue et lui annoncer qu'il restait à la base. La fois suivante, lorsqu'il y a eu de nouveau une limite de poids, c'est moi qui suis resté. Jon se faisait un point

d'honneur de nous faire alterner tous les deux. Il voulait être certain que je ne me sente pas exclu. Bien sûr, j'étais considéré comme un bleu aussi bien dans mon unité que chez les gars de l'armée de terre, mais c'était sympa de savoir que Jon me voyait comme un membre de plein droit de son équipe.

Après les premières missions, je me suis complètement intégré à l'équipe et plus personne ne me percevait comme le SEAL de service. J'étais juste une des deux nouvelles recrues, un membre légitime de l'équipe.

Ça faisait très peu de temps que je connaissais mes nouveaux camarades, mais j'étais déjà prêt à leur confier ma vie et eux aussi étaient prêts à risquer la leur pour sauver la mienne. C'est grâce à Jon que j'ai pu effectuer cette transition en douceur. C'est un des meilleurs leaders avec qui j'aie jamais travaillé quand j'étais sous les armes. Son équipe – et d'autres – ne le respectait pas simplement parce que c'était le « patron », mais à cause de son caractère, de son sens du leadership et de son sang-froid en situation de combat. Rien ne semblait ébranler son calme. Je l'ai tout de suite considéré comme un modèle digne d'être imité.

Au long de ma carrière, je me suis rendu compte que toutes les unités chargées d'opérations spéciales avaient un état d'esprit commun. Nous sommes tous câblés de la même façon, tous animés par des motivations similaires. Jadis et en temps de paix, il y avait sans doute une rivalité entre ces diverses unités. Mais, une fois dans l'action, ces rivalités sont oubliées au profit de l'esprit d'équipe, car s'il y a une chose sur laquelle nous sommes tous d'accord, c'est que notre objectif est avant tout d'accomplir notre mission et de rentrer chez nous sains et saufs.

Prenez n'importe laquelle de ces unités – les SEAL,

les forces spéciales, les Rangers, les unités de sauvetage aéroportées et les éclaireurs de l'armée de l'air –, elles fonctionnent comme un bateau, tout le monde doit ramer. Des officiers chevronnés aux nouvelles recrues, tous n'ont qu'une seule priorité : travailler pour l'équipe et accomplir la mission. Et j'ai observé la même mentalité chez les hommes des forces spéciales d'autres pays.

C'est cela qu'avaient en commun toutes les unités avec lesquelles j'ai travaillé, qu'il s'agisse d'entraînement ou de combat. Certes, leur équipement et leurs tactiques peuvent différer. D'aucuns ont un meilleur matériel, mais, en fin de compte, peu importe si votre fusil est le plus cher ou si vous avez reçu une formation spéciale. Nous nous sommes tous portés volontaires pour nous soumettre aux programmes d'entraînement les plus exigeants de nos pays respectifs. Nous avons tous appris à aller bien au-delà de nos limites mentales et physiques.

Les troupes engagées dans des opérations spéciales existent depuis que la guerre existe. Les Grecs avaient déjà l'équivalent de forces spéciales et, pendant la guerre d'Indépendance américaine, l'armée de George Washington recourait au service de tireurs d'élite.

Mais ce n'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que la hiérarchie militaire a commencé à analyser la meilleure façon de sélectionner et de former les hommes des forces spéciales. La première étape consistait toujours à identifier les individus dotés d'une mentalité parfaitement adaptée aux objectifs communs du groupe. Le dénominateur commun, c'est l'état d'esprit.

Au lendemain de son arrivée au Vietnam en 1965, Charlie Beckwith a été nommé à la tête du « Projet Delta – Détachement B-52 ». Il s'agissait d'une unité de reconnaissance chargée de recueillir des renseignements sur la piste Ho Chi Minh et les zones insurgées

du Sud-Vietnam. La première chose qu'il fit fut de virer la plupart des soldats servant sous ses ordres et d'entreprendre de recruter des remplaçants à l'aide du dépliant suivant :

> RECHERCHONS. Volontaires pour le projet Delta. Nous vous garantissons une médaille, un cercueil, ou les deux à la fois. Qualités requises : être volontaire ; être au Vietnam depuis au moins six mois ; avoir l'expérience du combat ; avoir au minimum le grade de sergent – dans le cas contraire, ne vous avisez même pas de me contacter.

Ce que cherchait Beckwith, c'était des types avec le même genre de mentalité que mes compagnons d'armes : ne jamais baisser les bras et tout faire pour accomplir sa mission. C'est à partir du profil défini par son dépliant qu'il a fini par créer [redacted], s'inspirant du *Special Air Service* (SAS), le régiment modèle des forces spéciales britanniques.

Mais il n'y a pas que des exemples militaires. On raconte que l'explorateur polaire Ernest Shackleton, qui a dirigé trois expéditions britanniques dans l'Antarctique au tout début du XXe siècle, avait placé une annonce dans un journal de Londres à la recherche du même modèle d'hommes :

> Recherchons hommes pour voyage dangereux. Bas salaires, froid glacial, longues heures dans une complète obscurité. Aucune garantie de rentrer sains et saufs. Honneur et reconnaissance en cas de succès.

Qu'il s'agisse de Beckwith ou de Shackleton, des glaces du pôle ou des jungles du Vietnam, je me serais enrôlé sans hésiter.

Je n'ai jamais cherché à mener une vie « normale ». Être dans la moyenne ne me satisfait pas. Dans les forces spéciales, personne ne peut se contenter d'être dans la moyenne parce que les opérations aisées ou les missions de routine n'y sont pas au programme. Ce que cherchaient Shackleton et Beckwith chez leurs recrues, c'était une motivation partagée et un état d'esprit commun. Un type qui n'aurait pas été là pour les bonnes raisons et qui n'aurait pas eu l'esprit d'équipe faisait augmenter les risques d'échec. Et dans l'univers des forces spéciales, l'échec n'est jamais toléré.

La plupart des nuits que j'ai passées en Irak, je me suis retrouvé à survoler les toits de Bagdad perché sur le patin d'atterrissage d'un *Little Bird* – un hélicoptère MH-6 du 160e régiment d'opérations spéciales de l'aviation. J'attachais une corde sur le toit d'un immeuble et j'explorais les étages supérieurs, tandis que mes camarades arrivés en camion s'occupaient du rez-de-chaussée. C'était exactement pour ce genre de missions que je m'étais engagé, mais je les accomplissais dans les rangs de l'armée de terre au lieu d'être aux côtés de mes camarades SEAL. Le tout dans le cadre d'une campagne massive pour démanteler Al-Qaïda en Irak.

Nous avions surnommé notre équipe « Bagdad SWAT », du nom des unités d'intervention spéciale de la police aux États-Unis (SWAT – *Special Weapons and Tactics*).

Mais certains soirs nous n'avions pas d'hélicoptère et, pour accéder aux toits, il fallait grimper.

Une fois franchi le parapet, j'ai regardé derrière moi et j'ai vu que Jon avait lui aussi atteint le toit. J'ai traversé la terrasse en fouillant du regard le moindre centimètre. Elle était dallée et entièrement bordée d'un petit parapet de soixante centimètres de haut. Il y avait

une porte au milieu et une forêt d'antennes paraboliques de tout type et de toutes marques et modèles aux quatre coins de l'édifice. Des écheveaux de câbles électriques noirs couraient d'un bâtiment à l'autre et pendouillaient au milieu de la rue et des ruelles adjacentes.

J'avais le plan du secteur en tête et je savais que notre cible était de l'autre côté du toit. L'ennemi se cachait dans un duplex, mais je pouvais entendre par radio que mes camarades de l'équipe du rez-de-chaussée n'étaient pas certains d'avoir identifié la bonne porte d'entrée.

De ma position trois étages plus haut, je voyais leur camion. Finalement, une déflagration sourde m'a signalé qu'ils avaient pénétré dans l'immeuble. Je continuais à surveiller la maison, attentif au moindre mouvement.

Et puis il y a eu un message radio qui expliquait que l'équipe du rez-de-chaussée s'était trompée d'entrée et qu'ils allaient maintenant investir l'autre côté du duplex. J'ai entendu une rafale de AK-47 et des cris.

Nouveau message radio : « Attention, ils essaient de s'échapper ! »

Depuis mon toit, je savais que les fuyards ne devaient pas être loin, mais pas moyen de les voir pour l'instant. La ruelle située au nord de notre emplacement était masquée par le bâtiment adjacent. Il aurait fallu accéder à son toit, mais nous n'avions pas le temps de redescendre au rez-de-chaussée et de remonter encore trois étages.

C'est alors que j'ai aperçu une échelle sur la terrasse. Elle avait l'air assez longue pour atteindre le parapet de l'autre bâtiment. De ce toit, nous aurions une vue parfaite sur la ruelle par laquelle tentaient de s'échapper nos adversaires

J'ai jeté un coup d'œil à Jon, mais il surveillait le

poste de radio, inondé de messages sur les insurgés en fuite. Nos gars à l'intérieur du bâtiment avaient trouvé une cache d'armes et d'explosifs.

Je voulais passer à l'action. J'ai couru vers l'échelle, qui était faite de vieilles planches de bois vaguement rapiécées. Certains barreaux ne tenaient qu'à un clou et un bout de fil de fer. Je l'ai mise sur mon épaule et j'ai couru vers le bord de l'édifice où m'attendait mon coéquipier.

« Tu crois que cette échelle va nous supporter ? » a-t-il dit.

Il y avait trois étages entre nous et la terre ferme. Depuis le bord du parapet, j'ai mesuré du regard l'espace entre les deux bâtiments. Environ trois mètres de large.

« En la posant à plat et en rampant dessus, je pense que ça devrait aller. » Du moins c'est ce que je m'efforçais de croire.

Mon camarade a esquissé un sourire narquois : « De toute façon, on ne va pas tarder à le savoir. »

Nous étions tous les deux anxieux de passer à l'action et d'empêcher les fuyards de s'échapper, ou pire, d'organiser une embuscade. Nous avons doucement fait glisser l'échelle au-dessus du vide. Mon camarade a commencé à traverser à plat ventre, tandis que je tenais l'échelle et surveillais le bâtiment d'en face. C'était mon tour. J'ai fait glisser la bandoulière de mon fusil pour qu'il repose bien sur mon dos et j'ai commencé à ramper.

Ça m'a fait penser à mon expérience de la glace fine en Alaska. La seule façon de traverser une couche de glace fine, c'est de répartir le poids de votre corps sur la plus large surface possible. Si vous restez debout, tout le poids de votre corps se concentre en un seul endroit et vous risquez de passer à travers. Notre périlleuse progression sur l'échelle jetée entre les deux bâtiments

ressemblait beaucoup à ça. Nous étions à trois étages du sol, il y avait des combattants ennemis dans les parages et nous avions décidé de confier notre vie à cette échelle pourrie.

Au moins, en Alaska, je ne trimballais pas trente kilos de matériel sur moi.

J'ai respiré profondément. Encore une occasion de me concentrer sur mon petit univers d'un mètre de large, parce que je continuais à détester les hauteurs.

J'ai commencé à ramper centimètre par centimètre. En dessous de moi, j'apercevais un énorme tas d'ordures, apparemment des déchets de cuisine, de la nourriture avariée et des emballages de produits comestibles. Le sol tout autour était parsemé de sacs en plastique, comme si une voiture ou un camion était rentré dans le tas d'ordures, éparpillant son contenu dans la ruelle.

J'ai continué de progresser et je suis finalement arrivé sur le toit de l'autre bâtiment. J'ai aussitôt couru vers le coin de la terrasse pour voir si je repérais les fuyards. Si nous avions hésité plus longtemps ou renoncé à utiliser l'échelle, ils auraient pu facilement nous échapper. Je les ai aperçus, deux hommes armés de fusil ; ils étaient en train de détaler comme des lapins.

J'ai vu le pointeur laser de mon coéquipier cibler le type de gauche. J'ai moi-même visé celui de droite. Nous avons ouvert le feu, et les deux hommes sont tombés avant d'atteindre le bout de la ruelle. Ils avaient eu de la chance lorsque nos camarades s'étaient trompés de porte, mais leur bonne fortune les avait finalement abandonnés.

Depuis l'autre bâtiment, Jon a entendu nos coups de feu. Il s'est précipité vers l'endroit où nous avions laissé l'échelle. Je me suis de nouveau penché sur la ruelle, la fouillant du regard. L'équipe du rez-de-chaussée était

encore en train de perquisitionner la maison. Elle avait trouvé de nouvelles armes, mais il était difficile de dire combien de combattants s'y étaient abrités.

Au-dessus de moi, des hélicoptères *Little Bird* sillonnaient le ciel. Ils étaient armés de roquettes et de mitrailleuses, prêts à intervenir en cas de besoin. Après les premiers messages sur les fuyards, ils ont commencé à voler en cercles de plus en plus larges à la recherche d'autres combattants qui auraient pu s'échapper.

Et puis, tout d'un coup, il y a eu un appel urgent à la radio. C'était le pilote du *Little Bird* :

« Nous avons un blessé. »

L'appel s'est répété au bout de quelques secondes : « Nous avons un blessé. »

Au début, j'ai cru qu'un de nos camarades au sol s'était fait tirer dessus pendant qu'il fouillait la maison. Mais le pilote a bientôt transmis un message plus détaillé :

« Nous avons un blessé à environ cent mètres au sud de la cible. »

Ça me paraissait absurde. C'était justement mon équipe qui se trouvait à une centaine de mètres de la cible. Nous étions entrés en contact avec l'ennemi, mais le pilote ne pouvait pas parler de nous. Tout s'était bien passé pour nous, et les deux fuyards n'avaient même pas eu le temps de riposter.

J'ai échangé un coup d'œil avec mon coéquipier. Il a haussé les épaules. Je me suis retourné pour voir si Jon avait rejoint notre toit, histoire de l'interroger sur cet appel radio.

Il avait disparu.

« Mais où est Jon ? Il était à côté de la radio il y a moins d'une minute.

– Et l'échelle, elle est où ? » m'a répondu mon coéquipier.

Merde.

Nous nous sommes précipités jusqu'au parapet. L'échelle avait disparu. En bas, Jon était étalé dans le tas d'ordures, son casque tourné vers le côté, un faible gémissement trahissant son état.

« Bien reçu, je l'ai repéré. Il est dans la ruelle entre les deux bâtiments situés juste au sud de la cible. »

L'hélicoptère avait dû le voir se faire tirer dessus et appelé à la rescousse nos hommes sur le terrain. Les médecins voulaient savoir comment le récupérer.

« Prends ton GRG et demande de l'aide, m'a dit mon coéquipier. Il faut qu'on descende tout de suite. »

D'après nos renseignements, il y avait encore des insurgés dans le secteur. Si jamais ils tombaient sur Jon, c'en était fini de lui. J'ai sorti mon GRG – *Gridded Reference Graphic*, il s'agit d'une carte militaire où tous les bâtiments du secteur sont identifiés par un numéro – et j'ai commencé à guider nos camarades jusqu'à Jon.

Les GRG sont généralement établis avec l'aide de photos satellites et on y a souvent recours pour coordonner des frappes aériennes avec des unités sur le terrain.

« Attendez. Il est dans la ruelle à l'intersection de Echo 4 et Delta 8. »

Se basant sur ces coordonnées, nos hommes ont aussitôt dépêché sur place leur équipe médicale. Depuis notre perchoir, nous l'avons couverte jusqu'à l'arrivée de nos camarades, puis nous avons commencé à chercher un moyen d'évacuer le toit. Impossible de revenir sur nos pas, l'échelle était désormais dans la ruelle, brisée en deux. Mais il y avait une porte sur notre terrasse, et elle n'était pas verrouillée.

J'essayais de me concentrer et de garder mon sang-froid. J'étais vraiment très inquiet pour Jon. Au fil des mois, il était devenu à la fois un mentor et un ami. Lui et tous les membres de l'équipe, je les considérais désormais comme des frères, à l'instar de mes camarades des SEAL. Je ne voulais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Depuis le toit, son état avait l'air critique, mais j'entendais ses gémissements et ma formation médicale de base me disait que c'était au moins un bon signe.

Mon coéquipier a fait un signe vers la porte de la terrasse : « On y va. »

J'ai commencé à descendre lentement les escaliers avec mon fusil en position de tir. Les immeubles de Bagdad vous réservaient toujours des surprises. De l'extérieur, il était difficile de deviner à quoi ressemblait l'intérieur. Il nous était souvent arrivé de prendre d'assaut des maisons qui avaient l'air complètement délabrées et de tomber sur des meubles et des décors de luxe.

Au moment de traverser la ruelle sur notre échelle quelques minutes plus tôt, je n'avais pas la moindre idée de quel type d'édifice il s'agissait. La cage d'escalier ouvrait sur le couloir du deuxième étage d'un domicile privé. Mes bottes crissaient sur le sol de marbre tandis que nous nous dirigions vers un autre escalier au bout du couloir. J'ai jeté un coup d'œil rapide dans chaque pièce pour m'assurer qu'il n'y avait aucune présence ennemie. Il n'était pas question de fouiller à fond toute la maison, tout ce que nous voulions, c'était trouver la sortie et rejoindre Jon.

L'escalier de marbre continuait jusqu'au rez-de-chaussée, mais au moment d'arriver au premier étage, j'ai vu un homme debout sur le palier. Il était vêtu d'une *dishdasha*, la longue tunique des hommes arabes,

et chaussé de sandales. Il avait les bras légèrement écartés, comme pour me montrer qu'il n'était pas armé.

« Puis-je vous aider ? » Son anglais était presque sans accent.

J'étais sur le point de lui hurler dessus et de lui ordonner de se jeter face contre terre, mais son anglais quasi parfait me déconcertait.

« On cherche la sortie.

– Suivez-moi. »

Je l'ai suivi de près en le tenant en joue. Je n'avais guère confiance, mais en même temps j'estimais qu'il était peu probable qu'il y ait des insurgés dans la maison. Mon impression, c'est qu'il voulait juste s'assurer que nous ne détruisions pas son domicile en passant.

« Je suis professeur », m'a-t-il dit.

Je n'ai pas répondu. Ça m'importait assez peu. Tout ce qui m'intéressait, c'était de sortir de la maison et de rejoindre Jon. Jusque-là, la mission avait été couronnée de succès, mais avec Jon blessé, tout changeait.

Le professeur nous a conduits jusqu'à la porte d'entrée et l'a déverrouillée. Une fois la porte ouverte, il s'est écarté pour nous laisser passer. Mon coéquipier lui a intimé de s'éloigner de l'entrée et de ne pas bouger. J'ai fait une pause sur le seuil et j'ai examiné la rue, à la recherche de la moindre trace de l'ennemi. La voie était libre. Nous sommes sortis et nous sommes dirigés vers la ruelle où Jon gisait blessé. Un médecin était à genoux à côté de lui. Il était conscient et continuait à gémir. Il était tombé de trois étages et avait atterri sur le monceau de détritus. C'était probablement la seule fois qu'un tas d'ordures irakien avait sauvé quelqu'un, parce qu'en général je m'inquiétais plutôt des possibles bombes dissimulées dans les amas d'immondices qui bordaient les rues et les ruelles de la capitale.

Le médecin était en train de parler à Jon :

« Est-ce que vous pouvez tenir debout ?

– Ouais. »

Il n'avait pas de fractures mais a poussé un long gémissement tandis que nous l'aidions à marcher jusqu'aux camions. Une fois affalé à l'arrière de l'un de nos véhicules, il a laissé échapper un énorme soupir. Il avait très mal, mais il ne voulait pas trahir sa douleur.

« Bordel, quelle galère ! Cette putain d'échelle n'a pas tenu. »

Jon ne nous avait pas vus installer notre échelle de fortune et lorsqu'il s'était précipité pour nous rejoindre après avoir entendu des coups de feu, il avait cru qu'il s'agissait d'une des échelles métalliques qui font partie de notre équipement. Il n'avait qu'une seule idée en tête : venir à notre aide en cas de besoin.

C'est pour cela qu'il avait traversé l'échelle debout, au lieu de répartir son poids en rampant sur les fragiles barreaux à moitié pourris, suspendu dans les airs avec plus de trente kilos d'équipement et des lunettes de vision nocturne qui, malgré leur qualité, n'offraient pas une bonne perception de la profondeur.

Une telle prouesse aurait déjà été difficile de jour, même sur une échelle métallique, mais il faisait nuit et on était en situation de combat. Il était arrivé à mi-chemin et aurait pu parvenir au parapet si l'échelle ne s'était pas brisée en plein milieu sous son poids.

Son histoire m'a scié. Il fallait en avoir pour s'aventurer sur une échelle en pleine nuit au milieu d'une fusillade. Je lui ai dit en plaisantant que c'était sans doute le poids de ses testicules qui avait fait ployer l'échelle.

Une fois tout le monde regroupé, nous sommes rentrés au palais. Jon poussait des petits cris chaque fois

que le camion passait sur un nid-de-poule, et, en Irak, les routes sont truffées de nids-de-poule. Mais au lieu d'aller à l'hôpital, il a assisté au débriefing avant de se mettre au lit. Au bout de deux jours de congé, il a repris ses activités. Il souffrait de légères contusions, mais n'avait pas de blessures graves.

J'ai été soulagé quand je l'ai vu deux jours plus tard installé sur le patin d'un *Little Bird* qui nous transportait vers une nouvelle cible. Mais lui était sans doute encore plus soulagé que moi : la possibilité de rater une mission et de nous laisser affronter seul le danger, lui paraissait plus douloureuse qu'une chute de trois étages.

Je suis toujours en contact avec Jon. J'ai fêté son départ à la retraite pas plus tard que l'année dernière. C'était une réunion intime avec quelques amis proches. Il avait encore de sacrés pectoraux, mais pas de barbe. Nous avions tous les deux l'air plus âgé. Ce n'était pas tant une question d'années que de « kilométrage » : il avait passé plus de vingt ans au service de son pays.

Jon m'appelle son « SEAL préféré ». C'est une distinction dont je suis très fier, car non seulement il est un des meilleurs leaders avec qui j'aie jamais travaillé tout au long de ma carrière, mais il est aussi devenu un ami pour la vie. Même après mon retour de ce déploiement en Irak, et malgré nos emplois du temps très chargés, nous avions réussi à rester en contact. Dans nos conversations, nous ne nous contentions pas de nous tenir au fait des dernières nouvelles, mais nous passions notre temps à comparer les tactiques et les techniques les plus récentes utilisées par nos unités respectives. Dans nos têtes, la rivalité entre l'armée de terre et la marine n'existait plus du tout et nous

n'étions plus qu'une grande équipe totalement solidaire. Jon était mon pote.

Quand je suis arrivé à Bagdad, j'étais un bleu passablement nerveux qui n'était pas du tout sûr de s'entendre avec les gars de l'armée de terre. Mais presque dès le premier jour, j'ai compris que nous avions le même état d'esprit. Nous partagions un objectif commun et c'est ce qui m'a permis de m'intégrer à l'équipe. La couleur respective de nos uniformes ne suscitait plus de rivalité absurde. Quel que soit le matériel que nous utilisons et la formation que nous avons reçue, nous sommes tous identiques dans nos têtes.

Nous nous sommes portés volontaires pour les missions les plus dangereuses, celles où, comme disait Beckwith, la récompense est « une médaille, un cercueil, ou les deux à la fois ». Nous étions tous disposés à accepter des « bas salaires, le froid glacial, et de longues heures dans une complète obscurité », comme le promettait Shackleton, parce que nous étions prêts à mourir plutôt que d'échouer.

Mais, surtout, nous avons toujours mis le collectif au-dessus de l'individuel et exigé de chacun qu'il donne le meilleur de lui-même. Tout cela est facile à dire et à écrire, mais plus difficile à vivre. Pourtant, tel est le profil du type d'hommes que j'ai côtoyés dans l'univers des forces spéciales, des hommes qui partagent tous la même motivation et ont un état d'esprit pratiquement identique.

CHAPITRE 6

Le traquenard

Confiance

J'étais au centre d'opérations devant une immense télé à écran plat. À côté de moi, Scott se grattait la barbe et secouait la tête.

« Il y a quelque chose qui cloche. »

Scott était un des types les plus âgés de l'équipe. Il avait suffisamment de bouteille et de flair pour savoir quand ça commençait à sentir le roussi.

Près de neuf ans étaient passés depuis mes premiers jours de formation et mon premier déploiement de combat en Irak. La guerre s'était déplacée en Afghanistan, puis en Irak, puis de nouveau en Afghanistan. J'avais participé à des centaines de missions et pris d'assaut toutes sortes de cibles, et j'avais accumulé suffisamment d'expérience pour me rendre compte qu'effectivement il y avait un problème.

Les images prises par le drone montraient un bâtiment de couleur terre semblable à des centaines de milliers de maisons afghanes, avec des murs de pierre et de terre battue d'environ trois mètres à trois mètres cinquante de haut et un portail en métal. Il était au milieu d'un champ en friche entouré de terres agricoles et bordé d'une rangée d'arbres sur un côté. D'autres maisons plus petites étaient éparpillées à moins de cinq cents mètres de là.

Il n'y avait pas d'enfants jouant dans les champs, pas de femmes travaillant dans la cour, personne qui entrait ou sortait. Pas de trace de chèvres ni de vaches broutant dans les champs environnants, qui étaient aussi vides d'hommes. La maison elle-même semblait déserte, sauf que nous savions qu'elle abritait peut-être un haut responsable d'Al-Qaïda.

À cette étape de la guerre, les leaders d'Al-Qaïda commençaient à se faire rares en Afghanistan. Nos cibles étaient principalement des chefs talibans de deuxième rang, qui alternaient travaux agricoles et djihad à temps partiel. Les principaux leaders talibans étaient, quant à eux, basés de l'autre côté de la frontière pakistanaise, et hors de notre portée. Un vrai chef terroriste était censé être suffisamment malin pour ne pas s'exposer ainsi. Si un responsable d'Al-Qaïda se cachait dans cette maison, où étaient ses gardes du corps ? Personne ne venait le voir pour prendre des ordres ou simplement lui rendre visite. Pourquoi un dirigeant de premier plan aurait-il franchi la frontière sans escorte pour se réfugier dans une maison abandonnée ?

Scott avait raison, quelque chose clochait. Il y avait anguille sous roche.

Sur la base de notre expérience commune, n'importe lequel d'entre nous aurait pu tirer la même conclusion. Cela faisait plusieurs années que diverses unités des forces spéciales donnaient la chasse aux chefs talibans et aux responsables et artificiers d'Al-Qaïda. Une fois identifiée la logique de leurs déplacements, il fallait attendre l'occasion idéale, et une fois repéré l'emplacement de la cible, nous passions à l'attaque. C'était une routine tellement bien établie qu'elle en devenait frustrante. Ça finissait par ressembler à un jeu vidéo : chaque fois qu'on décapitait une cellule

terroriste, un nouveau leader surgissait. Plutôt que de vraiment vaincre les insurgés, nous les éliminions par petits morceaux. Mais une guérilla de ce type n'a pas besoin de gagner, il lui suffit simplement de survivre.

Pour ma part, ce qui m'intéressait, c'était les questions pratiques : la sécurité de mon équipe, le nombre de combattants ennemis, comment atteindre la cible et par où évacuer les lieux. À force de pratique, nous avions un sens inné du terrain, et cette situation était trop atypique pour ne pas nous mettre en état d'alerte. Au moment d'examiner une cible, je ne me posais pas de grandes questions stratégiques, je laissais ça aux amiraux et aux politiciens.

Notre supérieur hiérarchique avait décidé que nous devions attaquer cette maison. C'était un colonel des Rangers qui n'était sur le terrain que pour trois mois, et il avait sauté sur l'occasion de tuer ou de capturer un haut responsable d'Al-Qaïda.

Scott faisait de l'ironie à son sujet : « Tout ce qu'il veut, c'est cocher la case "élimination d'un responsable d'Al-Qaïda" sur son CV pour assurer sa promotion au grade de général. Alors à vous de jouer, les petits gars, pas vrai ? »

Sur le moment, j'étais irrité par cette logique. Évidemment, éliminer une cible de haut niveau était une bonne chose pour sa carrière. Mais je soupçonne notre colonel des Rangers d'avoir su déchiffrer la situation aussi bien que nous ; tout ce qu'il voulait, c'était être certain qu'aucun responsable d'Al-Qaïda ne s'était réfugié dans la maison. Le colonel faisait ce qu'il estimait être son devoir. Il est extrêmement difficile de ne pas se laisser emporter par ses émotions dans ce genre de circonstances, surtout quand les enjeux sont

aussi importants et qu'il y a un problème de confiance dans la chaîne de commandement.

Au fur et à mesure que j'ai progressé dans ma carrière, je me suis rendu compte qu'une bonne communication était absolument cruciale, que ce soit vers le haut ou vers le bas.

Notre commandant de section a donc fait de son mieux pour expliquer la situation au colonel, mais sans succès. Le commandant de section est le plus haut gradé de notre unité et sa position est importante, mais, en même temps, c'est généralement un officier fraîchement diplômé. En revanche, le chef de section, qui est celui qui a le plus d'ancienneté au sein des SEAL, a une longue expérience du commandement, plus longue même que la durée du service du commandant de section dans la marine. Donc, le vrai boss, c'est le chef de section. Vu que c'est l'expérience qui compte avant tout, les vétérans jouissent d'une autorité supérieure.

Quoi qu'il en soit, tous deux ont uni leurs efforts pour expliquer au colonel des Rangers que nous avions déjà vu des maisons de ce type lors de missions précédentes. Elles étaient généralement piégées pour exploser au moment de notre arrivée.

Notre déploiement en Afghanistan se faisait en commun avec les Rangers, ce qui fait que le commandement des opérations sur le terrain alternait tous les trois mois entre un SEAL et un officier des Rangers. C'était loin d'être une solution parfaite, car, sur le plan culturel, on ne pouvait pas imaginer deux entités plus dissemblables que les SEAL et les Rangers. Ce qui voulait dire que chacun devait systématiquement faire l'effort de s'adapter à un style de commandement très différent de celui qu'il connaissait au sein de son propre corps.

Nous avions tous les mêmes objectifs, mais la façon d'y parvenir était très différente.

L'armée de terre comme la marine ont chacune leur propre logique institutionnelle, qu'on résumera assez facilement comme suit : chez les Rangers, la réflexion et la planification circulent de haut en bas ; chez les SEAL, c'est le contraire.

En général, au moment de planifier, ce sont les chefs d'équipe et les chefs de section qui prennent l'initiative. Nous ne fonctionnons pas comme des robots et nous sommes formés pour penser par nous-mêmes. Ça se passe tout autrement chez les Rangers. Chez les Rangers, votre supérieur hiérarchique va vous dire « Je veux éliminer cette cible ce soir », alors que chez les SEAL, notre officier présentera les choses comme suit : « Bon, écoutez, les gars, qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce que vous croyez que c'est une cible qui vaut le coup d'être attaquée ce soir ? »

Tous les types de ma section avaient au moins cinq ans d'expérience dans les SEAL. Nous étions plus âgés, plus expérimentés, et au terme de longues années de combat, nous avions construit une atmosphère de confiance à tous les niveaux de notre chaîne de commandement.

Bien sûr, les Rangers aussi avaient accumulé une expérience du combat, mais ils étaient généralement beaucoup plus jeunes, vingt-cinq ans ou moins, tandis que la moyenne d'âge de notre équipe de SEAL était d'environ trente et un ans.

Mais ce qui nous distinguait le plus, c'était le problème de la confiance. Il y avait encore un vrai déficit à ce niveau.

Les gars de mon équipe avaient soigneusement observé la cible et son énigmatique signal de télé-

phone cellulaire stationnaire, et ils en avaient conclu que quelque chose clochait. Instinctivement, ils auraient préféré poursuivre leur surveillance avant de passer à l'attaque. On ne décelait aucun mouvement significatif. Mais le colonel des Rangers ne voulait rien entendre. Apparemment, il n'avait pas suffisamment confiance en notre capacité d'initiative, alors que nous estimions la mériter. Il nous a donc donné l'ordre de nous préparer et de passer à l'attaque.

« Génial, encore un stratège en chambre qui nous dit quoi faire depuis son fauteuil », a protesté un des chefs de notre équipe.

J'ai répondu ironiquement : « Eh ben, au moins, c'est pas une question de vie ou de mort. »

Nous n'avions plus la moindre confiance envers le colonel des Rangers. Il n'écoutait pas ce que nous avions à dire et avait écarté d'un revers de main tous nos arguments logiques en faveur d'un délai de surveillance supplémentaire.

Nous nous sommes réunis dans le centre d'opérations pour réviser une fois de plus notre plan d'attaque. D'habitude, à la veille d'une mission, il régnait une certaine excitation. Nous disions souvent que les déploiements étaient comme des peines de prison de sécurité minimale, parce que vous étiez coincé dans un camp où on vous servait la même nourriture merdique que les détenus aux États-Unis et que vous n'aviez pas le droit de sortir sans ordre exprès. Chaque fois que nous partions en mission, c'était toujours mieux que de végéter à la base, même si cela impliquait de risquer de se faire tirer dessus.

Quand je suis arrivé au centre des opérations pour le briefing final, on sentait comme un nuage planant au-dessus de cette mission. Je me disais qu'au mieux

ce serait une perte de temps et un coup d'épée dans l'eau. Au pire, un traquenard, et que nous étions en train de foncer tête baissée dans une embuscade.

Le chef de section a pris la parole : « OK, les gars. Nous allons atterrir à distance au lieu d'aborder la cible directement, en espérant que le bruit va attirer leur attention et les faire sortir de leur cachette. »

À distance, cela voulait dire ni trop près ni trop loin, mais juste hors de portée de leurs lance-grenades. Au lieu d'atterrir discrètement en terrain plus éloigné et de nous frayer un chemin jusqu'à la cible, l'idée était de faire assez de bruit pour leur faire peur et les contraindre à prendre la fuite.

Bien entendu, même si nous arrivions à détecter du mouvement, ça ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas de risques de tomber sur des types prêts à se faire sauter pour nous éliminer. Le plan d'attaque ne nous paraissait vraiment pas idéal, mais nous n'avions guère le choix.

« C'est comme ça, c'est le monde dans lequel nous vivons, c'est notre boulot et nous allons faire tout notre possible pour faire les choses correctement sans laisser personne sur le tapis », a conclu le chef de section.

Un de mes mentors au sein des SEAL m'avait expliqué une fois que le droit de râler était régi par des règles très précises : tout le monde a le droit de râler pendant cinq minutes à propos d'une tâche ou d'une mission. Après ça, vous fermez votre gueule et vous vous mettez au boulot. On a eu droit à nos cinq minutes, et puis on est allés rejoindre les hélicoptères à bord de deux minibus.

Pendant que nous roulions sur la route de gravier, je ne me suis pas mis à gamberger sur la décision de notre supérieur hiérarchique. Non, je ne pensais pas au colonel des Rangers, je ne pensais pas à la situation

merdique dans laquelle il nous avait mis. J'essayais simplement de me concentrer sur mon petit univers d'un mètre de large. Pas de temps pour les jérémiades, parce que mon boulot consistait à obéir aux ordres et à nettoyer ce bâtiment. Une fois rentrés de mission sains et saufs, nous aurions tout le temps de déblatérer à loisir sur la pertinence de la décision du colonel ; mais si nous nous laissions distraire par ça maintenant, le risque était de ne pas rentrer du tout.

Sur mes genoux, j'avais mon pistolet-mitrailleur MP7 armé d'un silencieux. Sur le côté, je portais un lance-grenades M79 à canon scié. Il avait été customisé par nos armuriers qui l'avaient raccourci, avaient transformé la crosse en poignée de pistolet et fixé dessus des petits viseurs point rouge pour plus de précision. Lorsque j'étais équipé d'un MP7, qui est plus léger et moins létal, j'emportais toujours aussi mon « pistolet de pirate », comme nous avions baptisé le M79. Pour atteindre l'ennemi au-delà de cent cinquante mètres, il était indispensable.

J'étais en tenue de camouflage pixelisé couleur sable du désert – connue sous le nom de code AOR1 –, le tout coordonné avec le reste de mon équipement. Mes tendances obsessionnelles faisaient que j'étais hyper-attentif à ces questions. J'avais bien assimilé la leçon de mes mésaventures en parachute, lorsque j'avais été tellement obnubilé par mon équipement mal harnaché que j'en avais oublié de me concentrer sur le saut. Mais ce soir-là, bien des années plus tard, j'étais impeccable, parfaitement sanglé, absolument nickel, complètement à l'aise.

Les hommes qui avaient pris place en face de moi dans l'hélicoptère étaient nos tireurs d'élite. Ils transportaient avec eux des échelles pliantes qui leur per-

mettraient de gravir le mur d'enceinte du bâtiment cible pour pouvoir nous couvrir. Tout était en place. Nous étions prêts. Tout ce que j'espérais, c'est que les drones qui survolaient la cible aient repéré du mouvement.

Les moteurs ont commencé à changer de régime, indiquant l'atterrissage. La rampe était déjà ouverte et nous étions impatients de toucher le sol. Une secousse, un énorme nuage de poussière, ça y était. Le chef de section et le commandant de section étaient tous les deux près du poste radio, dans l'attente des informations transmises par le drone.

« Mouvement négatif, nous a communiqué le chef de section. Je répète, aucun mouvement au niveau de la cible. »

Soit les talibans étaient devenus super-disciplinés, soit la maison était vide.

Nous sommes descendus de l'hélicoptère. Mon esprit cliquetait comme une horloge. J'étais prêt à me battre, préparé à entendre d'un moment à l'autre le fracas familier des rafales de AK-47 ou le chuintement d'un lance-grenades. Je l'espérais, même. Une fois sorti du nuage de poussière soulevé par les rotors, j'ai posé un genou à terre et attendu. Nous avons formé un grand L autour de la cible et écouté le bruit du rotor qui ralentissait peu à peu, bientôt suivi d'un profond silence. Pas besoin de courir ni de hurler, nous avions décidé de procéder de façon lente et méthodique. Nous n'étions pas pressés.

Pourquoi se précipiter tête baissée dans une fusillade ou une embuscade ?

La nuit était assez obscure, mais à la lueur verdâtre de nos lunettes de vision nocturne le panorama ressemblait à un paysage lunaire. Le mur d'enceinte était à deux cents mètres environ. Le terrain était inégal, sec

et poussiéreux. Apparemment, ça faisait un moment qu'il n'avait pas été cultivé. J'ai suivi du regard la ligne du mur d'enceinte jusqu'à l'angle qui donnait sur l'orée d'un bois à proximité. Les guerriers talibans se cachaient souvent derrière les arbres, mais aucun des drones n'avait repéré qui que ce soit dans le bois avant l'arrivée des hélicoptères ni après leur départ. Je m'attendais presque à tomber sur des combattants tapis près de la maison pour nous attaquer dès que nous serions à proximité. Si un responsable d'Al-Qaïda y était vraiment réfugié, ses gardes du corps ne pouvaient pas être loin.

Au-dessus de nous, les drones n'avaient toujours rien repéré. La seule activité à signaler était deux sources de chaleur – des êtres humains, probablement de sexe masculin – sur un toit à plus de cinq cents mètres. Il aurait aussi bien pu s'agir de paysans innocents réveillés par le bruit de nos hélicoptères que de guetteurs talibans en embuscade.

Nos tireurs d'élite ont rampé lentement à travers le champ jusqu'au mur d'enceinte. Une fois au pied de la paroi, ils ont déplié leurs échelles et se sont mis en position au sommet, d'où ils pouvaient observer l'intérieur de l'enceinte et couvrir notre approche.

Nous n'avons pas bougé avant que chacun d'entre eux nous ait confirmé par radio qu'il n'y avait pas le moindre mouvement.

Le chef de section a aussitôt enchaîné : « Bien reçu. Groupe d'assaut, à l'attaque. »

Je faisais partie du groupe d'assaut et j'étais positionné à l'avant de la formation. Scott était juste devant moi. J'ai commencé à me déplacer lentement sur le sol friable jonché de gros rochers.

Le chef de section nous relayait les infos des drones et des tireurs d'élite : « Toujours pas de mouvement. »

Une fois arrivé au pied du mur, j'ai suivi mes camarades jusqu'au côté de l'enceinte qui faisait façade. Scott est arrivé le premier à la porte. Comme je m'approchais derrière lui, j'ai constaté qu'elle était légèrement entrebâillée, comme pour nous inviter à entrer. Il ne manquait plus qu'un paillasson avec l'inscription « BIENVENUE » pour que nous y essuyions nos pieds avant de franchir le seuil.

Scott a fouillé du regard les alentours de l'entrée à la recherche de possibles dispositifs piégés. Il a jeté un coup d'œil rapide dans la cour pour s'assurer qu'elle était vide avant de commencer à pousser lentement le battant, scrutant l'espace devant lui.

Nous n'avions aucun besoin de communiquer verbalement, ni même d'échanger des signaux manuels. Nous travaillions ensemble depuis si longtemps que nous savions que Scott faisait son boulot à la perfection et que, dès qu'il serait prêt, il nous le ferait savoir. Finalement, il nous a fait signe de la main et nous avons tous franchi un par un le seuil de l'enceinte.

Je suis passé à côté de lui et j'ai pénétré dans la cour. À gauche de l'entrée extérieure, on pouvait voir le bâtiment principal, une petite maison sans étage avec deux portes. Au fond à droite, un enclos vide.

J'ai traversé la cour à la suite de mes camarades. Tandis que je me dirigeais vers la seconde entrée, l'un d'entre eux a poussé la porte en bois de la première pièce. Elle était éclairée.

Je me suis dit que si les lumières étaient allumées, c'était plutôt bon signe. Normalement, ça voulait dire que la maison était occupée. Il n'y a pas beaucoup de maisons qui aient l'électricité en Afghanistan, et laisser

les lumières allumées en l'absence des occupants était un luxe impensable.

Je me suis arrêté devant la deuxième porte et j'ai attendu qu'un de mes coéquipiers me confirme d'un geste qu'il était juste derrière moi.

« C'est bon », m'a-t-il chuchoté en me pressant l'épaule.

Avec la main gauche, j'ai lentement entrebâillé la porte en bois. Tournant difficilement sur ses gonds usés, elle a laissé échapper un grincement sonore. La maison sentait la poussière et pas l'odeur habituelle de déjections animales et d'huile de cuisine. La pièce était totalement obscure.

Avant d'entrer, j'ai scruté l'espace à la recherche du moindre signe d'une présence vivante. Ce qui était bizarre, c'est que la pièce était vide, alors que la plupart des maisons afghanes sont généralement encombrées de toutes sortes d'objets hétéroclites : couvertures, caisses pleines de pièces de métal rouillé, bidons d'huile vides, il y en a dans toutes les coins. Mais cette pièce était complètement vide à l'exception d'un morceau de carton qui traînait au milieu.

Enfin, ça avait l'air de carton, mais je n'en étais pas certain. Difficile d'en juger à travers des lunettes de vision nocturne. Je trouvais ça bizarre, d'autant plus que ça avait l'air d'un carton tout neuf. Rien n'est pratiquement jamais neuf en Afghanistan, alors ce beau morceau de carton flambant neuf dans une pièce vide avait de quoi me mettre en alerte.

« Stop ! » ai-je chuchoté à l'intention de mes camarades.

Je me suis penché et j'ai saisi un bord du carton. Il recouvrait une espèce d'orifice dont les bords se faisaient plus visibles au fur et à mesure que je le

soulevais. Difficile de voir ce qu'il y avait à l'intérieur du trou. Mais j'ai fini par apercevoir une ailette et par distinguer la forme trapue d'une bombe.

L'engin était de couleur grise avec des inscriptions en anglais. L'excavation était assez profonde pour que les ailettes de la bombe ne dépassent pas du ras du sol. J'ai laissé tomber le carton et me suis écarté du trou.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit ou même prévenir mes camarades, j'ai entendu quelqu'un pousser un cri dans la cour principale.

J'ai failli crier moi aussi, quand j'ai repéré la bombe sous le carton. À mon avis, elle était réglée pour être commandée à distance.

Plus tard, j'ai su que mes camarades qui exploraient la première pièce, celle qui était éclairée, l'avaient aussi trouvée complètement vide. Il y avait une seule ampoule suspendue au plafond et juste en dessous un tapis sur lequel étaient posées deux roquettes formant un X. Ils les avaient trouvées à peu près au même moment où je découvrais la bombe.

Nous nous étions fait piéger.

J'ai vu que mes camarades étaient en train de se diriger vers la porte principale de l'enceinte. Cette fois, plus question d'avancer prudemment et en silence, il fallait vider les lieux le plus vite possible

Pour des raisons de sécurité, Scott était resté en poste à côté de l'entrée, et il avait fini par apercevoir une paire de câbles à demi enterrés. La porte avait été piégée pour exploser une fois grande ouverte. Heureusement, Scott s'était contenté de l'entrebâiller pour nous laisser passer. Cela ne faisait que confirmer ce que nous savions déjà.

Le téléphone.

Les roquettes.

La porte.

Tout l'édifice n'était qu'un gigantesque dispositif de mort prêt à sauter à notre arrivée. Scott avait donné le signal de l'évacuation dès qu'il avait vu les câbles fixés derrière la porte.

Il ne voulait pas laisser la porte sans surveillance pour éviter que quelqu'un déclenche la bombe par inadvertance. Tandis que chacun d'entre nous franchissait précipitamment le seuil vers la sortie, il continuait à contrôler précautionneusement son degré d'ouverture pour la maintenir dans une position ne présentant pas de risque.

Après m'être faufilé à travers l'ouverture, j'ai couru comme un fou dans le champ voisin. Je ne pense pas avoir jamais piqué un tel sprint. Ce n'était pas la vitesse de la lumière, mais certainement celle de la panique. Je suis finalement arrivé à l'endroit où nous avions atterri et j'ai mis un genou à terre au bord d'un petit fossé. J'avais la bouche complètement sèche ; j'ai avalé une gorgée de ma bouteille isotherme et recraché une partie de l'eau par terre. Scott est resté près de la porte jusqu'à ce que tout le monde soit sorti. Finalement, il a lui aussi prudemment franchi le seuil et s'est éloigné à toute vitesse de l'enceinte.

« Est-ce que tout le monde est là ? Faites l'appel », a ordonné le chef de section.

Je faisais partie de l'équipe Alpha. Notre chef d'équipe a commencé à faire le compte de tous ses hommes. Avec nos uniformes de combat et nos lunettes de vision nocturne, il était difficile de nous distinguer les uns des autres, alors je me suis approché et me suis identifié. Le pouce levé, il m'a fait un signe d'approbation et il est allé faire son rapport au chef de section.

« Alpha est au complet. »

Je suis retourné dans mon fossé. La radio a recommencé à crachoter ; le chef de section et le commandant de section négociaient l'autorisation de déclencher un raid aérien avec le contrôleur responsable de l'appui aérien rapproché.

Deux avions d'attaque au sol Fairchild A-10 Thunderbolt tournaient dans le ciel au-dessus de nous. J'ai entendu le bruit de leur moteur tandis qu'ils prenaient position pour bombarder leur cible. Ils étaient guidés par le contrôleur aérien, qui transmettait aux pilotes les coordonnées précises de la cible pour s'assurer que les bombes frappent bien l'objectif.

Nous n'avions pas d'autre option que de faire exploser les bâtiments piégés. Il aurait été trop dangereux d'essayer de désarmer les bombes. Il n'y avait pas de risques de dommages collatéraux parce que l'édifice était désert et que les maisons environnantes étaient suffisamment éloignées – donc pas de danger pour les femmes, les enfants ou autres innocents éventuels qui auraient traîné dans les parages.

« Bombes larguées, dix secondes », nous a prévenus le contrôleur aérien par radio.

Nous avons fait passer le message à tous nos hommes. Blotti dans le fossé en attendant l'onde de choc, je n'avais pas encore vraiment réalisé à quel point nous l'avions échappé belle. J'espérais surtout que cette affaire soit une bonne leçon pour notre colonel des Rangers.

« Cinq secondes. »

Allongés à plat ventre, nous essayions de nous faire le plus petit possible, car la cible était encore relativement proche. Le vrombissement strident caractéristique des moteurs des A-10 s'amplifiait. Même sous mon casque et face contre terre, j'ai senti les profondes ténèbres du

ciel nocturne s'illuminer sous l'effet de l'explosion des deux bombes de 250 kilos guidées par laser dont l'écho a résonné à travers toute la vallée. Loin au-dessus de l'énorme boule de feu, les A-10 se sont inclinés sur l'aile et sont remontés en altitude.

Au moment où je me relevais, une nouvelle boule de feu s'est élevée au-dessus des ruines du mur d'enceinte. La bombe qui était censée nous tuer avait elle aussi explosé sous l'effet de la chaleur, projetant un monceau de débris aux alentours.

Un déluge de pierres et de terre s'est abattu sur le sol autour de nous. De nouveau tapi dans le fossé, j'essayais de maintenir ma tête à ras du sol. J'ai senti quelque chose qui m'éperonnait à la cuisse et j'ai déplacé le poids de mon corps. Au début, j'ai pensé que je m'étais jeté sur un buisson ou une plante épineuse, mais la sensation de piqûre ne disparaissait pas. Je me suis lentement déplacé pour examiner le fond du fossé : pas le moindre buisson d'épines, rien que de la terre et de la poussière. J'ai frotté l'endroit de ma jambe où j'avais ressenti la piqûre ; elle continuait d'être irritée.

J'ai glissé ma main gantée dans ma poche. J'en ai sorti un éclat de shrapnel de la taille d'une pièce de dix cents, de forme fuselée, au bord ébréché, qui m'avait frappé la cuisse comme un coup de poignard. Le métal était encore si chaud qu'il avait fait fondre les bouchons d'oreille en mousse que j'avais toujours dans ma poche gauche. Une fois qu'il s'est refroidi, je l'ai roulé entre mes doigts. Comment avait-il atterri dans ma poche ? Je n'en avais aucune idée, mais j'avais eu sacrément de la chance qu'il ne soit pas plus gros ou que sa vitesse de projection n'ait pas été plus grande.

Tandis que nous marchions vers la zone d'atterrissage, j'ai entendu le commentaire d'un de mes camarades :

« Putain, quelle histoire ! J'aimerais bien être là quand le commandant de section va sortir au colonel : "Je vous l'avais bien dit !" »

J'éprouvais le même sentiment. Nous étions tous furieux. Le colonel des Rangers aurait dû faire confiance à nos pronostics. Nous aurions dû retarder l'opération d'une journée et recueillir plus d'informations. Nous savions que notre objectif disposait d'un téléphone stationnaire en état de marche. Quel besoin de se précipiter pour passer à l'attaque ? C'est ce que nous appelons faire preuve de « patience tactique », une vertu qui faisait visiblement défaut à notre colonel des Rangers.

Le retour en hélicoptère nous a paru bien long. Je voyais bien que mes camarades étaient fous de rage. Le moteur faisait trop de bruit pour que nous puissions parler, mais notre langage corporel trahissait notre colère. Dès le départ, cette mission nous avait déplu. Nous avions fait part de nos préoccupations, mais on ne nous avait pas écoutés. L'officier qui avait ordonné le raid l'avait probablement observé depuis son bureau dans une base militaire à des centaines de kilomètres de là, alors que nous mettions notre vie en jeu.

S'il y a une chose que mon expérience chez les SEAL n'a cessé de me confirmer, c'est que la confiance est au fondement de toute relation. Non seulement nos supérieurs hiérarchiques devaient avoir confiance en notre capacité d'accomplir notre mission, mais ils auraient dû aussi faire confiance à notre aptitude à évaluer la situation. La confiance doit circuler dans les deux sens, sinon elle ne fonctionne pas. En arrivant à la base et en sortant de l'hélicoptère, je savais que je n'aurais jamais plus confiance en un ordre donné par ce colonel des Rangers.

Après la mission, nous avons passé beaucoup de

temps à analyser les préoccupations que nous avions exprimées avant de partir. Bien entendu, le colonel des Rangers n'était pas présent, il était de retour à son quartier général de Bagram. Une des leçons les plus difficiles de mon apprentissage de SEAL, c'est l'exigence de ne pas se laisser emporter par ses émotions, même lorsque nous sommes certains d'avoir raison. À plusieurs reprises, pendant le debriefing de cette mission, j'ai dû m'enjoindre consciemment de garder mon calme, tandis que nous révisions tous les aspects de sa planification et de son déroulement sur le terrain.

Pendant cette séance, je faisais rouler le morceau de shrapnel entre mes doigts. Il n'était pas seulement le symbole de ma chance, il me rappelait que nous aurions pu très bien nous faire tuer à cause de l'inexpérience d'un colonel de l'armée de terre qui n'avait pas voulu écouter les experts en matière d'opérations spéciales.

Pendant le debriefing, plusieurs de nos camarades se sont fait l'écho de cette frustration :

« Putain, mais on ne va pas rester sans rien faire à ce sujet ! »

– Sérieusement, on aurait pu se faire ratiboiser. »

Finalement, notre chef de section a pris la parole :

« OK, les gars, je sais qu'on est tous très remontés, aujourd'hui. On en a gros sur la patate, et c'est normal. Mais ce qu'on va faire, c'est écouter l'avis de tous sur les leçons à tirer de cette affaire et laisser décanter pendant un jour ou deux. »

Il avait raison. Il aurait été contre-productif d'aller râler et pleurnicher auprès du colonel des Rangers pour lui reprocher d'avoir manqué nous faire tuer. Une réaction trop émotionnelle n'aurait fait que décrédibiliser un message qui gagnait à être transmis avec calme et sang-froid. L'officier risquait d'être nettement moins

réceptif si nous allions nous plaindre de manière trop peu professionnelle.

Quelques jours plus tard, notre commandant de section a eu le plaisir d'appeler le colonel des Rangers et de lui expliquer de façon détaillée, et avec toute la courtoisie et le flegme dont il était capable, pourquoi la décision d'attaquer la cible avait été mal avisée. En prenant le temps de laisser les émotions se refroidir, il a réussi à faire passer son point de vue. Au minimum, cela a permis de démontrer au colonel qu'il pouvait toujours compter sur notre franchise dans l'analyse de la mission, et aussi qu'on pouvait faire confiance à notre capacité d'évaluer un objectif avec précision. Cet échange a permis à nos chefs de commencer à établir un rapport de confiance avec le colonel. Certes, nous étions tous encore assez remontés et dégoûtés, mais ce n'était pas la première épreuve à laquelle nos chefs faisaient face dans leur relation avec la hiérarchie, et je me souviens d'avoir été impressionné par leur calme et leur sang-froid. Ils avaient assimilé depuis longtemps qu'une explosion de rancœur ne servait personne. Bien au contraire leur comportement serein, la franchise de leur expression et la clarté de leur message ont beaucoup fait pour établir une relation de confiance. Ils avaient traité le colonel de la même façon qu'ils traitaient les jeunes recrues au sein des SEAL. Cette manière de maîtriser ses émotions est un talent que je me suis efforcé d'acquérir tout au long de ma carrière.

La confiance est quelque chose de très délicat, que l'on n'acquiert pas par le rang ou le diplôme. Elle se construit à travers un processus d'essais et d'erreurs, par l'expérience partagée et par une communication constante. Au lendemain de cette mission, le colonel des Rangers avait totalement perdu ma confiance et aurait

du mal à la regagner. On pouvait espérer que grâce aux observations de nos chefs, il nous ferait désormais confiance la prochaine fois que nous émettrions une objection à propos d'une mission. Mais pour ce qui est de la confiance que j'avais en Scott et en tous mes camarades, elle n'a fait que se renforcer à cette occasion.

CHAPITRE 7

Debriefing opérationnel

Communiquer

Étouffant un long bâillement, je suis revenu dans notre salle de préparation où j'ai enlevé mon équipement imprégné de poussière et de sueur. L'adrénaline du combat s'était estompée, j'étais fatigué et énervé d'avoir manqué la cible.

On était réunis dans la salle de briefing près de notre centre opérationnel, dans l'est de l'Afghanistan. C'était l'été 2010. À cause de la chaleur étouffante, on devait transporter encore plus d'eau à chaque mission. Le bon côté, c'était que j'en buvais l'essentiel, et qu'à la fin de la mission, mon chargement s'était allégé.

Je distinguais à peine le soleil qui pointait au-dessus des montagnes. La nuit avait été longue, et je savais que l'AAR, le debriefing opérationnel, allait être dur.

On avait pisté un chef taliban juste au nord de Khost. Cette vallée était l'un des refuges où ils dissimulaient des armes et des explosifs. On avait commencé à les suivre par ISR (*Intelligence, Surveillance & Reconnaissance*, renseignement, surveillance, reconnaissance) – ce que nous appelons les drones. Quand les talibans eurent fini de se déplacer de village en village pour s'installer dans un réseau de camps au fond de la vallée, on s'est lancés.

Mais après avoir atterri hors de portée des roquettes

des camps, on a reçu des infos indiquant que des types fuyaient l'objectif. On les a poursuivis pendant plusieurs heures, mais la cible a réussi à s'échapper. De retour à la base, on ne manquerait pas de nous poser des questions très directes pour savoir pourquoi on avait merdé et comment l'ennemi avait réussi à fuir. Notre travail, on veut le faire aussi proprement et parfaitement que possible, mais avec les règles qui nous bridaient, on avait perdu notre cible. Faire chou blanc, c'est une chose – mais cette fois, on savait que le type était là et qu'on n'avait pas réussi à le tuer ni à le capturer. Quand on met sa vie en danger, ce n'est pas pour échouer.

Pour être honnête, à la fin d'une longue mission, quand on est crevé, énervé et en colère d'avoir échoué, la dernière chose dont on a envie, c'est de s'asseoir et d'en discuter. Mais pendant toute ma carrière, j'avais constaté que ces debriefings étaient utiles et qu'ils étaient une composante essentielle de notre culture commune.

Le debriefing, c'est l'un des moyens de régler les problèmes. C'est l'occasion de poser des questions et de s'assurer que tout le monde fait bien son boulot. Ces réunions peuvent être éprouvantes, énervantes, interminables, et même ennuyeuses, mais quoi que les gens en pensent, elles sont absolument indispensables.

Moi, je pensais qu'on avait fait ce qu'il fallait, étant donné la situation sur le terrain et les règles à respecter. On était tous tombés d'accord que c'était le bon choix d'atterrir à quelque distance pour cette opération – mais manifestement, on s'était trompés. Tant pis pour notre fierté : il fallait étudier les raisons de notre échec. On devait remédier à notre fiasco, et les debriefings les plus importants sont toujours les plus durs. Imaginez si l'armée n'avait pas organisé un debriefing après

l'opération *Eagle Claw*, le raid raté pour libérer les otages américains en Iran, en 1980.

L'enquête qui a suivi cette opération manquée a révélé des lacunes dans la planification des missions militaires : du manque de cohésion entre services à la nécessité d'un meilleur équipement. C'est à cause de cet échec que [redacted] est aussi performant aujourd'hui.

Le debriefing, c'est l'endroit où on retient la leçon, où on modifie ou supprime des procédures, toujours dans le but d'améliorer l'équipe. En dialoguant ainsi, on s'assure que les deux extrémités de la chaîne de commandement nous écouteront. L'essentiel, c'est de réunir autant d'acteurs que possible. Pour qu'un debriefing soit efficace, il faut impérativement que tout le monde laisse son ego au vestiaire et soit prêt à recevoir des critiques franches et honnêtes.

En me rendant à la réunion, je suis tombé sur mon pote Walt. Il m'arrivait à l'aisselle, mais son attitude arrogante compensait sa petite taille. Walt possédait une bonne dose de complexe de Napoléon, et une pilosité peu courante. C'était un de mes meilleurs amis, et quand il fallait exprimer son opinion, il était toujours direct.

Walt était couvert de boue de la tête aux pieds – une boue si épaisse qu'il n'aurait même pas pu se peigner la barbe. J'ai souri en le voyant. Il s'est contenté de me faire un signe de tête, un petit rictus aux lèvres. Je distinguais ses dents blanches derrière le buisson de poils enchevêtrés autour du menton. Walt a attaqué aussitôt :

« Ah putain, je veux pas en parler. Quelle connerie. Il faut qu'on pige ce qui s'est passé. On peut pas continuer en hélico, ça révèle notre position. Surtout si on nous laisse pas larguer des bombes. »

Les chefs talibans avaient sans doute entendu le bruit

des pales résonner dans la vallée quelques minutes avant qu'on atterrisse. Un système d'alarme à distance. Quand ils entendaient l'hélico, ils s'enfuyaient.

Walt et ses camarades avaient essayé d'attraper les combattants après leur fuite du camp, mais ils les avaient perdus dans les montagnes. En arrivant dans la salle de debriefing, tout le monde avait l'air abattu, énervé ou en colère. Il n'y avait pas deux SEAL dans la pièce qui se ressemblaient. On portait des uniformes différents, généralement dépareillés ; certains soldats avaient la barbe, d'autres des cheveux longs. On avait tous pris quelque chose à boire – café, eau, boisson énergétique. La réunion serait longue.

Je me suis assis à côté de Walt. On a été rejoints par un de ses camarades, qui portait un T-shirt noir Van Halen au lieu de son T-shirt de camouflage. Le logo Van Halen, blanc, brillait comme un sou neuf parce qu'il avait été protégé par son gilet pare-balles. Pour le reste, comme Walt, le gars était couvert de boue. Je lui ai dit en souriant :

« T'as une bonne touche… »

Il ne m'a pas rendu mon sourire.

Aucun de nous ne voulait risquer la mort pour au final essuyer une défaite. On devait trouver un moyen de faire notre boulot en respectant les règles de combat, parce que les talibans les connaissaient eux aussi et s'en servaient contre nous. Ils savaient que s'ils lâchaient leurs armes et s'enfuyaient, on n'avait pas le droit de leur tirer dessus, juste comme ça. Ils savaient que s'ils se mêlaient à la population civile, ils arriveraient à s'échapper. Si le problème avait juste été de larguer des bombes ou de tirer sur des types identifiés comme ennemis, la guerre aurait été bien plus simple. Cela dit, ce n'était pas ce qu'on voulait ; aucun de nous n'allait

descendre des gens désarmés. D'ailleurs, si on dérapait ne serait-ce qu'un tout petit peu, il y aurait trente avocats différents, tous travaillant pour les huiles, qui viendraient nous en parler.

Enfin merde : à mon dernier déploiement, on avait à peine l'autorisation d'entrer dans une habitation ou un bâtiment afghan sans autorisation préalable de la hiérarchie. Dans ces conditions, c'était presque impossible de faire la guerre.

Walt et moi, on était parmi les derniers à arriver dans la salle. Avant que ça commence, j'ai pris une minute pour me calmer et me concentrer. Je me suis débarrassé du sentiment de frustration d'avoir laissé les combattants s'échapper. Il n'y avait aucune place pour les émotions en debriefing. Elles gênaient la communication. J'ai pris ma respiration pour chasser ces pensées négatives. J'arrivais à faire la part des choses, et je savais que je devais garder les idées claires pour la suite.

La liste du debriefing était scotchée sur un côté de la tente.

Planification de la mission
Infiltration
Actions sur l'objectif
Interrogatoire tactique
Exfiltration
Comms [Communications]
Renseignement
QG

L'un après l'autre, on a parlé de notre rôle dans la mission. En tant que chef d'équipe, je commençais au nom de mes camarades, qui intervenaient aussitôt s'ils avaient quelque chose à ajouter. Chacun était non

seulement libre de s'exprimer, mais était encouragé à le faire.

Le chef de section a commencé par revenir sur la planification. De là, on a abordé les différents moments de l'opération, avec l'infiltration au départ. On était arrivés dans deux hélicoptères CH-47, en utilisant la stratégie dite de l'atterrissage à distance, avec approche discrète.

Cela s'était passé comme les missions précédentes. On avait à peine atterri que la radio nous bombardait d'infos sur des fuyards. J'étais juste derrière mon éclaireur et on a dévalé la rampe, coupant le plus à droite possible de notre formation pour avoir un bon angle sur le camp.

À la radio, Steve, le chef d'équipe de Walt, annonçait qu'il poursuivait les combattants. Ils ont suivi le pointage laser du drone, passant derrière les bâtiments pour s'enfoncer derrière les collines. J'attendais qu'on nous dise de lancer l'assaut sur le camp. Des groupes de combat ont rapidement pris position sur les côtés, pour fournir une base de feu.

« C'est bon, a dit le chef à la radio. On prend le camp. »

On s'est avancés vers l'objectif. D'autres équipes et des groupes de commandos afghans ont disparu dans un dédale d'habitations. Mon équipe a encerclé un bâtiment. La porte n'était pas fermée au loquet. L'éclaireur a ouvert.

À l'intérieur, c'était le noir complet, mais on y voyait assez bien grâce aux lunettes à vision nocturne. Il y avait une grande pièce avec une cuisine dans un coin. L'endroit était désert. Ni combattants, ni armes, ni explosifs. Rien.

Dehors, quelques soldats des commandos afghans

gardaient des femmes et des enfants. À la radio, Steve pourchassait toujours les combattants en fuite. Le faisceau laser du drone suivait les talibans, là-haut dans les collines. Steve et son équipe étaient loin derrière. Leurs balises infrarouges clignotaient sur leurs casques. Ils grimpaient la colline en zigzag pour essayer de rattraper l'ennemi.

– Ça craint, m'a dit un camarade qui les regardait aussi. C'est vraiment pas terrible. J'espère qu'ils vont les choper.

Steve a demandé un appui aérien rapproché par la radio. Il voulait que l'AC-130 ouvre le feu, mais il n'a pas reçu l'autorisation. Enfin, après plus d'une heure à pourchasser les talibans sur les pentes de la montagne, et à s'enfoncer en territoire inconnu, le commandant et le chef de section ont rappelé la mission. C'était inutile de continuer la poursuite, d'autant plus que notre équipe ne gagnait pas de terrain sur les fuyards et n'avait pas l'autorisation de larguer de bombes.

Le commandant de section a demandé une exfiltration et le premier hélicoptère s'est posé près de nous. On a monté la rampe et on s'est affalés sur les strapontins orange. L'instant d'après, on décollait. Retour à la base.

L'autre hélico se dirigeait vers l'équipe de Steve, où se trouvait Walt. Ils étaient trop loin pour revenir à pied et on n'avait pas le temps d'attendre qu'ils redescendent de la montagne. C'était une vraie montagne, avec des pics enneigés en hiver – pas de simples collines. Là où était Steve, un hélico aurait du mal à l'exfiltrer.

En attendant l'arrivée de l'appareil, Steve et son équipe devaient rester agrippés d'une main à la montagne. Le CH-47 à double hélice ne pouvait pas se poser ; le pilote du 160e régiment d'opérations spéciales s'est donc placé en vol stationnaire et a ouvert lentement la

rampe d'accès, au bord de la muraille rocheuse. Les hélices étaient à un mètre ou deux de la montagne. Les pilotes du 160e étaient les meilleurs du monde. Eux seuls auraient pu réussir ce genre d'exfiltration. Sous les yeux de Steve et de son équipe, les pilotes ont positionné leur hélico, gros comme un bus, le dos à la muraille. Le souffle des pales projetait de la poussière, des débris, une grêle de boue et de cailloux sur les SEAL.

Les pilotes ont réussi à sortir la rampe de l'hélico à un mètre du précipice. L'un après l'autre, Steve et son équipe ont sauté à bord. Quand Walt m'a raconté ça, j'ai commenté :

« Eh ben ! Si les pilotes n'avaient pas réussi ce coup-là, vous seriez encore en train de descendre la montagne, les gars.

– On s'est pris une pluie de cailloux pendant au moins cinq minutes, a répliqué Walt. Je ne sais pas ce qui aurait été pire : redescendre la montagne, ou les bleus que j'ai sur tout le corps.

– Peut-être que le T-shirt Van Halen t'a porté malheur, a lancé un autre SEAL.

– Ouais, Walt, peut-être que la boue dans ta barbe t'a ralenti. »

Nous, ça nous amusait, parce qu'on n'avait pas eu à escalader la montagne. Les aventures de Steve et son équipe nous faisaient marrer, mais eux ne rigolaient pas. Ils avaient fait de leur mieux pour attraper les combattants, et ils avaient l'impression qu'on les avait laissés tomber quand on leur avait refusé les frappes aériennes. Walt a fini par demander :

« Mais pourquoi on a fait comme ça ? Elle ne marche pas, cette tactique. C'est quand même incroyable : j'ai

crapahuté à flanc de montagne et on n'a même pas attrapé le type. »

Steve est intervenu sur la défense d'utiliser l'AC-130 :

« À quoi ça sert d'avoir cet avion sur la cible si on ne peut pas tirer ? Ces connards, c'était bien l'ennemi, non ? »

Steve connaissait déjà la réponse.

Les fuyards étaient l'ennemi, c'est sûr. Mais, suivant les règles de combat, nous devions être à même de voir leurs armes. Et, même si les drones les suivaient, ce n'était pas clair. Moi, je n'avais aucun doute. Mes camarades non plus. Mais ce n'était pas à nous de donner l'autorisation.

« Ces types ont réussi à filer parce qu'on a mal organisé l'approche sur cible, a conclu Steve. Nos gars étaient couverts, et ces deux abrutis auraient dû être capturés ou éliminés à distance. »

Les talibans avaient retenu la leçon de la guerre des moudjahidins contre les Soviétiques. Ils choisissaient des cachettes difficiles d'accès, sauf par hélicoptère. Souvent, on n'avait pas d'autre choix que de se poser à distance.

« Les gars, on a pris la décision de se poser plus loin à cause du terrain autour de l'objectif, a fait remarquer le chef de section. Il y avait un risque que l'ennemi prenne peur et se barre, et on le savait. »

Ça devenait difficile de justifier un atterrissage à distance : dès que les combattants vous entendaient arriver, quelques minutes avant qu'on se pose, ils se barraient de l'objectif. La seule fois où ça marchait, c'est quand on arrivait à contenir la cible en bloquant toutes les issues. Si on n'est pas sur le terrain avant

les hélicoptères, alors rien n'est sûr. On va passer la nuit à courser des fuyards.

On préférait marcher vers les objectifs. De la sorte, on gardait l'avantage de la surprise et on encerclait la cible, pour empêcher les combattants de s'enfuir quand les tirs commençaient. Je me suis tourné vers le chef de l'équipe reco[1]. Il avait étudié les itinéraires et placé des snipers sur l'objectif.

« Il y a très peu d'itinéraires pour pénétrer dans cette vallée-là, et à pied, ça aurait été un enfer, en admettant qu'on y soit arrivés dans les temps », a répondu le chef reco.

Il nous aurait fallu six heures pour remonter la vallée et franchir les montagnes. Les gars de la reco n'étaient pas sûrs qu'on y arrive dans les temps. En particulier avec le nombre d'attaquants qu'il nous fallait amener sur l'objectif. On devait prendre les commandos afghans, nos alliés, et deux membres d'une unité quelconque de l'armée de terre, responsable de la vallée.

Personne n'avait de doute : ni les Afghans ni les types de l'armée de terre n'auraient pu suivre. Et encore moins au rythme accéléré qu'il nous fallait tenir pour arriver à temps sur l'objectif.

Chaque année, depuis le début de la guerre, les règles de combat fluctuaient au gré des vents politiques. Au moment de la mission, la collaboration avec les Afghans était à l'ordre du jour. Des missions jadis réservées aux forces spéciales étaient à présent assignées à n'importe quelle unité, des parachutistes aux équipes régulières des SEAL. On nous demandait d'emmener

1. L'équipe « reco », ou « reconnaissance ». L'abréviation familière « reco » est couramment employée dans le contexte militaire. [*NdT*]

des commandos afghans qui ne parlaient pas anglais et n'auraient pas tenu deux minutes en BUD/S. Sur le papier, ces commandos étaient les homologues afghans de nos unités antiterroristes. Mais, en réalité, ces unités étaient à peine supérieures aux soldats afghans de base qui sillonnaient le pays.

Il nous fallait aussi emmener un tas d'autres traînards ou logisticiens, comme les BSO (*Battle Space Owners*), les garants de la zone d'action, pour qu'ils assistent à l'opération. C'étaient des soldats américains stationnés à proximité de l'objectif. Si les anciens d'un village venaient se plaindre à la base voisine en nous accusant de tuer des paysans innocents, les types de l'armée de terre pourraient alors dire qu'ils avaient assisté à toute l'opération, et calmer la situation.

Les choses les plus simples devenaient alors encore plus difficiles. À plusieurs reprises, à cause des restrictions de charge des hélicoptères, on avait dû virer des SEAL uniquement pour faire de la place à un commando afghan ou à un BSO de l'armée de terre.

« Ces BSO et ces commandos afghans ne servent carrément à rien, ai-je dit. On ne pourrait pas parler aux chefs et leur expliquer qu'ils nous gênent dans notre mission ? »

Le chef de section s'est retenu de rire :

« Tu es ici depuis assez longtemps pour savoir qu'on n'a pas le choix. Ce sont les données, et il faut faire avec. »

Je sirotais mon café d'un air mécontent. Je connaissais la réponse, mais ça m'avait fait du bien de poser la question. Au moins, en mettant les choses sur la table, l'équipe en discuterait et saurait qu'on avait pensé à virer des missions tous ceux qui n'étaient pas SEAL.

Le debriefing tournait en rond. Si on tentait d'appro-

cher à pied avec tout notre troupeau, on savait que ce serait un échec. Si on prenait les hélicos pour se poser à distance, l'ennemi nous entendrait et partirait. Le chef est finalement intervenu pour nous remettre sur les rails. Les seuls responsables, c'étaient nous. Personne ne nous avait ordonné d'atterrir à distance. On était surtout en rogne contre les contraintes des règles de combat, et le fait d'avoir laissé échapper notre cible. On tournait en rond, et le ton montait. La réunion allait rapidement partir en vrille, personne n'apportait d'idées nouvelles et on était plus dans l'émotif que dans le factuel. Le chef est intervenu :

« Écoutez les gars, on a des règles. C'est pas nous qui les avons écrites, mais on doit les respecter. L'essentiel, c'est qu'on parle de tout ce qui a bien marché, et de tout ce qui n'a pas marché. On assimile toutes ces leçons, et on ne refait jamais la même erreur. »

Autour de moi, plusieurs gars semblaient d'accord. Moi aussi. C'était impossible de revenir en arrière.

« Le problème, c'est de trouver un meilleur moyen d'attaquer ces camps, a repris le chef. Ces types savaient ce qu'ils faisaient. Ils se sont enfuis en entendant les hélicoptères. Tout le monde doit y réfléchir un moment. Arrêtez de vous en prendre à vos camarades ou aux règles de combat, et concentrez-vous sur l'opération dans son ensemble. On a tenté un truc, et ça n'a pas marché. Trouvons un meilleur moyen pour la prochaine fois. »

En exposant les problèmes, le debriefing nous obligeait à être créatifs, à communiquer. Il nous fallait encore trouver un moyen d'infiltration discret avec tous ces gens qu'on devait emmener avec nous.

Au bout du compte, le debriefing désamorçait les tensions internes. Tout le monde avait l'occasion de dire ce qu'il avait à dire, d'exprimer ses inquiétudes. On

communiquait librement. En debriefing – et seulement là, heureusement –, les gens laissaient libre cours à leurs frustrations. Personne ne revenait sur ces histoires après, parce qu'on savait tous que c'était l'endroit et le moment de se faire entendre. C'était l'occasion de communiquer, sans mettre les formes, sans hiérarchie, avec une complète honnêteté, pour régler les problèmes, petits et grands.

Je me rappelle un debriefing particulièrement difficile et chargé d'émotion, après ma promotion comme chef d'équipe. C'était en Afghanistan, peu après que Phil, mon ancien chef d'équipe, avait été blessé à la jambe. On était en plein déploiement ; je n'étais donc pas censé assumer la responsabilité d'une équipe cette fois-là. Je devais encore m'habituer à cette charge supplémentaire. Comme j'étais nouveau à ce poste, je faisais gaffe à tout. Je savais que mon chef de section me surveillerait de près. Heureusement, dans mon groupe de huit, ils étaient tous plus doués que moi, ce qui avait beaucoup facilité mes débuts.

La cible, comme d'habitude, était un chef ou un intermédiaire taliban. On l'avait suivi jusqu'à son refuge dans un village proche de la frontière pakistanaise. Après le raid sur son camp et la capture du chef, notre responsable nous avait ordonné de nous préparer à l'exfiltration.

On avait tous notre équipement standard – armes, vision nocturne, pare-balles –, mais aussi des échelles et des béliers. Chaque membre de l'équipe transportait une partie du matériel supplémentaire. J'avais des coupe-boulons dans mon sac à dos. Je ne sais combien de fois, un gars ou un autre, après s'en être servi, l'avait posé au lieu de me les rendre. Cela arrivait régulièrement, avec tout ce qu'on emportait en mission. Quand il était

temps de quitter l'objectif, tous les objets dont j'étais responsable devaient être au complet.

Tout le monde s'apprêtait à partir. Il faisait nuit noire mais je voulais vérifier qu'on avait tous notre matériel. On se mettait en rang pour revenir à la zone d'atterrissage. J'ai appelé Jake sur notre radio d'équipe, indicatif Alpha 8.

Jake avait notre échelle, et je voulais m'assurer qu'il ne l'avait pas oubliée. Mais j'utilisais une fréquence que tout le monde recevait. J'ai annoncé :

« Alpha 8, ici Alpha 1.

– Alpha 1, ici 8, parlez.

– Hé, t'as notre échelle ?

– Oui », a-t-il répondu presque aussitôt.

Ensuite, j'ai encore vérifié que toute l'équipe était là, puis j'ai appelé le chef de section.

« Echo 12, ici Alpha 1. Alpha est prêt à l'exfiltration. »

Les autres chefs d'équipe m'ont imité, mais aucun d'eux n'a pris le temps de demander à ses hommes s'ils avaient bien leur matériel supplémentaire.

« Bien reçu. Équipe reco, venez nous chercher », a demandé le chef de section.

De retour à la base, on a aussitôt enlevé notre équipement et on est allé au debriefing. Au moment où on en arrivait à la phase d'exfiltration, Jake a levé la main :

« Hé, juste pour savoir : pourquoi t'étais obligé de me demander à la radio si j'avais bien l'échelle ?

– Comment ça ?

– Eh bien, c'est mon matériel, c'est ma responsabilité, a répondu Jake. Je ne l'ai encore jamais oubliée. »

Au début, j'étais un peu perplexe. Je ne savais pas quoi dire. J'étais chef d'équipe et j'avais le droit de lui demander ce que je voulais. J'aurais pu l'interroger

sur sa pointure ou savoir s'il s'était brossé les dents ce matin. Tout à coup, j'ai capté. Je me suis senti idiot.

« T'as raison, Jake. »

J'étais là devant toute mon équipe, et j'avais l'impression d'être un connard. J'étais tellement inquiet après mes gars que je n'avais pas prêté attention à mon propre comportement. J'étais devenu le chef d'équipe que j'avais toujours détesté : le pointilleux. Bien sûr, je pouvais trouver une explication logique : l'échelle était importante et je voulais m'assurer qu'on ne l'oubliait pas sur place. Mais je n'avais pas fait confiance à Jake, alors qu'il était responsable de son matériel. Phil nous laissait toujours notre autonomie. Il nous faisait confiance et ne s'exprimait que lorsqu'il devait corriger une erreur. Si Phil me parlait, je savais que j'avais merdé quelque part. Autrement, on était censés savoir ce qu'on avait à faire. J'avais gaspillé ma salive et mon énergie en demandant à Jake s'il avait bien son échelle. Et maintenant, je devais répondre de cette erreur en debriefing.

« Est-ce que je t'ai rappelé d'emporter ton coupe-boulons ou même ton arme cette nuit ? a insisté Jake.

– Non.

– Eh bien, l'échelle, c'est pour moi, c'est ma responsabilité, et donc je l'ai. »

Bien sûr qu'il connaissait son matériel. Vu comment je lui avais posé la question, on aurait dit que je ne faisais pas confiance à mes camarades, et on savait tous l'importance qu'elle avait, cette confiance.

« C'est ma faute, ai-je reconnu. Bien noté, bien reçu. J'ai été con. Ça ne se reproduira pas. »

Je n'en ai jamais voulu à Jake. J'étais gêné, et c'était à moi que j'en voulais.

J'étais très reconnaissant à Jake. Il savait que le

debriefing était le moment parfait pour parler de mon erreur. S'il n'avait pas eu la franchise de m'en parler directement, j'aurais sans doute recommencé à la mission suivante, et ce serait devenu une habitude.

Ainsi, le debriefing sur l'échelle et celui sur le chef taliban enfui avaient tous deux été utiles.

Le lendemain de notre échec, on a reçu un nouvel objectif. Il n'était plus temps de ruminer le passé. On a tous fait l'impasse sur notre dernière mission, parce qu'il nous fallait retourner au combat, soudés, en se faisant une confiance absolue.

Mais un mois plus tard, le chef de section est revenu nous voir. Pour la même cible.

« Hé, les gars, vous voulez retenter le coup avec ces types ?

– Bien sûr. »

J'étais dans le centre opérationnel, avec Steve. Le chef de section était là, en compagnie du chef de l'équipe reco. Sur l'écran plat, je voyais des photos satellites de la vallée et des camps ciblés.

« Il est rentré chez lui, a expliqué le chef de section, en montrant l'un des camps. Le renseignement l'a localisé exactement au même endroit. Il est là-bas, avec deux potes. »

Je contemplais le camp, puis la vallée autour. Je voulais une seconde chance. J'avais laissé tomber la première mission, tâchant d'oublier l'autre connard qui s'était enfui – mais je ne le laisserais pas nous glisser entre les doigts une nouvelle fois.

« Ton équipe a la priorité », m'a annoncé le chef de section.

Ça voulait dire qu'elle choisissait ce qu'elle voulait faire sur l'objectif.

« Je veux y aller. »

J'adorais quand c'était dur. Plus le défi de la mission était ardu, plus il m'en fallait. Mais je connaissais aussi les difficultés. Le debriefing avait mis en lumière les problèmes qu'avait posés notre premier plan. Il fallait conserver l'avantage de la surprise, sinon ce serait inutile de retenter le coup pour capturer ou tuer le type.

J'ai jeté un œil au chef de l'équipe reco. Il souriait.

« J'ai trouvé un itinéraire, a-t-il annoncé. Mais pas pour un groupe trop important. »

J'étais d'accord. On n'avait vraiment pas besoin de tout un troupeau défilant dans la montagne. On n'y arriverait jamais comme ça.

La dernière fois, on avait appris une bonne leçon. J'ai repensé au debriefing et aux hélicos de la première fois.

« Et les commandos afghans, et l'armée de terre ? ai-je demandé. On pourrait pas les faire passer ailleurs ? »

On a parlé pendant une heure et on a finalement trouvé un plan respectant les règles de combat. Avec mon équipe de SEAL, nos gars de la reco, notre chef de section et un parachutiste du sauvetage de l'armée de l'air, on irait en hélicoptère dans la vallée voisine et on continuerait à pied jusqu'à l'objectif. Une fois les issues bloquées autour des camps, on enverrait le signal radio. Les autres équipes, avec l'armée de terre et les commandos afghans, arriveraient alors en hélicoptère, en se posant à distance. On serait déjà en place pour s'occuper des fuyards et commencer l'assaut, dès que les hélicos se poseraient. On avait enfin trouvé une solution, élaborée en debriefing.

On a exposé le plan à toute la section et pris notre équipement, direction les hélicoptères. On est partis plusieurs heures avant le gros de la troupe, et une fois arrivés, on a commencé à marcher. Il faisait très chaud ; au bout d'un kilomètre, mon T-shirt était déjà

trempé de sueur. La lueur de la lune était faible, et sans la vision nocturne, on n'aurait rien vu. On a monté et descendu des collines pendant des heures.

La marche était longue, mais sans incident. J'étais concentré, plein d'espoir que tout ce dur labeur serait payant. La dernière chose que je voulais, c'était que ces enfoirés puissent encore s'enfuir. On avait trouvé un super-plan, et là, on l'appliquait.

On est enfin arrivés au sommet de la dernière colline. Je voyais le dédale des camps en contrebas. J'ai jeté un œil à ma montre. On était à l'heure. On est descendus dare-dare, avant de prendre position sur différentes pistes menant à l'objectif. D'après les images satellites, il devait y avoir deux itinéraires principaux pour y accéder. On s'est donc mis en place pour les contrôler.

On a descendu la colline en silence. Je me suis approché de l'enceinte, prêt à tirer. J'étais avec mon binôme SEAL pour les opérations aquatiques. Un genou à terre, on attendait. Au-dessus de nous, le drone surveillait l'objectif. Aucun mouvement indiqué. Une fois toutes les équipes en place, j'ai entendu le chef de section à la radio :

« Les oiseaux approchent. Deux minutes. »

J'ai regardé ma montre. J'entendais déjà un léger grondement : les hélicoptères remontaient la vallée vers le campement. D'un revers de manche, j'ai essuyé la sueur sur mon visage. Si les talibans étaient bien là, ils allaient s'enfuir d'un instant à l'autre.

Quelques secondes plus tard, j'ai entendu le pilote du drone à la radio :

« On a deux fuyards qui sortent du camp. Ils se dirigent vers l'est. »

C'était tout ce que je voulais entendre. On était en position à l'est. On les attendait.

D'après l'image satellite, je savais qu'ils descendaient une longue piste qui séparait en deux un groupe de six habitations. Ils avaient suivi le même itinéraire la première fois. À l'autre bout, il y avait Bert, un de mes nouveaux venus, et un para de l'armée de l'air.

« Ils viennent vers vous, Alpha 4.

– Bien reçu », a dit Bert.

On entendait clairement l'hélicoptère qui se posait du côté ouest de l'objectif. Je le distinguais à peine dans le nuage de poussière. La radio grésillait. Mes camarades et les commandos afghans se déployaient vers la cible.

L'instant d'après, j'ai entendu des détonations étouffées : Bert et son binôme venaient d'ouvrir le feu. Les talibans – armés d'AK-47 – avaient à peine parcouru quelques mètres avant de tomber sur Bert. Ils couraient comme des dératés. Le temps de lever la tête, et ils ont vu Bert et le para. Ils ont essayé de s'arrêter et de lever leurs armes – tentative minable pour faire feu. Mais avant qu'ils aient fait un geste, Bert et le para leur ont lâché plusieurs rafales dessus. Les talibans sont tombés au bout du chemin.

« Deux ennemis tués au combat », a annoncé Bert à la radio.

Les deux combattants avaient été éliminés. J'ai éprouvé une satisfaction immédiate. On les avait eus. On les avait ratés au premier coup, mais on ne s'était pas découragés. On avait discuté de notre échec – en se concentrant sur ce qui s'était bien et mal passé –, puis on avait trouvé un nouveau moyen d'attaquer l'objectif.

On a rarement une seconde chance au combat. On n'avait jamais compté dessus, d'ailleurs, mais ce qu'on avait appris de la première mission nous aiderait pour les suivantes.

Le debriefing avait bien rempli son objectif. Grâce à lui, les deux chefs talibans ne seraient plus jamais une menace. On avait réussi à surmonter les contraintes imposées, tout en respectant les règles d'engagement. Cette mission, avec ses enseignements, s'était déroulée vite et bien. Cependant, tout n'est pas si simple en réunion. Parfois, des gens meurent parce qu'on n'a pas clairement communiqué ni tiré profit de nos erreurs.

C'est dur de critiquer les actions d'un camarade, ou d'être critiqué par un frère de combat, mais c'est l'un des meilleurs outils dont dispose un SEAL pour s'améliorer. Le plus difficile, c'est de communiquer honnêtement avec les gens quand on risque d'être en tort. On commet des erreurs au combat, et c'est compréhensible. Il faut se rappeler une chose : l'échange et l'expérience en debriefing ont pour seul but de renforcer l'équipe. Il faut arriver à ne pas prendre les critiques personnellement, et pendant toute ma carrière, cela a été l'une de mes plus grandes difficultés. Au fil des ans, j'ai peu à peu compris l'importance de l'humilité. Tout le monde se trompe. On ne tourne pas le dos à ses erreurs, mais on en tire parti pour faire mieux la fois suivante.

Il faut transmettre les leçons apprises au combat et parfois dans le sang.

CHAPITRE 8

Tirer, bouger, communiquer

Les relations

On avançait vers les habitations. Les chiens aboyaient sans arrêt.

Je les ai entendus dès que le bruit de l'hélicoptère s'est éloigné. Le premier aboiement a résonné dans la vallée au moment où l'équipe faisait sa pause pisse rituelle après le long trajet dans l'appareil. L'instant d'après, un second aboiement a retenti. Le temps de se mettre en patrouille pour se diriger vers l'objectif, on aurait dit qu'un chœur canin prévenait de notre présence tous les paysans et les combattants du secteur.

J'étais désormais un vétéran, avec onze ans d'expérience chez les SEAL. Assez longtemps pour devenir chef d'équipe. Je maîtrisais bien les fondamentaux des opérations. Je ne laissais plus la peur m'empêcher de prendre de bonnes décisions, et je savais que la communication et le travail en équipe jouaient un rôle essentiel dans le succès au combat.

Cela dit, rien n'était facile.

On avait fait le trajet par air jusqu'à Kunduz, dans le nord de l'Afghanistan. Depuis plusieurs années, les Allemands et autres forces de la Coalition étaient en charge de la zone afghane septentrionale. Ils avaient mené très peu d'opérations offensives – voire pas du tout – dans ce secteur. Ils se concentraient sur la

construction de routes, d'écoles et de cliniques. Comme personne ne les poursuivait, les combattants ennemis avaient commencé à utiliser l'endroit comme refuge. Hé, moi non plus je n'aurais pas eu envie de sortir de la base, avec un *Biergarten* [brasserie de plein air], des clubs et des bars sur place, mais c'était une autre histoire.

On était arrivés dans le nord de l'Afghanistan quand nos analystes du renseignement avaient obtenu un tuyau : un taliban de haut rang se trouvait dans la zone. Tandis que le renseignement continuait sa surveillance, on avait décollé pour aller sur place. On voulait être au plus près pour lancer l'opération dès qu'on aurait le feu vert.

On n'avait aucune idée de la tête de ce chef. Sur la photo du briefing, il n'était qu'une silhouette.

Toute la journée, nos analystes avaient suivi le chef à la trace, pistant ses déplacements via ISR, tandis qu'il rassemblait des combattants en chemin. Enfin, après le coucher du soleil, le groupe s'était dirigé vers ce qu'on appelait un refuge, en général un bosquet ou une position défensive où ils pouvaient se reposer pour la nuit. L'endroit qu'ils avaient choisi donnait sur un grand village. C'était courant que ces combattants débarquent dans une zone civile, exigent qu'on les nourrisse, puis, l'estomac plein, disparaissent dans les arbres pour dormir. Avec la végétation épaisse du nord de l'Afghanistan, c'était facile pour eux de patrouiller tranquillement à couvert, et de se cacher de nos drones.

Les combattants étaient arrivés dans l'après-midi. Les pilotes des drones les avaient vus pénétrer dans la zone d'habitation puis disparaître dans les bois quelques heures plus tard. D'après ce que nous montrait l'ISR, ils n'en étaient pas ressortis. Cela ne voulait pas dire

qu'ils n'avaient pas bougé. Ils étaient assez malins pour savoir que nos drones les surveillaient. La nuit, l'ennemi se déplaçait régulièrement vers divers refuges.

Dans ce cas précis, nos analystes étaient sûrs que les ennemis n'étaient pas sortis des bois. On a donc décidé de lancer la mission.

Comme c'était moi le chef d'équipe, j'avais la radio « interne » dans une oreille, pour parler à mes camarades, et la radio de l'unité dans l'autre oreille pour parler au commandant et chef de section, ainsi qu'aux drones et autres appareils.

« Aucun mouvement, m'a annoncé le pilote du drone. Ils sont tous encore dans les bois. Apparemment, la camionnette blanche est toujours au même endroit. »

Le commandant taliban et son groupe se déplaçaient de village en village grâce à ce véhicule et plusieurs motos tout terrain. Si la camionnette était encore garée au même endroit, il nous semblait clair que l'ennemi ne devait pas être loin.

La marche a duré sept kilomètres, sous les aboiements incessants. On faisait de notre mieux pour être discrets, et nos snipers choisissaient le meilleur itinéraire pour éviter les villages. Mais à chaque pas, tout ce que j'entendais, c'était les chiens. Le malaise était palpable dans l'équipe.

« Ces sales clébards me crèvent, m'a dit Steve pendant une courte pause. Ils aboient toujours autant, ou ils bossent pour les talibans ? »

Steve, autre chef d'équipe, était l'un de mes meilleurs amis dans l'unité. Il était costaud comme un « vrai paysan », avec une poitrine et des bras puissants. Il arborait une barbe broussailleuse qui lui couvrait le visage. Il ressemblait à une marmotte. On en plaisantait tellement que c'était devenu son surnom.

J'avais rencontré la Marmotte pendant le programme S & T. Dès le premier jour, quand on nous avait demandé de classer les cinq premiers et les cinq derniers de la classe, j'avais toujours mis Steve dans mes cinq premiers, et il était resté un des fers de lance du groupe. J'avais eu de la chance d'être nommé dans la même escadre que lui. On avait été envoyés dans des équipes différentes, mais on avait fait nos armes ensemble dans l'unité. Il avait été de tous mes déploiements et stages. Steve était le type que j'allais voir quand j'avais une idée et que je voulais avoir un retour. On était presque toujours du même avis : quand il me disait qu'il n'était pas d'accord ou qu'il me faisait un commentaire, j'écoutais toujours. Son premier conseil était toujours le même :

« Détends-toi, mec. Si tu es trop près de tes émotions, personne ne va t'écouter. »

Pourtant, Steve me ressemblait beaucoup.

Lui et moi, on avait failli se faire virer du déploiement et rentrer dans nos foyers pour avoir critiqué la tactique de l'un de nos supérieurs. Celui-ci n'avait pas du tout consulté les chefs d'équipe. Il avait sorti un plan et refusé d'écouter les autres responsables de l'unité. Et il nous avait entendus critiquer son plan. On était nouveaux à l'époque, et le chef n'avait pas apprécié que des bleus remettent en question ses idées. Il avait menacé de nous renvoyer dans nos pénates, mais nos chefs d'équipe nous avaient protégés.

Steve et moi avions servi pendant six ans, avant de devenir tous les deux chefs d'équipe dans la même section. On travaillait de concert. Je savais ce qu'il faisait, et *vice versa*. On était camarades depuis si longtemps que lorsque ça commençait à tirer, je devinais

toujours comment il voyait la situation et comment son équipe réagirait.

Selon un dicton SEAL, chaque coéquipier doit être capable de « tirer, bouger et communiquer ». Savoir tirer, c'est avoir la capacité tactique de faire feu de manière sûre et efficace. Bouger, c'est travailler en équipe, et se déplacer de manière intelligente sur le champ de bataille. Communiquer, c'est exprimer clairement à ses camarades ce qu'on est en train de faire. Après des années de travail au coude à coude, on réagissait sans faille en situation de combat. On cherchait des SEAL qui maîtrisaient ces techniques, mais aussi qui s'intégraient à nos équipes. Je ne m'en faisais jamais pour les gars sur l'objectif. Ils savaient quoi faire quand ça se mettait à tirer. Ma plus grande difficulté, en tant que chef, c'était de leur apprendre leur tâche en briefing.

Ça m'était déjà arrivé de participer à un jury sélectionnant les candidats au S & T. L'entretien avait lieu après le test physique – que j'avais failli rater à l'époque, d'ailleurs - et c'est sans doute le moment le plus éprouvant. Il n'y a pas besoin d'une grande capacité mentale pour courir vite et faire des pompes. Il s'agit plutôt de volonté et de préparation.

La plupart des questions posées par le jury était du genre « que feriez-vous si… » pour tester l'honnêteté du candidat. L'essentiel, c'était de justifier ses actions et d'expliquer ses choix de manière logique. L'une des meilleures questions, c'était sur l'entraînement au tir. On m'avait posé la même, et je l'avais ressortie quand j'étais devenu sélectionneur. On demandait :

« Vous ne disposez pas du temps que vous estimez nécessaire pour vous préparer correctement au tir avant un déploiement. Il faut vous entraîner davantage. Est-

ce que vous prenez des munitions neuf millimètres au travail pour vous en servir dans un stand civil ? »

Je me rappelle encore ma réponse.

« Oui, absolument, avais-je aussitôt aboyé, assis dans mon uniforme de parade, coiffé et rasé de frais, essayant de ne pas avoir l'air trop nerveux.

– Est-ce que ce ne serait pas illégal ? avait demandé un des premiers maîtres qui siégeaient au jury.

– Je ne vole pas ces cartouches. Je tire avec. La logistique de mon équipe complique l'entraînement. Je ne peux pas m'entraîner au tir avec mon arme de travail parce que le stand le plus proche se trouve à Camp Pendleton. C'est à plus d'une heure de route de mon lieu de travail, et le stand n'est presque jamais disponible. En pratiquant le tir, je m'améliore dans mon travail. D'ailleurs, je préviendrai le gestionnaire des munitions. »

Apparemment, c'était la bonne réponse. À l'époque, je ne savais pas bien pourquoi. Mais une fois dans l'unité, j'ai compris. Ma réponse montrait mon initiative et ma capacité à dépasser le minimum requis, deux des éléments clés pour un candidat au S & T. Je montrais aussi comment je pouvais surmonter un obstacle, m'améliorer et devenir un atout pour l'équipe. Le jury voulait des candidats réellement motivés, pour aller au-delà de la simple tâche à accomplir.

Quand j'étais au jury, j'interrogeais chaque candidat pour savoir s'il s'intégrerait à notre culture, parce qu'un jour, il pourrait entrer dans l'équipe.

« Qu'est-ce que vous nous apportez ? Pourquoi est-ce qu'on devrait vous sélectionner ? » demandais-je toujours en entretien.

La réponse numéro un était invariablement « Je travaille dur », suivie de « Je suis vraiment bon en combat

rapproché » – ça voulait dire qu'ils étaient bons pour nettoyer une pièce.

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? » était ma réponse.

Dans l'unité, tout le monde travaillait dur et était bon au close-combat. Je voulais des gars qui aillent au-delà du minimum. Les bases du travail, c'est un prérequis. Je voulais un gars qui se pose chaque jour la même question : « Comment je deviens un atout pour l'équipe ? »

On voulait des gars toujours d'attaque, qui en faisaient plus que le nécessaire. Dans notre organisation, tout le monde faisait ce qu'on lui demandait, mais on voulait des SEAL désireux d'aller plus loin. C'était ça, être un atout pour l'équipe.

Comme toujours chez les SEAL, le seul moyen de réussir, c'était de se donner à fond tout le temps. Contrairement à d'autres unités qui prennent des gens de toutes les armes en sélection, nous n'acceptions que des candidats SEAL. Notre expérience et nos critères similaires assuraient une très grande cohésion à notre unité. Ces relations sont cruciales pour le moral des troupes et l'environnement de travail, mais aussi en combat. Au sein d'une équipe soudée, on anticipait les actions des autres ; au fil du temps, on a appris que c'était ce qui faisait la différence entre la réussite et l'échec face à l'objectif.

Les chiens aboyaient toujours quand on s'est arrêtés en lisière d'un grand champ boueux, face aux habitations et aux arbres. J'aurais aimé que les chiens la ferment. Mais peut-être qu'ils aboyaient toujours autant. On pouvait espérer que l'ennemi ne leur prêtait plus attention.

On avait un groupe de Rangers, l'infanterie des

opérations spéciales, et des commandos afghans avec nous. Ils disposaient d'armes diverses, mais pour cette mission, ils avaient plusieurs mitrailleuses légères MK-48, plus encombrantes. La MK-48 tirait des munitions 7,62 et pouvait être très efficace en tir de couverture dans un environnement végétal dense. On a attendu que les Rangers et les Afghans rampent lentement dans le champ, cachés dans l'herbe à hauteur de taille, et s'installent en soutien. Si on tombait sur un os, on pourrait les appeler pour qu'ils nous couvrent avec leurs gros flingues. Une fois le soutien établi, notre groupe s'est avancé à droite du champ, suivant la ligne des arbres, vers la position ennemie.

Le champ était boueux et ça nous a pris un moment pour contourner les arbres. Des fossés d'irrigation couraient tout du long, formant une barrière. Si on arrivait à surprendre ceux qui étaient cachés dans les bosquets, ils seraient coincés entre ce fossé et nous. J'entendais le chef de groupe des Rangers à la radio. Ses hommes cherchaient à repérer l'ennemi. Ils n'avaient aperçu aucun mouvement. On a donc pénétré lentement à couvert.

Mon équipe se trouvait au milieu, celle de Steve devant moi. Il faisait un noir d'encre. Même avec la vision nocturne, c'était dur de trouver le bon chemin entre les arbres, parce que les branches bloquaient toute lumière résiduelle. Tout le monde avançait avec précaution, attentif à faire le moins de bruit possible.

On savait que le moindre faux pas risquait de donner l'alerte à l'ennemi tout proche. Je marchais quasiment sur la pointe des pieds. Je voyais nos lasers infrarouges qui balayaient lentement la zone devant nous. Chaque soldat disposait d'un laser sur son arme. L'infrarouge servait de lampe torche – et le petit point au milieu

indiquait la cible de notre arme. C'était invisible à l'œil nu, mais ceux d'entre nous équipés de lunettes de vision nocturne pouvaient voir ces lasers. Ils nous aidaient bien, en particulier sous l'épais couvert végétal.

Moins de cinquante mètres plus loin, sur ma droite, j'ai senti Walt se figer. Je travaillais avec lui depuis assez longtemps pour connaître son langage corporel : il avait repéré quelque chose. Il n'avait pas besoin de dire le moindre mot. On savait tous qu'il avait vu un truc.

Le groupe s'est arrêté net. Walt et un autre SEAL se sont avancés sur la pointe des pieds. Walt nous a fait signe d'approcher, appuyant son arme sur le pied d'un gros arbre. En arrivant à sa hauteur, j'ai vu deux combattants profondément endormis à même le sol, leurs AK-47 à côté d'eux. Il y avait des déchets éparpillés dans toute la clairière, bouteilles d'eau, boîtes de conserve, morceaux de papier. Walt s'est enfoncé de quelques pas dans les bois, prêt à tirer. J'ai vu sa visée laser briller sur la poitrine d'un ennemi. Immobiles, Walt et l'autre SEAL visaient les talibans endormis. On avait tous des silencieux, mais Walt avait pris la bonne décision en les surveillant dans leur sommeil – attendant leur réveil éventuel pour réagir. Walt ne voulait pas prendre le risque de leur tirer dessus : le moindre bruit risquait de réveiller les autres.

Rencontrer ces talibans endormis, c'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle.

Une bonne, parce que l'ennemi était manifestement proche, et n'était pas sorti de la zone. Une mauvaise, parce qu'on allait à la fusillade. On a continué en silence, prenant garde de ne pas réveiller les combattants endormis. Une trentaine de mètres plus loin, j'ai vu l'allée menant aux habitations où ils avaient mangé.

Des motos étaient garées avec la camionnette blanche sous un arbre gigantesque, devant une maison.

Mon équipe a rejoint celle de Steve un peu plus loin dans l'allée, sauf Walt et l'autre SEAL qui étaient restés avec les sentinelles endormies. Cinq d'entre nous ont marché droit vers la maison. J'ai jeté un œil à gauche, analysant le langage corporel de Steve. Il pensait la même chose que moi. On allait se retrouver face à face avec l'ennemi. Steve, accroupi, se tenait prêt à tirer avec son HK-416 à l'épaule. Son laser infrarouge balayait les arbres dans les ténèbres, droit devant moi.

Steve et son mitrailleur, armé d'une MK-46 légère, se sont positionnés à gauche de mon groupe, tandis qu'on remontait l'allée vers la maison. Mon équipe se dirigeait vers les habitations et le bosquet d'arbres enchevêtrés derrière. On savait que les ennemis n'avaient pas eu le temps d'aller bien loin ; ils ne s'étaient pas non plus aventurés à découvert, de peur d'être repérés par nos drones. S'ils sortaient, les Rangers positionnés en lisière du champ les verraient. Si on devait entrer en contact avec les talibans, cela se passerait sous les arbres, droit devant nous.

Au bout de l'allée, j'ai aperçu des couvertures et des matelas par terre. Les couvertures étaient en tas : celui qui était dessous en était sorti bien vite. Au premier abord, il y avait au moins cinq matelas. Mais en fait, je n'ai pas pris la peine de vraiment compter : mon esprit était concentré sur le combat à venir. Je me suis demandé : « Bon, ils sont où, bordel ? »

Dès que j'ai vu les matelas, je me suis arrêté et les ai montrés à mon équipe avec mon pointeur infrarouge. Tout le monde s'est figé sur place et on a scruté le couvert végétal environnant. Les lasers de mes camarades s'entrecroisaient au-dessus des arbres. Je balayais

lentement les arbres à notre gauche quand une tête est apparue tout à coup devant moi, avant de disparaître aussitôt. Trop vite pour identifier à coup sûr un homme, une femme ou un enfant.

Avec les règles de combat qui n'arrêtaient pas de changer pour devenir plus contraignantes, je ne pouvais pas tirer : je ne savais absolument pas si c'était un combattant. Il y avait de grandes chances que la tête appartienne à l'un des occupants des matelas. Si c'était le cas, à en juger par les sentinelles que Walt avait repérées, j'étais à peu près sûr qu'ils étaient armés, mais je n'avais pas vu d'arme et on ne nous avait pas tiré dessus. Tout était là, sous mes yeux. C'était forcément l'ennemi. J'avais déjà repéré la voiture, les motos, les lits défaits, et j'étais carrément sûr que c'était un des types qu'on cherchait.

Plus aucun mouvement. J'ai murmuré dans la radio : « Hé les gars, j'ai de l'animation par ici. »

Au moment même où je finissais l'annonce, un ennemi, tout à fait visible cette fois-ci, est sorti du fossé à quinze mètres devant nous. Il a commencé à tirer avec une mitrailleuse PKM à bande.

L'engin crachait le feu comme un canon léger. Une flamme d'un mètre de long a jailli de l'arme. Je suis tombé en arrière, une explosion de lumière dans mes lunettes de vision nocturne. Le mitrailleur tirait comme un fou. Une grêle de balles a sifflé juste au-dessus de moi. Tout était noyé dans le rugissement de la PKM, y compris les idées que j'aurais pu avoir sur les règles de combat ou la suite des événements. J'ai vu plusieurs camarades plonger à l'abri. Mon organisme est passé en mode survie. Je venais de réussir une esquive de balles à la Matrix, en tombant sur le dos. Si je plongeais vers l'avant, je me retrouverais sur la trajectoire

des projectiles qui pilonnaient le sol autour de moi. Il fallait que je m'aplatisse le plus vite possible. On était totalement cloués, sans la moindre couverture. Dans quelques secondes, les rafales de la PKM hacheraient mon équipe.

J'ai coincé mon fusil entre les jambes et j'ai commencé à riposter. Je sentais les douilles éjectées contre ma cuisse. Je ne pouvais utiliser ni mon système de visée ni mon pointeur infrarouge. Je tirais au jugé. Tire dans le tas, Dieu t'aidera. Mes camarades m'imitaient. Il fallait qu'on balance quelques rafales à l'ennemi le plus vite possible.

Les rafales de la PKM grêlaient le sol autour de nous. Des balles traçantes nous sifflaient au visage, percutant les arbres. Si un seul d'entre nous s'était levé, on se serait fait immédiatement descendre. Le taliban avait du mal à viser, avec le recul de la mitrailleuse – mais il la contrôlait de mieux en mieux.

Tout à coup, j'ai entendu quelque chose un peu sur ma gauche. C'était le doux bruit d'une MK-46. Normalement, nous tirons par rafales de six à huit balles pour économiser les munitions et avoir une meilleure précision. Mais là, ce n'était pas le cas. Le mitrailleur de Steve ne lâchait pas la détente. Il a envoyé une rafale interminable. Steve et lui se trouvaient à une dizaine de mètres sur la gauche : un angle de tir parfait sur la position ennemie. Ses balles traçantes projetaient des débris de bois et d'écorce, juste au-dessus des talibans.

À ce stade, le feu ennemi s'est complètement arrêté, mais le servant de l'arme automatique et Steve nous couvraient toujours. Mon équipe s'est éloignée de la PKM.

« Allez-y », ai-je hurlé à deux camarades en continuant de tirer.

Un autre est resté pour m'aider à couvrir les deux premiers.

Un peu plus loin, ceux-ci ont trouvé une position plus sûre. C'était mon tour de décrocher. Je me suis relevé en roulé-boulé, en faisant attention de rester le plus près possible du sol. J'étais sûr que, dans un instant, la mitrailleuse ennemie allait repartir. C'était notre seule chance de sortir de sa ligne de tir. J'ai couru dans le chemin et me suis arrêté juste derrière mes camarades. J'ai levé mon arme et commencé à tirer pour tenter de couvrir les autres.

« C'est bon ! Allez, allez ! »

Une fois tous mes gars revenus en lisière du champ et à l'abri, on s'est retournés pour couvrir Steve et son mitrailleur du mieux possible. Ils ont foncé se mettre en sûreté. Le mitrailleur avait vidé une boîte de deux cents cartouches en une seule rafale. Je l'ai vu arriver avec Steve, en train de recharger son arme tout en courant comme un dératé.

Steve et le mitrailleur revenus, le chef de section a dit aux Rangers de tout lâcher. Ils ont ouvert le feu avec des mitrailleuses lourdes, des lance-grenades et des armes plus légères. C'était assourdissant. Un mur de balles. J'ai jeté un œil à l'endroit qu'on venait de quitter et j'ai vu des arbres exploser en morceaux.

Le chef et le commandant de section étaient occupés à la radio juste à côté.

« Comptez-vous et confirmez-moi que vous êtes tous là », a dit le commandant de section.

Les chefs d'équipe devaient vérifier que tous leurs gars étaient là. On n'abandonnerait certainement personne. Je suis allé retrouver mon équipe.

« Hé ben… waow… », a soufflé l'un de mes camarades.

Je voyais à peine son sourire sous ses lunettes de vision nocturne.

« Heu ouais, mec, hein, putain ? » ai-je bafouillé.

J'aurais sans doute eu du mal à formuler la moindre phrase intelligente. J'avais d'autres soucis en tête. Je devais compter mes hommes avant que notre contrôle de l'appui aérien se mette à envoyer des bombes. Si on avait laissé un gars blessé dans la zone de tir, on ne pourrait pas appeler l'aviation avant d'être retournés le chercher. Heureusement, tout le monde était revenu.

J'ai allumé ma radio :

« C'est bon pour Alpha.

– C'est bon pour Charlie », a annoncé Steve de son côté.

Je retenais mon souffle, écoutant chaque équipe annoncer son statut. Pour moi, c'était carrément impossible que tout le monde s'en soit sorti indemne. Les talibans avaient eu l'initiative. Avec la PKM qui tirait entre six cent cinquante et sept cent cinquante balles à la minute, quelqu'un avait forcément été touché.

Toutes les équipes étaient nickel. Aucun blessé. On n'était pas obligé d'être bon à chaque fois. Parfois, il valait mieux avoir de la chance. Et pour l'instant, la chance était avec nous.

Steve et son mitrailleur nous avaient sauvé la vie. On avait tous vu ce qui s'était passé ; Steve savait ce qu'allait faire mon équipe et avait positionné la sienne pour nous soutenir. Sans elle, sans le lien étroit qu'on entretenait, on aurait inévitablement subi des pertes. Steve avait su d'instinct quoi faire sur le terrain et réagir aux tirs ennemis. On pensait pareil, tous les deux. On connaissait la position de l'autre sans même avoir à y réfléchir.

Imaginez un match de basket, mais avec des stars

de la NBA. Personne sur la touche pour dessiner des schémas sur un tableau. Chaque joueur est un grand athlète, et sait interpréter les mouvements des autres pour réussir des matchs incroyables. On faisait la même chose, mais pas sur un terrain, et certainement pas pour le même salaire.

« On attend l'appui aérien », a annoncé la radio.

Le contrôleur appelait les avions. Les chasseurs ont commencé à tourner dans le ciel, prêts à lancer leurs bombes.

« Trois minutes », a dit le chef de section.

S'il restait des ennemis dans les arbres, ils disposaient de trois minutes pour décrocher avant que les bombes ne tombent. J'ai vérifié que mon équipe était à couvert et on a attendu les frappes.

Recroquevillé dans un petit fossé, j'ai attendu le sifflement que fait la bombe juste avant d'exploser. Puis j'ai vu l'éclair violent qui illuminait le ciel, quelques secondes avant l'explosion colossale. Les arbres et les habitations se détachaient, comme à contre-jour. Une pluie de terre et de débris nous est tombée dessus.

« Prêt pour une seconde attaque. Trois minutes », a annoncé la radio.

En voyant l'impact des bombes sur les arbres, j'étais carrément content de ne pas me trouver là-bas. À chaque détonation, je sentais l'onde de choc se répercuter dans le sol. On aurait dit qu'un géant martelait la terre de ses poings.

Après le second passage, j'ai retrouvé le commandant et le chef de section avec les autres chefs d'équipe.

« On va dégager les arbres, a annoncé le chef de section. Faites-moi savoir quand vos équipes seront prêtes. »

Plusieurs gars de mon équipe et de celle de Steve

sont sortis du fossé, prêts à remonter sur le chemin. On s'est mis en file indienne et on s'est avancés avec précaution vers les arbres. En m'approchant, j'ai vu que ça ressemblait à un champ de bataille de la Première Guerre mondiale. Des cratères de bombes encore fumants. Des arbres calcinés, coupés en deux, sortant du sol comme des dents cassées. Une épaisse fumée recouvrait le tout. Tous les arbres brûlaient, créant un brouillard vert et aveuglant dans nos lunettes de vision nocturne. On n'y voyait presque rien.

À mi-chemin, j'ai vu la zone où avait eu lieu le contact initial. Les bombes avaient englouti le bosquet, ne laissant qu'un trou fumant. Devant moi, j'ai distingué une silhouette de taille humaine gisant dans un fossé. Je m'en suis approché, braquant mon arme dessus. J'ai vu que c'était un des ennemis, le corps calciné. Ses vêtements rougeoyaient encore, sa longue chemise ample déchirée par les éclats. Il avait une cartouchière sur la poitrine. Un autre cadavre gravement brûlé se trouvait à côté.

On a continué à avancer au milieu des arbres incendiés, marchant sur des débris et contournant les gros cratères. J'allais ramener mon équipe pour fouiller les habitations et attendre des renforts et les renseignements, quand les pilotes des drones ont annoncé à la radio :

« On a plusieurs silhouettes en mouvement, cent cinquante mètres à l'ouest. »

Six combattants avaient jailli des arbres après le dernier bombardement. Sans doute les six talibans les plus chanceux du monde. Ils avaient survécu à notre première fusillade, au tir de barrage à l'arme lourde des Rangers, et encore aux deux séries de bombes.

En entendant la radio, j'ai jeté un œil vers Steve et son équipe, à ma gauche. On pensait tous les deux la

même chose. Impossible que ces types s'en sortent. J'ai informé le chef de section à la radio :

« Équipe Alpha, on est dessus. »

Steve a aussitôt ajouté :

« Équipe Charlie, on est dessus. »

Notre chef de section a réfléchi un instant :

« Bien reçu. Alpha et Charlie, prenez contrôle de l'ISR et du mitraillage par AC-130. Si vous avez besoin d'autre chose, faites-le-moi savoir. »

J'ai appelé le drone :

« ISR, ici Alpha Un. On est un groupe de huit plus un chien, on va vers l'ouest. Merci de m'indiquer le nombre et la position des ennemis. »

Le pilote du drone nous a orientés. On a rapidement mis nos deux équipes en position et on s'est dirigés vers l'ennemi. Le maître-chien a mené son animal en éclaireur. Je le voyais renifler le sol. L'ISR nous donnait des indications par radio.

« Alpha Un, ici l'ISR. On a plusieurs personnes en mouvement dans le coin sud-ouest d'un champ, environ cinq cents mètres à l'ouest.

– Bien reçu, merci de nous les pointer. »

Le drone a tiré un laser infrarouge, comme un pointeur géant, en direction des talibans. Dans nos lunettes, on aurait dit un doigt immense indiquant l'emplacement exact de l'ennemi. On se serait cru dans un jeu vidéo.

Une fois sortis des arbres, on a ralenti. On s'est retrouvés devant un vaste champ, avec une petite chaussée et un bosquet à la lisière sud.

Notre maître-chien a détaché son animal et l'a lancé devant nous, vers les arbres. L'équipe de Steve avançait, à la perpendiculaire. On n'avait pas les Rangers avec nous. Juste nos deux équipes d'assaut. Si on entrait en

contact tout de suite, on aurait nos deux groupes en position d'ouvrir le feu.

Je me concentrais sur le rayon laser. Il n'avait pas bougé depuis qu'on était à découvert, ce qui était bien. Mais je voulais me rapprocher de l'ennemi avant qu'il prépare sa défense. J'espérais qu'ils essaieraient de se cacher, et d'éviter le combat.

J'ai regardé à gauche et à droite. Mon équipe s'était déployée et avançait en silence dans le champ. À gauche, j'ai aperçu les gars de Steve et j'ai vu notre chien – surnommé « Missile à fourrure » – plonger dans les arbres. Il a disparu et j'ai entendu un type hurler. Le chien avait repéré l'odeur d'un ennemi. Il grondait et l'homme criait.

Mon équipe gardait l'œil sur le groupe ennemi devant nous. Steve et l'un des snipers ont pénétré sous les arbres pour aider l'animal. On entendait l'homme hurler sous les morsures du chien. Les cris ont cessé après quelques tirs rapides du HK-416 à silencieux de notre sniper.

Steve a annoncé à la radio :

« Faites gaffe, les gars. On vient de tomber sur un ennemi planqué dans le fossé, avec un lance-roquettes, prêt à tirer. »

Le groupe qu'on pourchassait avait laissé ce type en embuscade. Le chien l'avait débusqué, nous sauvant sans doute la vie. Ces combattants n'étaient pas des débutants. Loin de paniquer, ils avaient tenté de nous piéger.

« ISR, ici Alpha Un. Des mouvements de notre groupe d'ennemis ?

– Alpha Un, ici ISR. Négatif. Ils sont toujours sur place, et j'ai mon laser dessus. »

L'équipe de Steve s'est remise en ligne et a continué le long des arbres. Je n'avais même pas besoin

de contacter Steve pour savoir ce qu'il pensait. Je le voyais rien qu'à son langage corporel. J'ai répondu en poussant mon équipe plus loin vers la droite, pour mieux contourner l'ennemi. On était dans une formation en L parfaite. Ainsi, on pourrait attaquer les talibans des deux côtés. Le drone nous indiquait toujours leur position. Il faisait noir : ils n'avaient aucune chance de nous voir.

Pas à pas, on s'est rapprochés à cent cinquante mètres. Nos lasers rejoignaient à présent ceux du drone.

L'ennemi n'avait aucune chance.

Sous les puissants rayons infrarouges du drone, les talibans étaient facilement repérables avec nos lunettes. Les cinq guerriers s'étaient installés dans un petit périmètre et s'étaient allongés au bord d'un fossé, attendant qu'on approche.

Ils ne le savaient pas encore, mais c'était trop tard pour eux. Ils ne nous voyaient pas, mais nous, on les voyait. Nos premiers tirs en ont tué deux. Je les ai vus glisser comme si un câble les avait tirés dans le sol. Nos lasers dansaient autour d'eux. L'un après l'autre, ils ont disparu dans le fossé. Un taliban a ouvert le feu à l'AK-47 dans notre direction, mais les balles sont passées bien au-dessus de nos têtes. Touché par plusieurs rafales, le tireur s'est effondré.

Le combat n'avait duré que quelques secondes. On n'avait jamais douté de son issue. On s'est avancés pour fouiller les corps, récupérer les armes pour les détruire sur place. Tandis qu'on dégageait les cadavres et les armes, les autres SEAL et les Rangers sécurisaient l'objectif initial.

Une fois l'action terminée, on est revenus à la zone d'habitation puis aux hélicoptères.

Ce qu'on fait n'a rien de sorcier. Tous les SEAL ont subi le même entraînement, ont éprouvé les mêmes conditions extrêmes, et se sont tous exercés ensemble au point où ils sont capables d'accomplir les tâches les plus élémentaires de manière extraordinaire. Cela crée entre eux une confiance réciproque inébranlable. Grâce à la relation que Steve et moi avions entretenue en travaillant ensemble toutes ces années, nous pouvions gérer n'importe quelle situation ou presque. La confiance était la clé de notre succès, même quand le combat ne se déroulait pas comme prévu. Cette proximité dans l'action, c'était le plus souvent ce qui transformait une défaite en victoire.

CHAPITRE 9

Jamais sans mon binôme

Responsabilité

La nuit précédant le lancement de la mission, j'ai reçu un appel : je devais me rendre au centre d'opérations conjoint. On était en 2007, j'en étais à mon sixième déploiement. Au lieu d'effectuer des raids avec mon équipe, j'avais été envoyé comme agent de liaison avec d'autres administrations.

Je devais coordonner le soutien aérien et participer à la planification tactique. Je devais aussi m'occuper des prisonniers éventuels, pour les remettre au centre de détention approprié de la Coalition.

Les relations entre la CIA, les forces spéciales et la 82e division aéroportée étaient pour le moins tendues. Les forces spéciales voulaient faire des sorties, mais n'avaient pas l'argent pour payer l'unité de police afghane qu'elles entraînaient. Avant de monter un guet-apens sur un itinéraire transfrontalier utilisé par l'ennemi, on devait envoyer un CONOPs (concept d'opérations), indiquant qu'on partait s'entraîner aux « embuscades ».

À ce stade de la guerre, la bureaucratie ralentissait tout. Pour sortir du camp, on devait d'abord concevoir des PowerPoint pour expliquer notre opération. La

présentation devait être approuvée à tous les échelons de la hiérarchie, ce qui pouvait prendre plusieurs jours.

J'avais passé la moitié de ma période de déploiement, quand j'ai reçu un appel de mon groupe d'origine. Je devais me présenter à une base dans l'est de l'Afghanistan. Le message était clair et net.

En général, on ne nous relevait jamais de notre poste. Le reste de ma compagnie était déployé dans tout l'Afghanistan, sur la même mission. Quand j'ai reçu l'ordre de revenir, ça ne m'a pas dérangé. J'aimais bien ce que je faisais, mais j'aimais aussi l'idée de retourner dans l'équipe pour mener des raids.

Une fois notre groupe reconstitué, on s'est retrouvés dans la salle de réunion, une pièce longue et étroite avec des bancs en bois artisanaux au milieu, comme dans une église. Au bout, il y avait des écrans plats pour visionner les PowerPoint, des vidéos de drones ou photos satellites. Sur un mur, on voyait des cartes de l'Afghanistan et de la zone frontalière, et, en face, des schémas présentant les acteurs essentiels des divers réseaux de talibans et d'Al-Qaïda qu'on visait.

La pièce était pleine de monde. Pas de place pour s'asseoir. Tout au bout, le commandant de notre groupe a pris la parole. Un informateur avait signalé avoir vu Oussama Ben Laden, le chef d'Al-Qaïda, près de Tora Bora – au même endroit où les forces états-uniennes avaient failli le capturer en 2001.

La bataille de Tora Bora avait débuté le 12 décembre 2001, et duré cinq jours. On pensait que Ben Laden se cachait dans les montagnes de Tora Bora, qui signifie « caverne noire » en pachtoun. Ben Laden se serait caché dans un complexe troglodyte des Montagnes blanches, près de la passe de Khyber. D'après la rumeur, son quartier général s'étendait sur plusieurs niveaux,

alimenté par l'hydroélectricité des rivières, avec des couloirs d'hôtel et de quoi loger mille combattants. Ce complexe était un refuge historique des combattants afghans ; dans les années 1980, la CIA avait financé de multiples projets dans cette région, pour aider les moudjahidins face à l'invasion soviétique.

Lors de la bataille de 2001, nos soldats avaient découvert d'imposantes caches d'armes, avec des missiles Stinger des années quatre-vingt. Les forces états-uniennes et afghanes avaient pris les positions des talibans et d'Al-Qaïda, mais n'avaient pu capturer ou tuer Ben Laden. Celui-ci s'était enfui au Pakistan. Et voilà qu'une source de la CIA nous annonçait son retour en Afghanistan.

« On a aperçu un homme de haute taille, en robe blanche flottante, à Tora Bora, a déclaré le commandant. Il serait de retour, peut-être pour son dernier combat. »

Je n'étais pas plus enthousiaste que ça.

Quelque chose clochait. L'opération se fondait sur le témoignage d'une seule personne affirmant avoir vu un homme de grande taille en « robe blanche flottante ». Les renseignements émanant d'une seule source se révélaient rarement exacts, et en général ne suffisaient pas pour qu'on déclenche une action.

En l'absence d'autres sources confirmant ce témoignage, on a lancé des dizaines de drones dans la région. Ils ont volé jour et nuit au-dessus de Tora Bora, sans rien repérer d'intéressant. C'est drôle, parce que les gens du renseignement et les huiles semblent toujours croire qu'on ne peut pas entendre les drones. En fait, si. Ces appareils volent au milieu des montagnes d'Afghanistan avec un bruit de tondeuse aérienne. En Afghanistan, ce bruit ne signifie qu'une chose : un drone américain.

Quand on en envoie une vingtaine, tout le monde dans le coin sait qu'on exerce une surveillance.

La mission devait être lancée dans quelques jours, mais on était prêts dès le premier soir. Avec notre expérience, on n'avait pas besoin d'un long préavis. On réfléchissait vite, et il ne fallait pas longtemps pour organiser et accomplir une mission. Mais ces préparatifs rapides n'avaient pas grande importance, parce que l'opération était sans cesse retardée.

Chaque jour, c'était une nouvelle excuse.

« On attend les bombardiers B-1. »

« Les Rangers ne sont pas encore en position. »

« On a les forces spéciales qui se rendent sur zone, avec leurs unités afghanes. »

Les retards venaient d'en haut. Apparemment, tous les généraux en Afghanistan voulaient participer. Des unités de toutes les armes étaient enrôlées. Même le système de fusées M142 de l'artillerie mobile de l'armée de terre, prévu pour expédier des missiles longue portée. Il devait fournir un tir de barrage préparatoire dans la zone, peu de temps avant que les SEAL se posent en hélicoptère.

À chaque nouveau retard, la « Fée des bonnes idées » se déchaînait. Les officiers et les planificateurs nous imaginaient des scénarios de mission délirants, et ça se terminait toujours par davantage de matériel à transporter.

Outre les unités supplémentaires, le FBI avait envoyé ses experts ADN de Washington, rien que ça. Quelqu'un avait aussi dépensé trente mille dollars pour une carte en 3D de la vallée. Elle est apparue un jour, pour rester là, inutilisée, au fond de la salle. La seule fois où on l'a regardée, c'était pour savoir à quoi ressemblait exactement une carte à trente mille dollars.

Un soir, après quelques jours d'attente, on était assis autour du feu, au centre du camp. On était là à parler de tout ce délire autour de nous, quand un copain est arrivé. Il m'a demandé :

« Hé mec, le premier maître est venu te voir ?

– Non. Qu'est-ce qui se passe ?

– Je sais pas au juste, mais apparemment tu ne pars plus en mission. On va te confier autre chose. »

Ma curiosité en éveil, je me suis rendu au centre des opérations. À l'intérieur, c'était l'activité permanente. Il devait y avoir une douzaine d'écrans plats sur le mur, chacun montrant une zone différente. J'ai aperçu le premier maître assis dans un coin et je suis allé le voir pour lui demander :

« Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ? On m'a dit que tu me cherchais.

– Il y a du nouveau. Walt et toi, vous allez travailler avec des gens, et peut-être les aider sur certaines cibles, a expliqué le premier maître. Vous prenez l'avion ce soir. De là, vous retrouverez votre contact et vous irez jusqu'à la zone frontalière, près de Tora Bora. On a besoin de vous pour coordonner le blocage. Si on a des fuyards, vous ferez en sorte que Ben Laden ne s'échappe pas encore.

– J'emporte mon matériel ?

– Ouais. Tout ton matos opérationnel. Et comme vous êtes tous les deux coordinateurs de soutien aérien, Walt et toi, vous pourrez aider en transmettant les infos des drones aux hommes sur le terrain. »

Walt allait être mon binôme – une technique qu'on apprenait en BUD/S. Les SEAL ne partent jamais seuls. En BUD/S, dès le premier jour sur la plage, on est jumelé à un binôme. L'armée de terre utilise le même principe, avec l'appellation de « binôme de

combat ». En mission à l'étranger ou à l'entraînement aux États-Unis, le binôme veille sur toi.

Mais le concept de binôme va bien au-delà. Le binôme prend tes intérêts à cœur. Il n'a pas peur de te dire la vérité. Ton binôme, ce n'est pas ton chef ni ton subordonné. C'est ton pair. Le binôme vérifie ton parachute, écoute ton plan, et c'est généralement le premier qui te dira : « Ah putain, non, c'est débile, ça. »

C'est bien plus facile de réussir quand il y a quelqu'un d'autre pour te montrer ta responsabilité. La relation avec un binôme, c'est la réciprocité. Il faut non seulement être honnête et ouvert, mais aussi écouter. Sinon, le message est perdu. Au cours de ma carrière, j'ai appris toute la valeur du binôme dans les négociations au sein de mon unité. J'avais besoin d'un pair pour me demander des comptes.

Steve, le chef d'équipe de Walt, a été mon binôme pendant la plus grande partie de ma carrière. On était au S & T ensemble et on a évolué dans le même groupe. On pouvait se parler franchement. Lorsqu'il me disait que je déconnais ou que j'étais trop dans l'émotion, je l'écoutais.

Dans la vie professionnelle, on a toujours besoin d'une personne honnête, qui te dira franchement quand tu dérailles. Mais un binôme, ce n'est pas seulement ça. C'est aussi le gars sur qui tu peux compter à coup sûr quand les choses se gâtent. Et quand tu commets une erreur, ton binôme ne te lâche pas. Il ne t'abandonne pas quand tu as besoin d'aide. Un binôme, c'est un ami, un mentor, et ton dernier rempart contre la folie. On peut lui faire confiance d'instinct, et comme en BUD/S, il n'est jamais bien loin quand les balles se mettent à pleuvoir.

[redacted]...

Walt serait mon binôme.

J'ai couru préparer mes affaires. La base était construite pour accueillir deux cents personnes, mais, en une semaine, on était passé à presque sept cents. Le réfectoire était plein à chaque repas. Il n'y avait de la place nulle part. Les douches chaudes devenaient denrée rare. Au début, plus d'eau chaude ; ensuite, plus d'eau du tout. Là-dessus, les toilettes ont été fermées.

La nuit, assis autour du feu de camp, on rigolait du mastodonte qu'était devenue la mission. Rien que pour elle, on débuterait par des bombardements massifs. Tora Bora recevrait plus de bombes que tout l'Afghanistan depuis le début de la guerre.

« On aurait déjà pu boucler cette mission, m'a dit Walt un soir. Toute cette agitation, ça va seulement trahir nos plans. Enfin merde, je serais étonné qu'il reste encore quelqu'un dans cette chaîne de montagnes. Dieu sait que, si j'entendais des drones voler au-dessus de chez moi toute la semaine, je déménagerais. »

Toute cette agitation dans notre camp avait aussi attiré l'attention des Afghans qui y travaillaient. C'est un peu dur de garder un secret quand on a au moins cinquante Afghans du coin sur place, à pomper les chiottes, remplir les tonneaux d'eau et construire des bâtiments. On n'avait aucun doute : tout le monde savait qui on était – et qu'on était sur un gros coup.

En plus, à chaque jour de retard supplémentaire, le risque de fuite augmentait. Assis dans le hangar à attendre notre avion, Walt et moi, on pensait la même chose de la mission. On aurait parié qu'on allait faire chou blanc.

« Voilà ce qui va se passer, expliquai-je à Walt. Ils vont se poser près des montagnes et passer une semaine à faire de la rando. C'est comme une virée camping à plusieurs millions de dollars. »

Walt était d'accord :

« J'aimerais pas être à leur place. Au moins, nous, notre voyage sera une aventure. »

On allait dans un autre pays d'Asie centrale. En chemin, on a passé une nuit dans la capitale puis on est revenus vers la frontière. Mais, à notre premier arrêt, le pays d'accueil a décrété que Walt devait rester. Ils ne permettaient qu'à un seul d'entre nous de rejoindre leurs forces stationnées à la frontière. Comme j'avais le grade le plus élevé, c'est tombé sur moi. Je n'aimais pas beaucoup l'idée d'aller là-bas sans mon binôme, mais je n'avais pas le choix.

Après avoir passé une nuit de plus à Peshawar, je me suis dirigé vers l'aéroport pour prendre un hélicoptère. Direction une base de l'autre côté de la frontière, à Tora Bora. Au lieu de Walt, c'est un officier de la CIA nommé Harvey et un technicien des transmissions de l'unité qui m'ont rejoint. J'avais rencontré Harvey à l'ambassade. Grand et maigre, il portait encore les cheveux courts comme un marine.

Ancien officier d'artillerie, il arborait l'uniforme de la CIA « va-t-en-guerre » : pantalon de treillis beige, polo North Face et chaussures de randonnée. J'avais déjà travaillé avec la CIA et je voulais tester un peu ce gars. On serait « binômes » la semaine suivante, mais je n'étais pas sûr qu'il comprenait l'idée de binôme comme moi. Je lui ai demandé :

« Alors, mec, on t'a envoyé faire quoi ? »

Harvey a haussé les épaules.

« T'es déjà venu dans le coin ?

– Non. J'ai passé un moment à l'ambassade, mais c'est ma première fois dans cette région. »

Super, j'ai pensé, encore un qui sort du circuit des cocktails. Ce serait la première fois qu'il verrait la guerre de si près. Comme je travaillais à l'avant-poste, j'avais passé beaucoup de temps avec la CIA. Ils semblaient tous avoir des diplômes de haut niveau, mais aucun bon sens dès qu'il s'agissait de l'Afghanistan. Ils passaient plus de temps à se disputer. Dans mon expérience, entre eux, c'était un concours à celui qui pisserait le plus loin.

On était assis sur le tarmac de l'aéroport, à attendre notre hélicoptère. Le respect du planning et la ponctualité, ça n'était clairement pas une habitude, dans ce pays.

Au bout de plusieurs heures, un groupe d'officiers nous ont fait monter dans l'hélicoptère de transport MI-17, le plus délabré que j'aie jamais vu. Construit par les Russes, le MI-17 n'avait pas la silhouette effilée des modèles américains. Il ressemblait à un gros insecte, avec un corps bulbeux et une queue protubérante. La peinture s'écaillait sur le côté, et le plancher glissait par endroits à cause de l'huile ou d'un autre fluide. J'ai trouvé un coin où m'asseoir dans le fond et j'ai croisé les doigts.

Harvey est venu s'asseoir à côté de moi, suivi du technicien des transmissions.

L'hélicoptère s'est lentement réveillé. On a décollé et grimpé dans le ciel. J'ai essayé de me détendre et d'oublier le fluide hydraulique qui gouttait du plafond. Il y avait un autre problème. L'hélicoptère tout entier semblait incliné vers la gauche. Il n'était même pas correctement équilibré.

Le chef de bord s'est mis à déménager des boîtes de nourriture, des malles et des sacs de matériel, pour

tenter d'équilibrer l'appareil. Malgré tous ses efforts, ça ne marchait jamais. Entre deux transvasements, il a fait chauffer du thé dans une petite bouilloire. Les pilotes ont eu droit aux deux premières tasses, sur un petit plateau d'argent. Ensuite, Harvey et moi, sur ce même plateau.

Je sirotais mon thé, essayant de ne pas penser au crash. À côté de moi, Harvey regardait par la fenêtre en silence. C'était difficile de parler avec le bruit du moteur.

On a atterri à la base sans incident. Une fois arrivés, les officiers étaient nerveux. J'ai voulu les aider à décharger les sacs, mais ils m'ont écarté et escorté à un camion non loin de là. Un capitaine nous a salués. Il avait la peau sombre, tannée par le soleil, avec une moustache bien taillée.

Il semblait nerveux, préoccupé.

« Vaut mieux que vous restiez dans le camion, a-t-il dit. Mes hommes emporteront vos affaires là où vous allez. »

Le convoi s'est mis à serpenter sur la piste, empruntant une route bordée d'ornières jusqu'à un groupe de bâtiments. La base ne ressemblait en rien à celles que nous avions en Afghanistan. Elle était grande ouverte, sans aucune enceinte, et se trouvait au fond d'une vallée entourée de montagnes. On était si près de Tora Bora que je pouvais littéralement regarder les sommets au loin et voir les bombes exploser.

Les camions se sont arrêtés devant un bâtiment dissimulé derrière une clôture. Il était encore sur la base, mais assez loin pour être difficile à repérer. Tandis que le technicien des transmissions installait les ordinateurs et les radios, j'ai trouvé une chambre vide et j'ai commencé à défaire mes bagages.

C'était un bâtiment bétonné, en forme de U. La plupart des pièces étaient vides. On avait chacun une pièce avec une couchette, mais pas de matelas, juste un sommier à ressorts. Harvey est entré :

« Ils vous ont donné des draps ? a-t-il demandé, jetant un regard appuyé à mon matériel et mon arme posée sur le lit.

– Non. Je vais juste prendre mon sac de couchage et le tapis de sol que j'ai emporté. »

L'air agacé, Harvey a jeté un œil dans le couloir, puis s'est retourné vers moi :

« Vous pensez qu'ils ont des draps pour nous ? »

Un groupe de soldats est arrivé, chargé de notre protection. Ils vivaient dans une autre maison, à côté, mais des hommes restaient postés sur notre toit et d'autres patrouillaient autour du bâtiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

À mon avis, ils n'avaient pas de draps pour Harvey :

« Ça m'étonnerait. Mais vous pouvez demander. »

Harvey est parti. Une demi-heure plus tard, il est revenu, des draps à la main.

« Ils ont des draps si vous en voulez, a-t-il annoncé. Ils ont dû faire le tour de la base pour en trouver. Ils sont un peu rêches. »

Je n'allais certainement pas réclamer des draps. En tant que binôme d'Harvey, j'aurais sans doute dû lui remettre les idées en place, mais j'étais abasourdi par son manque de tact. Il s'imaginait que les soldats devaient être aux petits soins pour nous. Nous n'étions que des visiteurs, et nous aurions dû nous contenter de ce qu'on nous donnait. Je savais parfaitement qu'on n'allait pas dans un quatre étoiles. J'avais donc préparé mon sac en conséquence. Je n'avais pas l'intention de

faire des histoires. Mon nouveau binôme était déjà dans le rôle du vilain Américain.

Il est rapidement apparu qu'Harvey était mal à l'aise avec cette mission. Il n'avait pas été formé à ça. Il semblait s'intéresser davantage à son confort, et pas très concentré sur l'objectif. Mon but était de créer un lien avec les soldats : si on repérait des fuyards essayant d'échapper aux bombardements prévus, je pourrais utiliser cette relation pour les accompagner en opération.

Ce soir-là, j'ai rejoint les soldats au dîner. On a eu du ragoût de poulet avec des galettes de pain et plusieurs plats de légumes frais. On était assis en rond sur une couverture, sans nos chaussures, et on mangeait avec les mains. Certains soldats parlaient anglais et on a passé le repas à évoquer la région qui, des années plus tôt, était un bel endroit pour les vacances. À présent, sous le contrôle des talibans, la zone n'était plus sûre.

Harvey était aussi invité à dîner, mais il a refusé et est resté dans sa chambre à manger une ration militaire. Il s'est pointé après le repas, à la recherche de sucre pour son café. On n'avait que du sucre en gros morceaux. Il en a mis à contrecœur dans sa tasse.

« Je préfère en poudre. Vous pourriez me trouver du sucre comme ça ? » a-t-il demandé à l'officier commandant notre escorte.

Il ne se faisait pas que des amis ! Dès le troisième jour, on voyait bien à quel point il déplaisait aux officiers locaux. Quand il n'était pas dans le centre opérationnel de fortune, il restait dans sa chambre. Le soir, il portait un short de course qui lui couvrait à peine l'entrejambe, avec un maillot de corps qui exhibait ses bras maigres et blanchâtres. C'était incroyable comme il était mauvais pour se créer des contacts.

Tout ça n'avait pourtant rien de sorcier.

Les forces spéciales de l'armée de terre suivent une formation approfondie sur les relations avec les ressortissants locaux, mais, pour moi, c'était tout nouveau aussi. Cela dit, en grandissant dans un village esquimau de l'Alaska, j'avais sans doute appris des choses. Je me sentais à l'aise avec une culture étrangère. Ce n'était pas différent de se faire des amis à l'école ou au travail. Il faut rester soi-même, ouvert, et bien se tenir en tant qu'invité, c'est tout.

Pour un type travaillant dans une agence chargée de séduire les informateurs et de créer des liens avec les locaux, Harvey était largué. Il offensait systématiquement nos hôtes. Des draps au sucre en passant par le maillot, il gâchait tous mes efforts de rapprochement.

Harvey m'empêchait de bâtir des relations. Même si je m'entendais bien avec les soldats, leur humeur changeait dès qu'Harvey entrait dans la pièce. Ils se raidissaient, prenaient un air officiel. Leur langage corporel trahissait le dédain qu'Harvey leur inspirait. Harvey se montrait irresponsable en tout. Il ne pensait qu'à lui, pas à la mission. Et ce faisant – avec cet état d'esprit, à l'opposé de la philosophie SEAL –, il mettait en danger le succès de l'opération. Dans le monde de Harvey, on travaillait très peu en équipe. Je n'avais jamais vu ça : l'équipe était le fondement de la communauté SEAL. À ce stade de ma carrière, je n'avais travaillé qu'avec des équipes d'enfer. Enfin merde, pour mon premier déploiement, pendant l'opération *Liberté* en Irak, j'avais même bossé avec le Grom, les forces spéciales polonaises. Ils s'étaient parfaitement intégrés à nos sections SEAL. Je supposais que tout le monde était comme nous.

Je savais aussi que, si mes camarades SEAL repous-

saient des ennemis de l'autre côté de la frontière, les soldats ne me permettraient jamais de me joindre à eux. À ce stade, je n'étais même pas sûr de vouloir aller sur le terrain avec Harvey comme binôme. Walt me manquait.

Tandis que la mission se déroulait du côté afghan, j'étais là, assis dans notre petit centre opérationnel, à suivre toutes les informations ISR. D'après la radio et les écrans, personne ne semblait bouger dans notre direction. D'ailleurs, personne ne semblait bouger dans la région de Tora Bora.

Après mon départ, mon groupe a attaqué le sommet de la chaîne déserte de Tora Bora. Ils ont installé une base d'opérations. De là, ils ont commencé à fouiller la zone. L'experte ADN du FBI est arrivée avec la troisième vague d'hélicoptères, et a rapidement éprouvé le mal des montagnes. Elle a dû être évacuée douze heures plus tard. Merci, la Fée des bonnes idées.

À deux reprises, j'ai dû appeler les officiers : un des drones Predator avait vu un groupe important armé de mitraillettes se déplacer le long de la frontière ; on m'a alors répondu qu'il s'agissait des forces du pays d'accueil. Une fois, les Predator ont repéré ce qui ressemblait à un camp, toujours près de la frontière. Je distinguais des tentes et plusieurs hommes en armes patrouillant dans la zone. Ils ne semblaient pas être en uniforme. Renseignement pris par notre hôte, il s'agissait juste d'un poste frontalier.

Après plusieurs jours passés sans guère d'activité, alors que la mission tirait à sa fin, l'armée pakistanaise a fait savoir à notre ambassade que notre présence n'était plus nécessaire. Le lendemain, Harvey et moi avons fait nos sacs avant de reprendre le même hélicoptère MI-17 pourri. En sirotant mon thé, je regardais défiler

les montagnes tandis que l'hélicoptère – toujours de travers – nous ramenait à la capitale, où j'ai retrouvé Walt. On était tous les deux frustrés, et prêts à reprendre le travail pour de bon.

J'ai raconté à Walt ce qui s'était passé avec Harvey. On a compris toute la chance qu'on avait d'être dans une unité où ton binôme est prêt à te donner sa chemise. Je n'avais fait aucun debriefing avec Harvey, et on n'avait eu aucune occasion de discuter ce qu'on avait appris. Ça ne l'intéressait pas d'être un bon équipier, et je n'ai jamais senti que je pouvais compter sur lui. J'étais content de ne jamais le revoir.

On est montés dans l'avion qui nous ramenait en Afghanistan. Walt et moi, on repartait avec une demi-douzaine de diplomates et de militaires. Au moment où je m'installais, la porte s'est ouverte et j'ai vu le jeune employé du département d'État, notre ministère des Affaires étrangères. C'était lui qui nous avait mis dans l'avion.

Il avait organisé notre vol, mais il semblait pâle et nerveux. Dans son dos, j'ai vu plusieurs douaniers avec des AK-47. D'après ce que j'ai compris, ils voulaient savoir qui était à bord et l'employé du département d'État n'avait pas de réponse. Le gars n'avait pas plus de vingt-cinq ans, et il n'avait sans doute pas passé plus de quelques mois dans le pays.

Walt et moi avions nos armes, nos explosifs, et tout notre équipement opérationnel dans nos sacs. Comme on nous l'avait ordonné, on avait emporté tout ce dont on aurait besoin pour aller sur le terrain.

« Laissez toutes vos affaires, a annoncé l'employé à la cantonade. Ils m'ont dit que l'avion peut partir, mais seulement si vous descendez tous. Descendez tous de l'avion, tout de suite. »

Je voyais le stress sur son visage. L'employé n'arrêtait pas de regarder les douaniers. Il y avait un gros problème. J'ai jeté un œil aux gardes. Ils avaient l'air énervé.

Tandis que les autres se levaient, Walt et moi on a fourré nos pistolets dans nos sacs, puis on a suivi l'employé. Dehors, sur le tarmac, un garde m'a collé son arme sous la figure en engueulant notre groupe. J'ai levé les mains, souriant. Ça me faisait bizarre de ne pas avoir mon pistolet. Je n'allais pas me battre contre des douaniers, mais cette arme me donnait une marge de sécurité. Je me sentais nu sans elle. Je voyais Walt qui toisait les gardes, évaluant la situation. Toujours le petit gars à forte personnalité.

Quelques années auparavant, j'avais invité Walt à un salon des armes à Las Vegas. On y allait d'habitude pour voir les nouveaux modèles susceptibles d'être utilisés.

Le premier jour, j'ai présenté Walt à tous les vendeurs. Le deuxième jour, mes connaissances me demandaient où il était. Et le troisième soir, après le spectacle, j'ai retrouvé Walt qui trônait parmi des cadres de la National Rifle Association. Cigare au bec, il distribuait les claques dans le dos et les poignées de main comme s'il se présentait aux élections.

Mais là, un seul coup d'œil aux gardes m'a suffi : la personnalité dominante de Walt n'allait pas nous aider. On était dans les ennuis jusqu'au cou. On n'était pas sûrs de ce qui se passait, mais ça se présentait mal et on aurait du mal à s'en sortir en baratinant.

On nous a cornaqués jusqu'à une salle d'attente, près des hangars. Walt s'est assis à côté de moi. Je distinguais à peine son rictus exaspéré sous sa barbe. Tête basse, il a grogné :

« Non mais, quelle connerie… »

Deux diplomates et des soldats plus jeunes montraient des signes de tension. L'employé du département d'État ne se trouvait plus dans la pièce. Pour moi, c'était bon signe. On pouvait espérer qu'il réglait le problème. En regardant notre groupe, j'ai bien vu qu'il y avait des gens très inquiets. J'ai donc pris la parole :

« Hé, les gars, faut se détendre, c'est tout. Je suis sûr que le problème est en train de se régler à l'instant même. Alors, on la boucle tous, et on attend les nouvelles. »

Il y avait de nombreux gardes armés d'AK-47 dans la pièce, et j'étais sûr qu'ils parlaient anglais. Ils étaient là pour nous surveiller, mais aussi pour écouter tout ce qu'on disait, attendant qu'on lâche quelque chose qu'on n'aurait pas dû.

On est restés dans la pièce pendant presque une heure. Les gardes n'arrêtaient pas de réclamer nos papiers et passeports militaires. Une fois qu'ils en auraient fait des copies, ils voudraient sans doute nos permis de conduire et tout ce qu'on pourrait leur montrer.

Chaque fois, je tendais les papiers pour me les faire arracher par le garde. Il me grognait quelques mots en ourdou avant de disparaître. Je réfléchissais à toute allure. Pourquoi est-ce qu'ils avaient laissé l'avion partir, mais pas nous ? Qu'est-ce qu'ils cherchaient, au juste ? Pourquoi est-ce qu'ils nous harcelaient ? Je commençais à me demander si je bénéficiais d'une immunité diplomatique.

Tout à coup, le type du département d'État est revenu avec les gardes. Personne n'avait l'air content, mais il avait retrouvé des couleurs. Il n'avait plus l'air éreinté, seulement fatigué.

« C'est bon, on peut partir. On va au minibus. Ils vont nous laisser retourner à l'ambassade. »

On est sortis, sous l'œil toujours plus sévère du garde. Une fois dans le bus, Walt et moi avons pris le type du département d'État à part. On voulait savoir ce qui s'était passé – et où était notre matériel. On ne voyageait jamais sans nos armes et notre équipement, et ça nous choquait de les abandonner.

« C'est quoi, l'histoire ? a demandé Walt.

– J'ai enfin eu mon chef à l'ambassade et il a passé quelques coups de fil. L'avion a obtenu le droit de décoller, mais vous retrouverez votre matériel en Afghanistan.

– D'accord, donc notre équipement est en sécurité. Bon, c'était quoi tout ce bordel, alors ? » ai-je demandé sèchement.

L'autre s'est remis à rougir. Il a bafouillé quelques mots à propos d'une erreur. Je me suis tourné vers Walt. Je voyais déjà qu'il trouvait l'explication suspecte. J'ai lancé au type du département d'État :

« Je parierais que t'as merdé et oublié de remplir la paperasse qu'il fallait. »

Au lieu de répondre, il a continué à parler de notre retour :

« Je vais devoir régler certains soucis. Du coup, ça prendra peut-être quelques jours avant que vous puissiez retourner en Afghanistan. »

Après avoir fait profil bas à l'ambassade américaine pendant ces quelques jours, on a pu rentrer. Walt et moi avons atterri en Afghanistan une semaine plus tard. On n'aurait pas pu être plus heureux. On avait bien vu tous les deux à quoi ça ressemblait de travailler sans binôme, et je n'avais pas plus envie que Walt de renouveler cette expérience avant longtemps. J'avais

supporté une version horrible du binôme, mais Walt, lui, était resté à l'ambassade américaine tout seul, sans mission et sans appui. Il ne lui restait qu'à tuer le temps. On était contents d'être de retour, réunis, bien conscients et reconnaissants de notre soutien réciproque.

Pour finir, l'armée de l'Air a détruit quelques sommets de montagnes dans les Tora Bora, et mes camarades ont fait du camping pendant une semaine. Aucune trace d'un homme en robe blanche flottante. Je suis prêt à parier que les renseignements émanant de cette source unique, c'était de la merde depuis le début. On n'a jamais oublié la « robe blanche flottante », et depuis, c'est devenu une expression pour désigner une mission pourrie dès le départ.

Je me rappellerai cette mission pour une autre raison aussi. J'avais eu du mal à travailler sans confiance, ni communication réelle, sans pouvoir prendre mon binôme à part pour lui donner mon opinion en toute franchise – et entendre la sienne en retour. Que la situation soit bonne ou mauvaise, le binôme est là pour nous protéger, nous encourager, nous conseiller, nous avertir quand on déconne, et surtout, il est là quand on a besoin d'aide.

CHAPITRE 10

À l'aise, à la dure

À la dure

Il faisait froid comme en Alaska.

Pas juste froid.

Pas « un peu » froid ou même le genre de froid où on peut sortir sans gants et tête nue.

Non, là je parle du froid qui mord jusqu'aux os, jusqu'à la moelle.

Je ne sentais plus mes orteils, et j'avais les doigts engourdis malgré mes gants épais et mes chaufferettes. Le métal de mon fusil me faisait mal quand je le touchais sans protection. Je glissais mes mains dans mes poches à tour de rôle, espérant que j'arriverais à presser la détente une fois sur l'objectif.

Hiver 2009. On était en déploiement. Nos services de renseignement suivaient un groupe de combattants dans une vallée, au sud de Kaboul. On avait frappé deux objectifs intéressants, mais, la plupart du temps, on faisait chou blanc. Les déploiements d'hiver étaient toujours ralentis à cause de la météo. Quand le temps tournait au froid, les combattants ordinaires, peu entraînés, rangeaient leurs armes et attendaient le printemps, saison de la guerre.

Nos analystes suivaient un commandant taliban de très haut niveau. Grâce à de multiples sources, dont des drones, ils avaient réussi à le localiser. D'après les

indications du drone, on voyait que ce chef voyageait avec un groupe de combattants importants. Ils s'étaient terrés dans un bâtiment au centre d'un village.

On nous a appris que ce chef et ses hommes étaient responsables d'une série d'attaques dans la vallée, qui avaient tué plusieurs soldats de la Coalition. À ce stade, on disposait de suffisamment de renseignements : on était sûr qu'on aurait l'autorisation de tirer un missile. Après tout, il n'y avait aucune raison de sortir dans le froid et de risquer nos vies dans une fusillade, alors qu'on pouvait appuyer tout simplement sur un bouton et larguer une bombe sur l'ennemi.

Mais ces types n'étaient pas des combattants ordinaires. Le chef se déplaçait de mosquée en mosquée et de village en village, ne restant jamais au même endroit plus d'une courte période. Ces talibans étaient entraînés et connaissaient nos limites. Ils devenaient de plus en plus habiles à contrer nos tactiques. Ils savaient qu'en vertu de nos règles de combat, on ne pouvait pas lâcher une bombe sur une mosquée ni même y pénétrer. Sachant cela, l'ennemi ne s'exposait jamais assez longtemps pour qu'on lui tire dessus.

On devrait donc sortir au cœur de l'hiver et les pourchasser. Le combat était déjà assez dangereux, et encore plus avec de la neige jusqu'à la taille et des températures largement en dessous de zéro.

Dès le début du BUD/S, on enseigne aux SEAL à se sentir bien quand ça va mal. Ça va de l'épreuve de la noyade, où les instructeurs vous lient les pieds et les mains et vous jettent à l'eau, jusqu'à la Semaine infernale, où vous passez cinq jours et demi à nager, courir et vous déplacer avec moins de quatre heures de sommeil au total. Les SEAL subissent de très nombreuses situations difficiles.

Être SEAL, c'est notamment surmonter le froid, l'épuisement, la peur, le stress et la douleur. Quand les conditions sont difficiles, c'est facile de perdre sa concentration, son énergie et sa détermination. Très vite, on apprend que tout ne sera pas facile dans ce métier.

Tout ne sera pas facile.

Pendant l'entraînement du BUD/S, je me concentrais sur le prochain repas. Si je parvenais au petit déjeuner, je commençais à penser au déjeuner. Après, au dîner. Si je commençais à penser aux semaines et aux mois d'épreuves pénibles qui m'attendaient, je me déconcentrais. J'avais donc arrêté d'y penser.

Cet état d'esprit m'était bien utile pendant ce déploiement. Tout en avançant péniblement vers le village, j'ai divisé la mission en petites étapes. D'abord, finir la marche. Puis attaquer la cible. Puis rentrer chez nous nous réchauffer. Mais, à cet instant, j'en étais encore à la première étape. Je savais que je devais me fixer des objectifs limités et les atteindre. Comme ça, en chemin, j'oublierais peut-être à quel point c'était dur.

Si nous avons choisi comme devise « Le seul jour facile, c'était hier », c'est pour une bonne raison. Une de nos blagues, c'était : « Tout le monde veut être SEAL le vendredi. » C'était facile d'être un SEAL au bar ou en s'amusant avec des amis. Mais s'enthousiasmer d'être un SEAL en plein hiver afghan, sachant qu'on a une nuit de dingue devant soi, longue et froide, c'est une autre histoire.

Pendant toute la journée, le renseignement a continué à surveiller le chef taliban qui se déplaçait de bâtiment en bâtiment dans le village. Au crépuscule, son groupe est remonté dans la vallée et a pénétré dans ce qui ressemblait à une mosquée. Avec les images du drone, c'était difficile de savoir quel bâtiment en terre

crue était vraiment la mosquée au milieu des autres bâtiments en terre crue.

Dans le centre d'opérations, avec Steve, on regardait les combattants descendre péniblement un sentier de chèvres, se déplaçant d'habitation en habitation. Le dernier de la colonne restait un peu en arrière, pour vérifier que personne ne les suivait. Ils marchaient en ordre de patrouille ; rien à voir avec des groupes désordonnés de paysans sur la route. J'ai remonté la file jusqu'à l'éclaireur. Il était bien en avant du gros de la troupe, aux aguets, cherchant une embuscade de la Coalition.

« Y'a qu'à les bombarder, a proposé Steve en regardant les combattants entrer dans le village.

– Je ne vois aucune arme, a répondu l'un des analystes du renseignement. Pas d'armes, pas de frappe. D'ailleurs, il est très rare qu'ils restent assez longtemps dans un bâtiment civil pour qu'on ait le temps de coordonner une frappe aérienne. »

Impuissants, on regardait les ennemis pénétrer à la queue leu leu dans ce qu'on pensait être une autre mosquée. La plupart d'entre eux se réchauffaient à l'intérieur, mais trois hommes restaient dehors pour monter la garde. Deux combattants se sont mis à faire les cent pas sur la route, le troisième s'est assis devant l'entrée du bâtiment. On ne voyait peut-être pas leurs armes, mais ces types étaient manifestement des gardes. Sinon, ils n'auraient aucune raison de rester dehors par un temps pareil. Combien de fois on avait trouvé des talibans avec des sentinelles désarmées ? Jamais.

Notre chef de section nous a demandé notre avis à tous les deux :

« Vous en pensez quoi, les gars, on peut y arriver ? »

On connaissait la dure vérité : si on n'exécutait pas

cette mission, l'ennemi s'enfuirait. Ils continueraient à nous attaquer, à installer des engins explosifs qui tueraient d'autres Américains ou soldats de la Coalition.

« Ils préfèrent nous envoyer nous, avec le risque qu'un d'entre nous se fasse tuer, plutôt que de larguer une bombe, a lâché Steve d'un air écœuré. L'objectif est mûr, on est tous d'accord. Si on ne tente rien ce soir, on va les rater. »

Steve s'est tu une seconde, puis :

« J'y vais. »

D'une certaine manière, j'étais content. Le déploiement avait été trop calme. On voulait tous sortir de la base. Notre boulot était dangereux, on le savait, mais on préférait travailler que rester là à ne rien faire. L'ennui, c'était pire que le danger.

Steve et moi, on était binômes de longue date et je savais qu'il pensait à la même check-list que moi.

C'était une bonne cible. La luminosité était faible – pas zéro pour cent, mais pas loin. L'ennemi se trouvait tout au fond d'une vallée qu'il contrôlait, si bien qu'il ne nous attendrait pas. En ajoutant la température glaciale, les rafales de vent et la neige, il faudrait être fou pour tenter cette mission. J'adorais les missions les plus dures. Mon esprit vagabondait, je pensais aux conditions de vie terribles et aux journées glaciales de l'Alaska. C'était là que j'avais grandi.

« C'est bon. On y va », ai-je dit.

Tous les chefs d'équipe ont fait signe qu'ils étaient d'accord.

Le commandant et le chef de section nous ont laissés organiser la mission. Avec notre chef de l'équipe de reco, on a étudié tous les itinéraires possibles pour entrer et sortir du village. La cible se trouvait actuellement au fond de la vallée.

Impossible de poser nos hélicoptères au-dessus de la cible, et si on atterrissait sur la crête de la vallée suivante, ce serait tout aussi impossible de franchir en une seule nuit ces montagnes extrêmement encaissées avec de la neige jusqu'à la taille.

Tout le monde connaissait le danger d'être surpris dans la vallée au lever du soleil. Avec notre faible effectif, on se trouverait rapidement en très mauvaise position. En plus, il y avait des tonnes de neige, ce qui rendait le trajet lent et pénible.

Il ne nous restait qu'une seule solution : atterrir bien en contrebas dans la vallée, assez loin du village pour que les talibans n'entendent pas le bruit de nos hélicos. Le plan n'avait rien de particulier : on s'appuyait sur notre capacité à tirer, bouger et communiquer. C'était tout à fait simple et d'ailleurs, à ce stade du conflit, on menait des missions de ce genre depuis des années. La seule différence, ce soir-là, c'était le froid et la neige.

L'idée de remonter la vallée péniblement ne me plaisait pas beaucoup, mais j'espérais que l'ennemi resterait à l'intérieur par ce temps. On tablait sur le fait qu'on serait les seuls assez bêtes pour sortir.

Les hélicoptères disposaient de convecteurs, mais ils ne marchaient jamais très bien et le trajet jusqu'à l'objectif s'est révélé carrément horrible. On était recroquevillés sur nos strapontins avec nos grosses vestes en duvet sur les épaules. Le truc, c'était de porter juste assez de couches de vêtements pour ne pas avoir trop chaud en déplacement, mais suffisamment pour ne pas geler quand on s'arrêtait. J'avais ma veste et mes gants Arc'teryx, mais rien sur les jambes, sauf un caleçon long supplémentaire. D'autres avaient des pantalons en Gore-Tex pour se protéger, mais ça me tenait toujours trop chaud.

« Encore une minute », a crié le chef de bord.

La rampe de l'hélicoptère a commencé à s'abaisser.

Une rafale d'air encore plus froid a pénétré dans l'habitacle au moment où je me débarrassais de ma grosse parka. Je me suis dit : « Ça va vraiment craindre. »

Au mugissement des moteurs, je savais qu'on allait atterrir. Je n'ai pas quitté le hublot des yeux, essayant de me concentrer le plus possible sur l'environnement immédiat. On ne savait jamais ce qui serait nécessaire dans une fusillade, en particulier si on tombait sur une embuscade dès notre arrivée.

Cette nuit, je ne voyais que du blanc. La neige recouvrait tout, et la lune scintillait sur la glace. C'était magnifique. La neige et les montagnes d'Afghanistan valaient certains des meilleurs sites de ski des États-Unis. L'endroit pourrait attirer les vacanciers, si les habitants n'essayaient pas sans cesse de vous tuer.

Tout autour de moi, mes camarades ôtaient leurs vestes et réactivaient la circulation dans leurs jambes. J'ai posé mon fusil sur mes genoux, me cramponnant à mon strapontin. Pour ce déploiement, on travaillait avec les hélicoptères de la Garde nationale, et leur appareil ne disposait pas des instruments performants des opérations spéciales. Disons juste que leurs atterrissages n'étaient pas les meilleurs. On a heurté le sol dans un bruit sourd, l'hélicoptère s'est incliné en avant, et j'ai senti ses roues déraper.

De là où j'étais, il me semblait que la rampe de l'hélicoptère était coincée. J'ai réglé mes lunettes de vision nocturne et j'ai vu qu'on avait atterri dans une congère profonde, ce qui empêchait la rampe de s'ouvrir complètement. Nos gars de la reco ont grimpé par la petite ouverture entre le haut de la rampe et le plafond de l'appareil.

Quand on est sortis, l'air était mordant. J'ai avancé péniblement, de la neige jusqu'à la taille, pour sortir du souffle de l'hélice. Derrière moi, mes camarades sautaient dans la neige l'un après l'autre. Le rotor me soufflait de la neige à la figure et dans le cou, et sur mon équipement.

J'ai commencé à me repérer. Devant moi, nos snipers se mettaient en position. À cet instant, l'hélicoptère a repris de la puissance, me projetant une seconde fournée de neige dans le cou. Je suis resté en place, immobile, attendant que les projections se calment et que l'appareil s'éloigne. Devant nous, les snipers ouvraient une piste. Heureusement, ils n'avaient pas oublié leurs raquettes. Ils piétinaient bien la neige, pour qu'on sorte plus facilement de la zone d'atterrissage.

Je n'avais qu'une envie : marcher.

Grâce à mon enfance en Alaska, je savais que le meilleur moyen de lutter contre le froid, c'était de bouger. Lorsqu'on est enfin arrivés sur la route, j'ai commencé à me réchauffer. J'ai regardé par-dessus mon épaule : une longue file de soldats, sombres sur la blancheur fraîche de la neige, serpentait vers la route. On avait aussi un groupe de Rangers et quelques commandos afghans avec nous.

La lune n'était pas encore couchée, et brillait pas mal. Dans nos lunettes, le paysage était donc très lumineux. Au-dessus de moi, les étoiles s'étendaient à l'infini. Était-ce ce paysage que « Ceux de Chosin » voyaient en Corée ?

« Ceux de Chosin », c'étaient des soldats des Nations unies, principalement des marines, qui avaient combattu lors de la bataille du réservoir de Chosin pendant la guerre de Corée. Dans notre milieu, c'était légendaire. Les Chinois avaient encerclé les troupes des Nations

unies, qui avaient combattu dix-sept jours dans la neige et la glace avant de se libérer de l'étau.

La météo et le terrain, d'une certaine manière, étaient plus hostiles que l'ennemi. La nuit, la température descendait jusqu'à moins trente-cinq degrés, et atteignait à peine moins quinze en journée. Les rations militaires gelaient. Les moteurs refusaient de démarrer une fois coupés. Les marines souffraient de gelures.

Par comparaison, notre marche était facile.

Pendant la guerre de Corée, ils n'avaient pas notre matos chic et haut de gamme Arc'teryx. Voilà ce que je me répétais. Je savais que je ne pouvais pas me plaindre ; des tas de soldats avaient vécu bien pire par le passé.

La nuit claire comme du cristal n'en était que plus froide. Pas le moindre nuage pour absorber la plus petite parcelle de chaleur. Je glissais mes mains dans mes poches à tour de rôle, les doigts sur la chaufferette chimique que j'avais emportée.

Pendant trois heures, on a remonté la vallée en direction de notre objectif. C'était tout simplement pénible. Le froid était encore plus mordant que pendant mes pires journées en Alaska, à l'arrière de la motoneige poussive de mon père. Impossible d'y échapper. Chaque fois que je sortais la main de ma poche, elle se raidissait. Des rafales de vent me soufflaient de la neige dans la figure.

Devant moi, je voyais d'énormes tourbillons de neige tomber du sommet des montagnes qui dominaient le fond de la vallée. À chaque bourrasque, je devais me concentrer sur la mission et pas sur le froid. On s'était enfoncés en infériorité numérique dans une vallée contrôlée par l'ennemi – et, d'après le briefing, on allait rencontrer des combattants sacrément aguerris.

À la radio, les pilotes des drones ne mentionnaient encore que les trois gardes. Les autres combattants étaient terrés dans le bâtiment.

Le bâtiment chauffé, pensais-je.

On s'est arrêtés un petit moment, et un de mes camarades m'a donné un bonbon Atomic Fireball à la cannelle, très épicé. J'avais les pieds engourdis et j'ai même hésité à sortir la main de mon gant pour prendre la confiserie.

« Peut-être que ça me réchauffera », ai-je pensé en la fourrant dans ma bouche.

Au moins, je penserais à la brûlure sur ma langue, et non plus au froid dans mes pieds. Quand ça devient très pénible, pénible à ce point-là, il reste une chose à faire, c'est d'en rire. Les routes étaient gelées et très glissantes. Toutes les cinq minutes environ, un des gars glissait et tombait par terre. Chaque fois je rigolais tout seul, jusqu'au moment où j'ai marché sur une plaque de verglas. J'ai immédiatement dérapé et su que j'allais tomber.

Boum !

J'étais sur le cul, le nez vers les étoiles. Je sentais la neige froide tremper mon pantalon. Quelques types ont ricané tandis que je me relevais en vitesse. Retour de karma. Quelle saleté !

On est arrivés au point d'observation et de préparation, à trois cents mètres de l'objectif. On s'est arrêtés pour procéder à des ajustements de dernière minute avant d'attaquer la cible. À contrecœur, j'ai sorti les mains de mes épais gants d'hiver pour mettre mes gants fins de tir. Je sentais le métal froid de mon arme à travers le tissu. J'ai soufflé sur mes doigts et les ai agités dans l'espoir de raviver la circulation, pour pouvoir actionner la détente.

On s'est réunis, le commandant et le chef de section, Steve et les autres chefs d'équipe. On devait s'assurer qu'il n'y aurait pas de changement de dernière minute. Derrière moi, mes camarades, les Rangers et les commandos afghans attendaient, un genou à terre. Deux soldats de la base la plus proche – des garants de la zone de combat – nous accompagnaient pour discuter avec les anciens du village, après notre départ. Ils étaient montés dans l'hélicoptère au dernier moment, vêtus de leur tenue d'hiver standard. Je les voyais frissonner et s'agiter, attendant de reprendre la marche. Si moi j'avais froid, ces pauvres cons devaient être gelés.

On avait très envie de reprendre la marche dès que possible. Tandis qu'on confirmait nos plans juste avant l'assaut, on a appris que le bâtiment où se cachait l'ennemi était bien une mosquée. Ça changeait tout. J'ai entendu le commandant de section à la radio : il essayait de savoir si on aurait l'autorisation de pénétrer dans la mosquée et de la fouiller, ou si seuls les commandos afghans en auraient le droit. On savait que nos adversaires s'y trouvaient – et qu'ils le faisaient exprès, parce que les Américains n'avaient pas le droit d'y entrer.

Après plus de trois heures de marche, je transpirais, et ma transpiration commençait à fraîchir. J'avais rangé mes vêtements les plus chauds pour me préparer à l'assaut. Je n'avais pas envie de fouiller dans mes affaires pour les reprendre, de crainte qu'on ait le feu vert et que je doive les ranger une seconde fois.

On était toujours là à attendre, et des gens ont commencé à rejoindre les chefs. Au début, c'était les Afghans. On utilisait souvent un officier SEAL pour superviser les commandos afghans. L'officier est arrivé

au point d'observation en compagnie du chef afghan. Il avait l'air exaspéré.

« Je n'ai pas pu l'arrêter. Ils veulent savoir ce qui se passe, a dit l'officier.

– Du calme. On vous dira quand on sera prêts. Maintenant, reprenez vos positions, et on vous le dira », a répondu notre commandant de section.

Là-dessus, le capitaine des Rangers est arrivé et s'est agenouillé à côté de moi.

« Hé, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'on fait ?

– Ils sont dans une mosquée, a expliqué le commandant de section. Tenez-vous prêts, c'est tout. On gère ça et on vous dira quand on sera prêts. »

L'officier des Rangers est reparti sans un mot. Ça commençait à me gonfler. Je savais que tout le monde était gelé. Moi aussi, mais là, à seulement trois cents mètres de la cible, il n'était plus temps de se poser des questions. Notre commandant et notre chef de section s'affairaient à la radio, essayant d'obtenir l'autorisation de continuer la mission.

La voix du pilote de drone dans la radio m'a enfin tiré de mon rêve de plage tropicale.

« On a du mouvement, a annoncé le pilote. Ils viennent de quitter la mosquée. Ils se dirigent vers le nord du village.

– Reçu. Vous voyez des armes ? »

Comme le groupe ennemi quittait le village, peut-être que, maintenant, on pourrait avoir une frappe aérienne. On avait marché dans un froid glacial la plus grande partie de la nuit, mais il n'y avait toujours aucune raison de risquer une fusillade si une solution plus simple existait.

« Négatif, a repris le pilote du drone. On ne distingue aucune arme. »

J'ai échangé un regard avec Steve. On a failli en rire.

« Est-ce qu'il pourrait y avoir d'autres gens que des ennemis ici, à trois heures du matin, et en patrouille ? »

Steve avait l'air énervé :

« Ils viennent de quitter une mosquée. On a établi le lien entre ce groupe et le chef taliban – et on a vu trois sentinelles dehors toute la nuit. Il est où le problème, bordel ? »

On mourait d'envie de choper ces types, mais on connaissait tous les dangers inhérents à une fusillade. On prendrait des risques importants, parce qu'on n'avait pas le droit de larguer des bombes.

On ne savait même pas pourquoi ils avaient décidé de bouger. Est-ce que des sentinelles avancées les avaient prévenus ? Bien sûr, on s'était posés à des kilomètres de l'objectif pour éviter que l'ennemi entende notre hélicoptère, mais comment savoir si d'autres talibans, plus près de nous, ne nous avaient pas repérés et n'avaient pas appelé leurs copains du fond de la vallée ? Le seul bon côté, c'était qu'on n'avait plus à se soucier de l'autorisation d'entrer dans la mosquée.

Mon sang circulait bien, et je ne sentais plus le froid. J'étais concentré à cent pour cent sur mon équipe, pour qu'elle soit mobile, aux aguets, et dans la meilleure position tactique. Débuter le combat, ça réchauffe le sang. La longue marche glaciale jusqu'à l'objectif était terminée, il était temps de passer à la chasse.

On a lancé le signal du départ, manœuvrant silencieusement dans le village, en faisant le moins de bruit possible. Inutile de réveiller tout le monde au dernier moment. La grille de la mosquée était ouverte. Les Afghans sont entrés en premier et ont commencé à vérifier les lieux. Les Américains – Rangers et SEAL – sont restés dehors à les attendre.

La fouille a pris quelques minutes, et les Afghans n'ont rien trouvé. On ne s'attendait pas vraiment à ce qu'il reste quelqu'un, mais on n'allait pas passer là sans vérifier.

Au-dessus de nous, le drone suivait les ennemis qui remontaient une colline voisine. Là encore, on nous a refusé l'autorisation de leur lancer une bombe ou un missile. Aucune arme visible. On n'avait pas d'autre choix. Il fallait les poursuivre et gérer la situation.

Après presque quatre heures de marche, on n'était pas seulement gelés, mais fatigués. Je voyais que les commandos afghans commençaient à souffrir. Ils ne montraient pas d'initiative, et on a dû leur ordonner de monter la garde. Ils n'étaient pas concentrés sur leur mission. Ils voulaient rentrer chez eux.

Nos snipers ont trouvé la piste de l'ennemi et on a lentement commencé la poursuite. Au bout d'une demi-heure, le pilote du drone a encore signalé que les talibans s'étaient arrêtés dans un bâtiment. On espérait qu'ils y dormiraient.

Un garde au moins avait pris position sur un petit col dominant la vallée.

Le seul moyen d'approcher, c'était entre le col et un petit tertre. Alors qu'on se mettait en position et qu'on progressait lentement vers notre cible, le garde nous a repérés. J'étais en tête et je l'ai vu se lever et nous regarder pendant une bonne seconde. J'ai aperçu un AK-47 sur sa poitrine. Le type a fait demi-tour et foncé vers la maison où dormaient ses copains.

La radio m'a crépité à l'oreille :

« On a plusieurs silhouettes en mouvement, a annoncé le pilote du drone. Je répète, plusieurs silhouettes en mouvement. »

On était au pied du col. Il fallait qu'on monte le

plus vite possible. En grimpant la colline enneigée au pas de course, j'ai conduit mon équipe au bout d'une série d'habitations, en face de l'endroit où l'ennemi courait. Je ne sentais plus le froid. Aucun doute : on allait se battre.

Les snipers, à l'avant-garde, étaient déjà en position. En montant le tertre, j'ai entendu leurs fusils. J'ai vu deux ennemis dévaler un tertre voisin. Nos tireurs les ont descendus comme des poupées de chiffon à plus de cent cinquante mètres. Les autres talibans se sont arrêtés de courir, plongeant à l'abri.

J'ai entraîné mon équipe vers le haut du tertre ; je cherchais un moyen de contourner l'ennemi. Nos snipers étaient en position : ainsi, ils clouaient l'ennemi sur place. Les Rangers étaient arrivés au sommet du tertre, déployés sur le versant de la colline, derrière la ligne des habitations.

J'ai interpellé le capitaine des Rangers :

« Hé, les gars. Vous voulez vous amuser ? »

J'ai amené le capitaine au sommet de la colline et lui ai dit d'installer ses mitrailleuses pour fournir une base de feu sur les positions ennemies. Les Rangers transportaient les mitrailleuses à bande, plus lourdes, et je savais qu'ils adoreraient s'alléger et entrer dans l'action.

Les Rangers ont installé leurs mitrailleuses et leurs lance-grenades. J'ai épaulé mon arme et braqué mon laser infrarouge sur les ennemis, pour donner l'indication aux Rangers.

« On va les contourner par la droite et je vous dirai à la radio quand vous devrez cesser le feu, ai-je dit. D'ici là, bousillez-les. »

Je n'avais même pas quitté le tertre que j'entendais les rafales des mitrailleuses et le bruit sourd des grenades.

Personne n'aime transporter de gros flingues, jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Dans un vacarme d'apocalypse, les Rangers assuraient un tir de couverture qui, j'espérais, occuperait l'ennemi le temps que mon équipe les prenne à revers.

« On a des fuyards sur votre gauche », a annoncé le pilote du drone.

Les snipers sont restés en position, concentrés sur l'ennemi devant nous, tandis que l'équipe de Steve manœuvrait pour intercepter les fuyards sur notre gauche. Avec mon équipe, qui comprenait le chien de combat, « Missile à fourrure », et le chef de section, on a continué à avancer par la droite pour éliminer la petite poche d'ennemis encore dans la maison. On était disposés en une formation parfaite, en forme de L.

Avec la neige profonde et le terrain en pente, il nous a fallu quelques minutes pour nous mettre en position. On s'est rapprochés du bâtiment avec précaution. On espérait qu'ils seraient trop occupés par les tirs des Rangers et de nos snipers, et qu'ils ne remarqueraient pas notre approche sur leur flanc gauche. Devant moi, les balles traçantes des Rangers filaient dans la petite vallée, percutant des arbres. Sans vision nocturne, on aurait dit des lasers dans un film de science-fiction.

On s'est encore rapprochés, le chien devant nous. Au moment où je me disais qu'on allait directement arriver sous le feu des Rangers, mon chef de section leur a dit à la radio d'arrêter les tirs.

Le bourdonnement familier des moteurs de l'AC-130 a résonné au-dessus de nous. On était « au contact », une manière élégante de dire « sous le feu ». Et voilà : tous ces avions qui avaient refusé de larguer des bombes essayaient d'entrer en action maintenant.

C'est bizarre.

Steve et son équipe utilisaient l'AC-130 pour descendre les fuyards. J'entendais Steve à la radio ; il leur demandait de tirer. Une minute plus tard, l'avion faisait feu et le grondement se répercutait dans la vallée.

La vallée tranquille ne l'était plus. Le bruit des armes automatiques et de l'appui aérien rapproché devenait assourdissant. En position, mon équipe se taisait. On était tous concentrés sur ce qui nous attendait. Le chien s'est avancé en zigzag, reniflant la neige, à la recherche d'une trace. Sur ma droite, j'entendais mon chef de section parler à la radio avec le commandant de section.

Pour l'instant, on n'avait trouvé aucun ennemi. La neige profonde rendait la marche difficile. Mes lunettes de vision nocturne sur le nez, je scrutais le moindre mouvement. Je ne gardais jamais les yeux plus d'une seconde au même endroit. Je regardais devant moi, puis à mes pieds. Je ne voulais rien rater. C'était la première fois que je me sentais à l'aise pour de bon dans cette mission.

Tout à coup, j'ai entendu une série de tirs étouffés. *Pop, pop, pop.*

J'ai virevolté et vu le chef de section tirer encore quelques balles, avant de reculer. À ses pieds, dans la neige, il y avait un ennemi mort. Le chef semblait étonné.

« Salopard », a-t-il grogné.

D'habitude, le chef de section ne se trouvait pas à l'avant avec les équipes d'assaut. Comme on était nombreux à se déplacer, il nous suivait. Son travail consistait plutôt à coordonner les mouvements et à communiquer par radio – et quand l'ennemi a bougé juste devant lui, il a été surpris.

D'après ce que je voyais, le taliban aurait pu être

blessé lors du premier accrochage ; il se serait tout simplement caché, attendant que quelqu'un s'approche. Il était si discret que le chef de section ne l'avait pas vu et avait failli lui marcher dessus.

On descendait toujours vers l'habitation, pas à pas, de la neige jusqu'à la taille. En m'approchant du petit groupe de bâtiments, j'ai aperçu le corps d'un autre ennemi. Je me suis avancé avec précaution, mon arme braquée sur son dos. Un autre SEAL l'a retourné, tandis que je le couvrais. Le taliban était mort, la poitrine déchiquetée par les balles des mitrailleuses.

On a découvert un autre corps dans un buisson, effondré face dans la neige à côté de son AK-47. On avait trouvé trois cadavres dans les environ, pour un total de cinq ennemis sur zone. Le tir de barrage de nos snipers, puis celui des Rangers avaient bien fonctionné.

Quand Steve a fini de demander l'appui aérien de l'AC-130, un silence étrange est retombé. J'ai entendu Steve à la radio. Son équipe avait tué deux ennemis. Tout autour de nous, les Rangers montaient la garde tandis qu'on fouillait les corps. On leur faisait les poches, à la recherche du moindre élément qui pourrait nous renseigner sur une autre cible.

Tous les ennemis portaient des cartouchières pleines de chargeurs et de grenades ; ils avaient même des trousses médicales. Ce n'étaient pas des partisans moyens « paysans le jour, talibans la nuit ». Ils avaient du bon matériel et, visiblement, l'avaient bien entretenu. C'étaient des combattants d'élite, bien équipés et entraînés.

Une fois certains que les lieux étaient sûrs, on a montré aux garants de la zone de combat les morts et leurs armes. C'était l'une des formalités exigées par nos règles de combat. Tandis qu'ils prenaient des

notes et des photos, on a rassemblé le matériel et les armes des ennemis, avant de les détruire à l'explosif.

Le retour à la zone d'atterrissage a été plus rapide. Dans cette vallée contrôlée par les talibans, tout le monde était réveillé maintenant, et on ne voulait pas rester là plus que nécessaire. Ce n'était qu'une question de temps avant que d'autres combattants viennent venger leurs amis morts.

Il faisait toujours très froid et on transpirait tous après la fusillade. Mes vêtements trempés me collaient à la peau. La différence, c'est qu'en sortant de la vallée, je pensais au fait qu'on avait éliminé tout le groupe de talibans. Ils ne nuiraient plus jamais à des soldats américains.

J'ai remis mes gants d'hiver et enfoncé mon bonnet sur mes oreilles avant d'ajuster mon casque par-dessus. Le chef de section a lancé un ordre, et on est partis sans un mot. Je mettais un pied devant l'autre, pensant à la douche chaude qui m'attendait à la base. J'espérais qu'il y aurait encore de l'eau bien chaude dans les douches.

En mission, on ne peut pas toujours attendre qu'il fasse beau, avec vingt-deux degrés. Que l'objectif se trouve dans un mètre de neige, au milieu de l'océan Indien infesté de requins, ou sur un sentier de chèvres dans les plus hauts sommets de l'Afghanistan, on est entraînés à se concentrer sur la mission – et à la réussir. On n'a pas besoin de confort pour être efficace.

Le BUD/S peut sembler sadique vu de l'extérieur, mais c'est là que commence notre conditionnement : non seulement s'habituer à l'inconfort, mais l'accepter. Les vendredis soir, les instructeurs nous mettaient en rang sur la plage.

« Tout le monde veut être un SEAL le vendredi, hurlait l'instructeur. C'est vendredi, et vous allez tous être libres pour le week-end. Vous irez dans les bars, vous vous amuserez. La question est : lequel d'entre vous voudra être un SEAL dans des conditions de merde ? Lequel est prêt à être un SEAL dans l'humidité, le froid, l'épuisement, et en devant quand même réussir la mission ? »

Personne ne parlait. Personne ne souriait. Tout ce qu'on voulait, c'était partir pour le week-end.

« Regardez vos voisins, disait l'instructeur. Ils seront là, quand ça bardera ? »

L'instructeur continuait, faisant les cent pas devant nous :

« Messieurs, la seule journée facile, c'était hier. Réfléchissez-y ce week-end, et quand vous reprendrez l'entraînement lundi, sachez bien que ça craindra encore plus qu'aujourd'hui. »

Je peux dire en toute franchise que j'ai eu bien plus froid et que j'ai enduré des conditions bien pires que tout ce que j'ai vécu lors du BUD/S. Le dicton reste donc vrai : « Le seul jour facile, c'était hier. »

CHAPITRE 11

Attention aux chaussures

Évolution

On m'a appelé tôt dans la matinée.

En déploiement, les chefs d'équipe de notre unité portaient toujours de petits bipeurs noirs pour que les responsables puissent nous prévenir d'une mission éventuelle. J'ai roulé au bas de ma couchette bosselée, taillée dans les murs en bois de ma chambre, et me suis dirigé vers le centre d'opérations.

On avait un rythme de vampire : pour nous, c'était le petit matin, mais en fait c'était une fin d'après-midi hivernale en Afghanistan. On dormait toute la journée et on menait nos missions la nuit. Tout était lent. Ça faisait des mois qu'on était dans une base au sud de Kaboul, avec peu de sorties. Le froid mordant ralentissait les combats en hiver. Les talibans se trouvaient de l'autre côté de la frontière, au Pakistan, ou se cachaient en Afghanistan. D'un côté comme de l'autre, personne n'avait vraiment envie de se battre.

Je me suis donc dirigé vers le centre d'opérations, les mains fourrées dans les poches. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait, et je n'ai pas réveillé mon équipe. Ça faisait des années qu'on exécutait des missions de ce genre, et je savais que ça pouvait se calmer aussi vite que ça s'emballait. Bien des fois, on réveillait tout le monde pour commencer les préparatifs, et la cible

disparaissait. Il valait mieux que les gars dorment le plus longtemps possible.

Je suis entré dans le centre d'opérations. Un bâtiment préfabriqué aux lignes trapues. Nos bottes avaient rendu le sol boueux – en particulier de la porte d'entrée à la cafetière. J'ai suivi la piste et pris une tasse bien chaude. J'ai avalé deux gorgées coup sur coup, pour que la caféine me sorte des brumes.

La pièce bourdonnait d'énergie : les organisateurs et analystes du renseignement, penchés sur les données, essayaient de mettre sur pied la mission de cette nuit. Les Predator diffusaient des images noir et blanc d'habitations. Dans le fond, le chef et le commandant de section se tenaient devant un long bureau. Ils m'ont fait signe d'approcher. J'ai ajouté trois doses de sucre dans mon café et je suis venu les rejoindre.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– L'ISR suit des combattants », a répondu le chef de section.

Les drones en patrouille avaient découvert un groupe de cinq à sept combattants qui allaient de maison en maison, à la recherche d'un lit chaud et d'un repas. Ils avaient bougé la plus grande partie de la journée, mais venaient de s'arrêter. Les chefs pensaient que le groupe allait se poser et coucher dans la maison pour la nuit. Il commençait à faire sombre et ils avaient beaucoup voyagé.

« D'après ce qu'on voit à l'ISR, ils ont traversé la bourgade, ils sont tombés sur cette maison et ont décidé de s'y cacher pour la nuit, a expliqué le chef de section. On les a vus taper à la porte et entrer de force quand les habitants ont ouvert. Ils ont même garé leurs véhicules dans l'enceinte. »

J'étais l'un des trois chefs d'équipe. J'ai échangé

un regard avec Steve, tandis qu'on nous donnait des détails sur la position de la maison. Steve écoutait en hochant la tête.

Après le premier briefing, le chef de l'équipe reco a établi des itinéraires vers cette habitation. J'ai commencé à étudier les lieux avec Steve.

« Ça m'a l'air clair et net.

– Je suis d'accord. Tu vas réveiller ton équipe ? a demandé Steve.

– Ouais, je vais les réveiller, comme ça, ils pourront manger un morceau avant que ça parte en vrille. »

J'ai suivi la piste boueuse jusqu'à la porte et me suis dirigé vers le dortoir de l'équipe. Il faisait un noir d'encre sous la tente. Seule une petite guirlande blanche courait dans le couloir, vers notre salon de fortune. Des murs en contreplaqué divisaient la tente en mini-chambres, chacune avec un lit et une table. Un SEAL par chambre. C'était serré, mais au moins on avait un peu d'intimité.

Tout au bout de la tente, c'était la salle commune. Elle était vaste, avec des gradins devant un écran de cinquante pouces. On était basés à Shank depuis des années, et chaque équipe travaillait dur pour améliorer les conditions de vie lors de ses venues sur cette base. Un groupe précédent avait construit un brasero et une terrasse. Un autre avait aménagé le gymnase. Quitte à passer du temps en Afghanistan, autant que ce soit le plus agréablement possible.

J'ai allumé la lumière dans la salle commune, puis la télé. On recevait la chaîne militaire, qui diffusait des émissions, du sport et des films américains. Mais on pouvait aussi regarder les infos des drones, les mêmes que celles du centre d'opérations. J'ai branché ce cir-

cuit. Tout autour de moi, j'entendais les gars s'agiter. Certains sortaient de leurs couchettes.

J'ai préparé le café. L'un après l'autre, une tasse à la main, les gars se sont rassemblés autour de l'écran. Rien d'autre à voir que des murs et des bâtiments. Aucun mouvement à l'intérieur ni à proximité : les combattants étaient déjà entrés.

« Super, a grommelé Walt. On a changé de jour, mais pas de conneries. »

Il s'est frotté les yeux, regardant quelques instants les images en noir et blanc.

« J'espère qu'on va pas encore faire chou blanc. Par une température pareille, je sors pas à moins de vingt méchants », a ajouté Walt, avec son air habituel de petit malin.

Une fois que tout le monde eut pris son café, j'ai commencé le briefing. Je leur ai parlé de l'objectif et des combattants. Le raid n'avait rien de difficile. On avait déjà traité des centaines de fois des ennemis endormis. C'était vraiment du tout cuit. Tout le monde savait quel rôle il avait à jouer.

Nos plans étaient toujours simples, mais je laissais aux gars la possibilité d'y trouver des failles. J'ai commencé par la question fondamentale :

Qu'est-ce qui nous manque ?

Est-ce que les rapports du renseignement correspondent à ce qu'on voit ?

Quelles sont les responsabilités de chacun pour cette nuit ?

Quelle équipe mènerait l'assaut ?

Tout le monde dans l'équipe intervenait, même le nouveau. Je savais bien que je n'étais pas le type le

plus futé dans la pièce, et j'avais appris depuis longtemps à demander des avis extérieurs.

Il m'a fallu environ une heure pour tout mettre en place. Une fois les préparatifs terminés, Steve et moi, on est retournés voir nos chefs pour expliquer notre programme. Ils nous ont écoutés avec attention, tandis qu'on détaillait nos itinéraires et notre plan d'assaut.

Nos analystes du renseignement étaient sûrs que les combattants n'allaient plus bouger d'ici la fin de la nuit, mais on a quand même gardé un œil sur la maison, avec les drones en vigilance constante.

On avait prévu de se poser à cinq kilomètres environ de l'objectif, et de nous y rendre à pied – ce qui nous permettrait de garder l'avantage de la surprise. Rien ne trahit davantage votre position qu'un hélicoptère imposant dans le ciel. Avec les sommets élevés et les vallées encaissées, le bruit de l'appareil pouvait résonner sur des kilomètres, et tout le monde aux alentours aurait su qu'on arrivait. Parfois, on atterrissait une vallée plus loin, pour être discrets. Le seul problème, c'était qu'ensuite il fallait gaiement se crever le cul à passer un col.

Tout en expliquant nos projets, j'observais attentivement nos chefs. Ils avaient l'air satisfaits. Le plan était simple, je n'attendais pas d'objections. Le commandant de section a donné sa bénédiction, et deux heures plus tard on était dans les airs, direction l'objectif.

J'étais assis dans l'hélicoptère *Chinook*, excité, essayant de me réchauffer mentalement. Au fond de moi, je n'étais pas inquiet. J'étais sûr – mais pas trop – de pouvoir presque tout gérer sur l'objectif. À mon treizième déploiement, j'étais à des années-lumière de mes premières missions. Depuis le gamin en T-shirt qui espérait devenir SEAL, j'avais fait bien du chemin.

Et depuis mon premier déploiement dans les rues de Bagdad, j'avais appris de précieuses leçons.

Impossible d'arrêter un tireur chanceux ou une bombe bien placée sur la route, mais, après treize déploiements, peu de choses me surprenaient. À mon arrivée, on m'avait envoyé dans une habitation piégée à l'explosif. J'avais pénétré dans d'innombrables maisons d'Irak et d'Afghanistan, et affronté des combattants qui m'attendaient en embuscade. Les missions n'étaient pas devenues plus faciles, mais j'avais toute la richesse de mon expérience.

Une des raisons pour lesquelles on était si compétents, mes camarades et moi, c'est qu'on essayait toujours d'évoluer. L'ennemi changeait sans cesse de tactique, et si on ne changeait pas la nôtre aussi vite, on perdait du terrain, ce qui nous mettait en danger.

[redacted]...

Au début de la guerre en Afghanistan, peu d'entre nous avaient participé à des combats réels. On était très entraînés, et dénués d'expérience ; mais, après une décennie de guerre, presque quatre-vingt-dix pour cent de nos unités avaient acquis cette expérience, avec une petite dizaine de déploiements à leur actif.

À chaque déploiement, on s'efforçait de changer de tactique et de technique aussi vite que l'ennemi. On ne se reposait jamais sur nos lauriers ; tournés vers l'avenir, on se concentrait sur ce qui allait marcher.

J'ai fermé les yeux, n'écoutant plus que le bourdonnement des moteurs. Quelques camarades dormaient déjà. J'ai repensé aux phases de la mission, les mains sous mon gilet pare-balles pour garder la chaleur le

plus longtemps possible. Cette nuit-là n'était pas aussi glaciale qu'en Alaska, mais je sentais tout de même le froid au travers de mes gants.

On était habitués. À ce stade de la guerre et de notre expérience professionnelle, on s'était endurcis à la douleur, à la souffrance et au sacrifice de partir en mission. Je me répétais que tout ça « faisait juste partie du boulot ». Certains avaient choisi d'autres métiers, mais c'était le nôtre, et putain, qu'est-ce qu'on devenait bons !

L'hélicoptère a perdu de l'altitude, le bruit du moteur a changé : on atterrissait. Un mélange de terre et de neige nous a accueillis au moment où on jaillissait de l'engin par la rampe. À une cinquantaine de mètres de l'hélicoptère, je suis parti pisser. Je m'étais retenu pendant l'heure de vol, et je savais qu'une fois partis on n'aurait plus l'occasion de se soulager. Mes camarades faisaient de même à côté. Le bruit de l'appareil s'est éloigné, on s'est mis en formation et on s'est dirigés vers l'objectif.

Aucun mot, aucun ordre n'était nécessaire. Pour nous, c'était une nouvelle journée de boulot. Chacun savait quoi faire, où aller, et ce qu'on attendait de lui. Bien sûr, la bureaucratie et les règles à la con des officiers supérieurs étaient toujours là, mais on travaillait toujours avec, on les contournait, et on faisait de notre mieux pour ne pas y penser.

Derrière l'écran vert de mes lunettes de vision nocturne j'ai vu mes camarades se déployer devant moi. On marchait depuis une heure quand la radio a grésillé :

« On a deux hommes d'âge militaire qui sortent d'une porte du côté ouest. Ils se dirigent vers une autre porte côté est. »

Merde, l'ennemi était debout. Si les gens étaient

réveillés là-bas, on devrait utiliser une tactique différente. Impossible de crocheter la porte en silence, de se diriger lentement vers leur chambre et de les prendre par surprise.

Selon les règles, et à partir de ce dernier rapport de l'ISR, on était censés lancer une semonce : on perdait l'avantage de la surprise et on leur donnait le temps de s'armer pour résister. J'étais dans la partie depuis assez longtemps pour savoir que les gens qui édictaient la plupart de nos règles n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait sur le terrain.

Mais on avait encore une longue marche devant nous. J'espérais qu'à notre arrivée les ennemis seraient endormis. Je me concentrais sur notre longue progression, aux aguets. Le pilote du drone nous a rappelés plus tard :

« Les deux types en mouvement viennent de revenir à leur porte de départ, ils sont rentrés. »

On a franchi quelques petites collines puis un bosquet près de la maison. C'était notre dernier arrêt avant l'assaut. Je distinguais l'habitation derrière les arbres. La nuit, dans le noir, elle ressemblait à n'importe quelle maison afghane, avec de grands murs de terre crue et une lourde porte en bois.

Depuis le dernier contact radio, l'endroit était calme.

Aucun mouvement.

Aucun « somnambule ».

On a attendu quelques minutes pour vérifier que personne ne se réveillait. Enfin, le chef de section a annoncé qu'on procédait à l'assaut. À cause de la température glaciale, le commandant de section a pris la décision de franchir l'enceinte en silence au lieu de lancer une semonce : celle-ci aurait comme seul effet d'exposer des femmes et des enfants au froid mordant.

En plus, si les talibans décidaient de se battre, les femmes et les enfants seraient pris entre deux feux.

On s'est mis en position sans un bruit. Mon équipe s'est placée derrière les snipers et on s'est avancés jusqu'à la grande porte. Je voyais les snipers qui couvraient les murs depuis leur poste.

La porte était en bois, avec un vieux loquet de fer en guise de poignée. Notre homme de tête a essayé de l'ouvrir, mais c'était fermé à l'intérieur. Il a fait signe à l'un de nos nouveaux qui transportait l'échelle extensible sur son dos. On l'a posée contre l'enceinte et l'éclaireur a grimpé lentement l'énorme mur de terre. Quand il est arrivé à califourchon, à plus de trois mètres de haut, on lui a passé une autre échelle. Il a failli perdre l'équilibre.

On portait presque trente kilos de matériel et l'éclaireur s'agitait comme un gymnaste au sommet d'une muraille de trois mètres, avec une pièce pleine de talibans endormis à dix mètres de là.

On a fait monter l'échelle, barreau par barreau. Ambiance tendue : ici, le silence était plus important que la vitesse. Il faisait un noir d'encre. Le vent se renforçait, faisant trembloter l'échelle. À plusieurs reprises, j'ai eu peur que l'éclaireur perde l'équilibre et tombe à l'intérieur.

Tout ce qui me préoccupait, c'étaient les « somnambules ». L'ISR avait signalé deux personnes, mais au total, ils étaient entre cinq et sept. On savait tous de quelle porte les deux types étaient sortis, mais personne ne savait au juste où les autres pouvaient dormir. S'ils sortaient encore, les snipers les descendraient. Mais cela réveillerait sans doute les autres talibans encore couchés à l'intérieur. J'espérais qu'on puisse entrer avant que les ennemis nous repèrent.

L'éclaireur a enfin attrapé l'échelle et l'a délicatement déroulée à l'intérieur de l'enceinte. Puis, avec son binôme, ils sont descendus dans la cour. J'attendais devant la porte, prêt à entrer. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu le loquet coulisser, et la lourde porte de bois s'est lentement ouverte.

L'éclaireur se tenait dans l'ouverture, un sourire débile sur la figure.

« Trop facile », a-t-il chuchoté.

On avait donc ouvert la porte et il était temps de se mettre au travail. On s'est faufilés dans l'enceinte ; la maison donnait sur une petite cour entourée de bâtiments. Tout le monde se déplaçait aussi silencieusement que possible. La règle « ne cours pas à la mort » s'appliquait toujours. Après tout, on n'était pas dans un jeu vidéo. Quand on se faisait descendre, on ne réapparaissait pas.

On s'est glissés dans la cour. Devant moi, il y avait plusieurs nouveaux dans l'équipe. Ils sont partis fouiller les enclos à animaux du côté nord et est. Je voyais bien que les plus jeunes étaient à fond. Ils faisaient de leur mieux pour maîtriser leur énergie.

L'essentiel, c'était d'être au bon endroit, et après plus d'une dizaine de déploiements je savais où dormaient les ennemis : j'avais écouté le pilote du drone à la radio pendant la marche. J'ai repensé à la disposition de l'habitation. Les deux types étaient sortis d'une porte côté ouest. Je me suis dirigé droit dessus. Si l'ISR ne se trompait pas, la seule porte à cet endroit-là donnait sur la chambre des talibans.

Sans courir.

Il ne fallait pas être lent, il fallait être hyper-lent. La lenteur, c'est la fluidité, et la fluidité, c'est la vitesse. Une fois du côté ouest, je me suis posté à côté de la

porte fermée. L'un des nouveaux – c'était son premier déploiement avec nous – me faisait face. J'ai appuyé sur la poignée. La porte était ouverte.

Elle s'ouvrait vers l'intérieur, donnant sur une petite antichambre, flanquée de deux portes en bois. Juste en face de nous, un escalier menant au premier étage. Comme j'avais ouvert la porte, le nouveau entrerait en premier. Il a lentement pénétré dans la maison et je l'ai suivi.

Depuis le seuil, je voyais tout un tas de chaussures d'hommes à côté de la porte de droite. Un mélange de grosses sandales de cuir et de chaussures noires Cheetah, une marque pakistanaise. Pour plaisanter, on disait qu'on n'avait jamais vu d'innocent porter des Cheetah. La plupart du temps, Cheetah signifiait taliban.

Près de la porte gauche, c'étaient des chaussures de femmes et d'enfants. Dès l'instant où on avait pénétré dans cette antichambre, j'avais su où dormaient les ennemis. Mais le nouveau, sans doute un peu trop excité pour le remarquer, s'est dirigé vers la gauche. Je suis allé en face. En tournant le bouton, j'étais sûr à cent pour cent que les talibans étaient à l'intérieur. J'espérais seulement qu'ils dormaient à poings fermés.

La porte s'est ouverte dans un long grincement de gonds rouillés. Dans le silence, on aurait dit un train de marchandises traversant une cahute en terre. La pièce était glaciale et noire comme un four. J'avais mes lunettes de vision et je distinguais des bosses de taille humaine sous des couvertures.

Tandis que j'observais la pièce, un combattant s'est relevé, juste à gauche de la porte – à moins d'un mètre de moi. Il avait sans doute entendu le grincement des gonds et essayait de voir qui j'étais dans l'obscurité. J'ai regardé à côté de lui : il avait une grosse mitrailleuse

PKM à bande. Le taliban a rapidement compris : la présence sur le seuil n'était pas amicale. Il a aussitôt tenté de saisir sa mitrailleuse. Son problème, c'était que le canon était tourné dans le mauvais sens.

Je l'ai observé une fraction de seconde se débattre avec sa mitrailleuse, essayant de la tourner dans ma direction. Il n'en a jamais eu l'occasion. Je me suis penché pour lui tirer deux fois dans le visage.

Mon fusil avait un silencieux, mais dans cette pièce en terre les tirs semblaient bruyants. Le taliban s'est effondré sur le dos comme s'il retournait dormir, disparaissant de ma vue. J'ai levé mon fusil pour couvrir le reste de la pièce et j'ai vu des AK-47 posés contre le mur, avec des cartouchières remplies de chargeurs accrochées à la cloison. Les « bosses » sous les couvertures se sont aussitôt transformées en tourbillons : tous les ennemis, réveillés, se jetaient sur leurs armes.

Je n'ai pas hésité.

J'ai ouvert le feu. Passant d'un ennemi à l'autre, je leur ai lâché deux ou trois balles dans la poitrine à chacun, ne m'arrêtant qu'une seconde pour vérifier leur neutralisation. Tout s'est passé sans cri, sans bruit, rien que le son étouffé de mes tirs qui transperçaient les talibans.

Les combattants étaient tombés à l'endroit où ils dormaient. Chaque tir envoyait une onde de choc dans la couverture de laine sombre, comme une vague mort-née sur un lac. Je suis entré dans la pièce avec mon binôme derrière moi, et on a fait le tour des talibans, pour s'assurer qu'ils ne représentaient plus de menace.

Il y en avait six au total. J'ai compté cinq AK-47 et une mitrailleuse PKM. On a aussi récupéré deux lance-grenades et plusieurs roquettes. Ces hommes étaient bien armés. Leur matériel était en assez bon état et,

par rapport au taliban moyen, ils étaient bien équipés. On a aussi trouvé des trousses de premier secours et de l'argent afghan et pakistanais.

C'était l'unique endroit où on avait dû tirer. Tous les combattants s'étaient tapis dans cette pièce. La famille qui vivait là n'avait sans doute pas eu d'autre choix que de les laisser s'installer chez eux.

Tout en comptant les armes, j'entendais les femmes et les enfants pleurer dans le vestibule. Comme je l'avais prévu, le nouveau était entré dans les chambres des femmes. En le voyant entrer, elles ont eu peur. Quand j'ai commencé à tirer, elles ont hurlé. En quittant la chambre des talibans, j'ai jeté un œil dans la pièce d'en face : le nouveau gardait les lieux, remplis de femmes mécontentes. Il n'avait pas l'air enthousiaste.

Juste avant de revenir à la zone d'atterrissage pour remonter dans l'hélicoptère, le nouveau est venu me voir :

« Ah putain ! Je savais que j'aurais dû aller à droite. »

En période creuse, c'était dur de rater une occasion de faire un carton. J'ai répondu :

« C'est pas ma faute. C'est toi qui as choisi la porte en premier.

– C'est pas à toi que j'en veux. Je suis furieux contre moi-même de pas avoir compris plus tôt.

– Toujours, je répète, toujours, vérifier les chaussures. »

J'avais appris cette leçon dans la douleur, lors d'un déploiement précédent en Irak. Quand on est nouveau, tout excité et trop pressé, on rate les petits détails, comme les chaussures, qui peuvent sembler sans intérêt au premier abord mais sont vraiment un indice important. Avec plus d'expérience, quand on a vécu la galère un million de fois, commis des erreurs et appris grâce à

elles, tout se ralentit, et un truc aussi insignifiant que les chaussures devient alors important.

Cette fois-là, j'avais parfaitement interprété la situation. Dans notre travail, on ne peut qu'espérer survivre à la première erreur, et vivre assez longtemps pour ne pas la reproduire. En y repensant maintenant, c'est une des nombreuses leçons qui me sert toujours. Sur le plan pratique, il s'agissait de repérer l'ennemi, mais, de manière plus générale, il faut prêter attention aux détails dans les situations de stress intense. Dans ce cas, le succès fait la différence entre la vie et la mort.

C'était mon treizième déploiement en combat. J'avais passé des années de ma vie en Irak, en Afghanistan, et partout dans le monde. Il ne s'agissait plus de « théorie » ou d'« entraînement ». Pour la première fois de ma carrière, j'avais l'impression d'avoir atteint mon objectif : celui de devenir le SEAL dont je rêvais, quand j'étais adolescent en Alaska.

Des années d'entraînement m'avaient hissé à ce niveau. Aucun SEAL avec lequel j'avais travaillé ne se contentait de la moyenne. On avait appris le travail d'équipe au BUD/S et on était experts en tactique individuelle. Après plus de dix années de guerre, on était au summum de nos capacités. On avait tiré des millions de cartouches, fait sauter des tonnes d'explosifs, on s'était entraînés et battus dans toutes les situations et tous les milieux. On pouvait monter une opération en un tournemain, quelle que soit sa complexité. L'organisation de la mission était simple, parce qu'on l'avait fait des centaines de fois. On se faisait confiance, et une fois sur l'objectif, on communiquait presque par télépathie.

CHAPITRE 12

Tuer

Cloisonner

On nous avait donné quelques jours de congé après notre retour de mission, mais j'étais revenu au travail. Il fallait que je retrouve les habitudes des déploiements précédents.

Je voulais garder le contrôle. C'était réconfortant de m'arrêter devant le bâtiment, d'entrer dans ma « cage », de défaire tous mes bagages, et de me détendre. J'avais vraiment besoin d'un peu de solitude.

Je n'avais jamais éprouvé d'angoisse après une mission. J'avais toujours été capable de gérer le stress, mais là, ça me posait des problèmes. Je ne dormais plus. J'étais sur les nerfs. Je ne voulais parler à personne, et je ne répondais même pas aux appels de ma famille.

J'ai entendu un copain de mission ouvrir sa cage un peu plus loin. L'endroit était calme. J'ai attendu une seconde puis je suis allé le voir. Il avait sorti ses affaires et faisait la même chose que moi : il essayait de se cacher derrière son travail. Il rangeait lentement son matériel. Je suis entré dans sa piaule.

« Salut mon pote. Quoi de neuf ?

– Pas grand-chose. Je me suis dit que j'allais nettoyer mon matos », a-t-il répondu.

Je voyais bien les cernes épais sous ses yeux. Il avait l'air fatigué. C'est dur, notre unité. Dans une certaine

mesure, on est une meute de loups. Un groupe de mâles alpha entraînés à ne jamais montrer de faiblesse. Je connaissais ce gars depuis des années, on avait vécu quelques sacrées situations de merde ensemble. Je lui aurais confié ma vie, mais reconnaître une faiblesse, c'était tout à fait différent. Je lui ai demandé à voix basse :

« Je peux te poser une petite question ?

– Bien sûr, quoi ?

– Tu arrives à dormir ? »

J'avais presque chuchoté.

Il a continué à défaire ses sacs, puis, après un long temps d'arrêt, il a levé les yeux vers moi :

« Non. »

Puis il s'est détourné.

« Moi non plus. J'ai pas dormi plus d'une heure depuis notre retour. »

C'était la conversation la plus profonde que j'aie jamais eue sur le stress lié au combat.

J'avais suivi des cours de tir. Je sais faire de la varappe, de la moto tout-terrain, piloter un bateau, manipuler des explosifs. Le gouvernement a dépensé des millions de dollars pour m'entraîner à combattre dans la jungle, aux pôles et dans le désert. J'ai pris des cours de langue et je sais sauter en parachute la nuit et atterrir pile sur la cible. Mais je n'ai jamais été formé à gérer le stress du combat. On avait passé des mois à devenir des SEAL, et des heures chaque jour à se perfectionner, mais on n'avait reçu aucune instruction officielle sur les problèmes émotionnels.

Avant d'intégrer les SEAL, je me demandais si je serais bien capable d'appuyer sur la détente. Saurais-je me défendre ? Je n'y ai pensé qu'avant de devenir

SEAL, parce qu'une fois en mission, je n'ai plus eu le temps. J'étais dans mon tout-petit monde.

Tout ce que je faisais à l'étranger était considéré comme du travail. Je me glissais chez les gens pendant qu'ils dormaient. Si je les surprenais avec une arme, je les tuais, et tous les gars de l'unité agissaient de même. J'avais participé à des fusillades énormes et descendu des types sans même y penser. Je ne regrette pas mes actions au combat. Tout ce que j'ai fait à l'étranger, c'était pour protéger mes équipiers, et mon pays. J'ai respecté les règles de combat et je ne m'en suis jamais pris à des innocents.

Mais ça n'empêchait pas le stress de me ruiner la tête. À ce jour, si vous demandez à Phil de parler du « chat », il vous racontera cette mission de 2006, en Irak.

Le drone téléguidé, volant au-dessus de l'objectif, a signalé une demi-douzaine d'hommes dormant dehors. C'était l'été en Irak et, même la nuit, il faisait trop chaud pour rester à l'intérieur sans climatisation. Le village n'était qu'un groupe d'une dizaine de maisons trapues, en terre. Je n'ai vu aucune ligne électrique en m'approchant. On pensait donc que les gens dormiraient à l'extérieur.

On s'approchait lentement du village, juste avant trois heures du matin. Depuis qu'on était descendus d'hélicoptère, deux heures avant, la marche avait été longue. Dans le désert immense et plat, c'était dur de voir à l'horizon, même avec les lunettes de vision nocturne. Le village aurait pu être sur la lune, entouré seulement de sable et de rochers sur des kilomètres. Au-dessus de moi, de grosses étoiles brillaient.

On s'approchait des maisons, pas à pas.

On était en 2006 et on combattait en Irak depuis trois ans. Mon groupe travaillait dans la région occidentale du

pays. C'était un tuyau qui nous avait conduits dans ce village. L'ISR avait repéré des ennemis et on était partis. À ce stade, toute la procédure était simple. On s'en chargeait tous les jours : trouver, traiter, terminer.

Il faisait très chaud. Je sentais la sueur s'accumuler dans mon dos, à la jointure de mon gilet pare-balles. Le chef de section a lancé un ordre et on s'est mis en L, avant d'arriver sur le village.

La base du L allait se positionner juste avant le village et, le cas échéant, fournirait une base de feu pour couvrir nos mouvements. La partie verticale du L pénétrerait dans la bourgade à la recherche des ennemis. J'étais dans ce second groupe.

La radio dans l'oreille me donnait des nouvelles des autres équipes d'assaut. Je savais qu'au-dessus de nous, à peine hors de portée d'ouïe, on avait des drones pour nous donner des yeux – et un AC-130 au cas où on aurait besoin d'un appui aérien immédiat. J'ai scruté l'endroit où l'ISR avait repéré des dormeurs. J'ai repéré environ dix tapis de couchage.

Deux hommes se tenaient debout, observant le désert. Ils ne parlaient pas, en tout cas ils n'en avaient pas l'air. Ils semblaient s'efforcer de percer les ténèbres de cette nuit.

Avaient-ils entendu quelque chose ?

J'étais sûr qu'ils ne pouvaient pas nous voir. Peut-être qu'ils avaient entendu l'AC-130. Enfin, l'un d'eux s'est dirigé vers les dormeurs et a commencé à les réveiller, tandis que son camarade gardait les yeux fixés sur le désert. J'ai vu les autres se lever lentement et commencer à regarder autour d'eux.

Tandis que les autres se réveillaient, les deux hommes se sont dirigés vers la maison la plus proche. Les autres ont fini par les suivre. Aucun d'eux n'avait d'arme,

donc on ne pouvait ouvrir le feu, mais c'était éminemment suspect de voir un groupe important dormant à la lisière du village. Où étaient les femmes et les enfants ?

Le groupe était à mi-chemin de la première maison quand il s'est arrêté. Les types se sont retournés d'un bloc et ont rebroussé chemin vers leurs tapis. On était à deux cents mètres et je les voyais tous comme en plein jour grâce à mes lunettes.

Je les ai vus arriver aux tapis et saisir des AK-47, des lance-grenades et même une mitrailleuse PKM à bande. Plusieurs lasers infrarouges sont apparus, braqués sur la poitrine des combattants. Nos snipers se sont mis au travail. Quelques secondes plus tard, trois des ennemis sont tombés. Les autres, paniqués, sont revenus en courant vers le village, dans les miaulements étouffés d'une grêle de balles.

J'ai compté cinq morts chez l'ennemi. À ce stade de la guerre, on faisait très attention à ne pas courir à notre propre mort. On s'est donc arrêtés un moment, la base du L toujours en place. On espérait que l'ennemi n'avait pas repéré le reste de notre groupe sur son flanc droit. Pour rester discrets, on n'avait pas encore tiré.

Quelques minutes plus tard, j'ai entendu le chef de section à la radio :

« OK, les gars, la base reste en position et la manœuvre va commencer l'assaut, cette fois. »

Cela signifiait que la manœuvre, ou notre côté du L, allait se frayer lentement un chemin vers les bâtiments. On avait déjà fait ça un million de fois et cette tactique n'avait rien de nouveau. L'assaut ou embuscade en L était une technique éprouvée.

J'ai rapidement vérifié mon équipement, mis un genou à terre – et attendu l'ordre.

« OK. Allez-y. »

Tout notre groupe s'est levé et s'est mis à avancer lentement par deux, d'un point à l'autre. Deux ou trois SEAL progressaient avec précaution, l'arme prête, s'arrêtant à une courte distance devant le groupe suivant. Puis, ils mettaient un genou à terre et couvraient le reste du groupe qui passait devant eux.

Ce n'était pas rapide, et je suis sûr que ça n'était pas très sexy, mais c'était le moyen le plus sûr d'approcher l'ennemi. En particulier quand on avait déjà perdu l'avantage de la surprise.

Je voyais quelques lasers passer sur des portes. D'instinct, on a tendance à se déplacer vite, mais il faut bouger au ralenti, prêts à ouvrir le feu au moindre signe suspect. On allait pénétrer dans le village quand on a vu quatre types foncer vers leur tapis de couchage. Quelqu'un a commenté à la radio :

« On dirait qu'ils ont oublié quelque chose. »

Ces types devaient avoir des couilles en acier pour tenter un sprint de récupération, surtout avec leurs armes et leurs couchettes recouvertes des cadavres de leurs amis.

J'étais à moins de cent mètres d'eux. J'ai levé mon arme et visé le premier type. Il avait l'air anxieux, les yeux écarquillés dans sa course. Il s'est arrêté en dérapant, la poitrine palpitante, et s'est mis à fouiller dans les plis de son drap. Il s'est agenouillé, et je l'ai vu sortir un AK-47.

J'ai braqué mon laser sur sa poitrine et j'ai tiré, comme mes camarades. On a tous touché le même type en rafale, le clouant au sol. Les balles ont soulevé un petit nuage de poussière, là où l'homme se tenait. Je suis passé au suivant, mais il venait de s'écrouler. J'ai suivi les lasers de cible en cible ; les quatre combattants gisaient sur le sol, immobiles.

Là encore, on a pris le temps d'évaluer la situation.

Genou à terre, j'ai scruté les bâtiments environnants, à la recherche d'autres « héros ». Phil, mon chef d'équipe, m'a imité, et je l'ai entendu chuchoter :

« C'était intéressant. Ils ont vraiment envie de se battre, on dirait. Allons-y en douceur et avec précaution, ce soir. Ces types ne rigolent pas. »

Le chef de section nous a interrompus à la radio : « On avance. »

Phil et moi, on s'est relevés et dirigés vers le bâtiment le plus proche. J'ai attendu à la porte. Phil m'a pincé le bras pour m'indiquer d'entrer. La maison était petite, avec une salle commune donnant sur une chambre. Il faisait lourd et humide à l'intérieur, et je n'ai rien vu dans la pièce. Un tapis couvrait le sol carrelé, avec un canapé miteux dans un coin. J'entendais mes camarades se déplacer dans la cuisine à côté du salon.

J'ai traversé en vitesse la pièce principale, pénétrant dans une chambre. Personne à l'intérieur, mais il y avait des couchages et des oreillers par terre. La maison était déserte.

« Un bâtiment fouillé, il en reste au moins quinze », ai-je pensé en me dirigeant vers une autre maison.

Peut-être que la maison était vide parce que ses habitants civils étaient partis à l'arrivée des combattants. Ou peut-être qu'elle était liée à ces partisans, qu'ils s'étaient réfugiés là, et qu'ils nous attendaient encore dans le noir. Il fallait m'éclaircir les idées. Je me suis concentré sur la tâche qui m'attendait.

Mon équipe a passé les trente minutes suivantes à fouiller maison après maison. Je me suis retrouvé derrière Phil ensuite, en remontant la route. Ce village était un labyrinthe et on n'avait pas rencontré d'autres combattants. On savait bien qu'ils n'avaient pas dis-

paru comme ça. Ils étaient forcément quelque part. Je surveillais chaque porte, chaque fenêtre, de crainte qu'un ennemi apparaisse.

Devant moi, j'ai aperçu un type aux aguets dans l'embrasure d'une porte. Il était caché dans le renfoncement, mais pas assez. Je voyais le canon de son AK-47. Il attendait qu'on se rapproche. Heureusement, il faisait noir – du moins, pour lui. On avait nos lunettes.

Je n'étais pas sûr que Phil l'ait vu au début. L'homme a rapidement rejeté la tête en arrière et le laser de Phil est passé à l'endroit où il se trouvait juste avant. Le type a lentement ressorti la tête pour nous repérer. À cet instant, Phil l'a visé en plein front.

Quelques détonations étouffées du MP7, et le type a disparu.

J'ai couvert la route et certains bâtiments tandis que Phil et le reste de l'équipe entraient par la porte où s'était tenu le combattant. La maison qu'on venait de fouiller était la dernière.

Quand mon équipe a disparu à l'intérieur, j'ai jeté un œil en direction de la porte. Je voyais les pieds du combattant irakien. À la radio, j'entendais mes camarades discuter avec l'AC-130 pour retrouver deux fuyards.

Deux combattants ont traversé le village en courant, sortant de l'autre côté, et ont tenté de se cacher dans le désert. Ils sont aussitôt apparus sur les caméras infrarouges de l'ISR et l'AC-130. Une équipe de quatre SEAL et un chien de combat les ont pris en chasse. L'AC-130 a viré et s'est dirigé vers le groupe. Je suivais leur progression à la radio. Pour finir, j'ai entendu gronder les canons de l'AC-130.

Mes camarades ont retrouvé les corps. C'était un spectacle difficile. On aurait dit qu'un des combattants avait explosé. Sans doute l'un des obus de cent cin-

quante millimètres tirés par l'avion. Ce projectile fait deux fois la taille d'une quille de bowling, et il peut faire de sérieux dégâts.

De retour au village, je montais la garde quand Phil m'a appelé à la radio.

« Alpha Deux, ici Alpha Un. On a besoin de toi ici.

– Reçu. J'arrive. »

J'ai enjambé le corps du combattant et j'ai vu Phil et deux de mes camarades fouiller la pièce principale. L'arme du mort était posée à l'autre bout. Phil avait sorti le chargeur et vidé la chambre.

Je me suis retourné vers le mort. Il avait la tête tournée. S'il ne s'était pas exposé ainsi sur le seuil, Phil et moi ne l'aurions sans doute pas repéré. Avec un peu de patience, il aurait pu nous surprendre.

Phil l'avait visiblement descendu d'un tir de maître. La balle avait frappé juste au-dessus du nez, à la limite du front. La moitié du visage était broyée, il ne restait qu'un seul œil qui fixait aveuglément le plafond. Le sang formait peu à peu une flaque à l'arrière du crâne.

J'allais détourner les yeux quand j'ai saisi un mouvement. Un chaton tacheté dépenaillé, la fourrure collée à son corps maigrichon, se tenait juste à côté de la flaque de sang. Je n'ai aucune d'idée d'où venait l'animal, mais ce n'était pas rare de voir des chats rôder dans les villages irakiens. Le chaton a reniflé le sang, puis je l'ai vu sortir sa langue rose et lécher la flaque.

Je m'attendais à voir des cadavres, et je m'y étais plus ou moins habitué à ce stade, mais quelque chose me mettait mal à l'aise avec ce chat galeux et la flaque de sang. Je ne m'y attendais pas. C'était glauque à crever.

Je me suis éloigné pour fouiller la maison. J'ai vu une ouverture dans le salon et je suis passé par là.

Elle menait à un petit couloir, que j'ai traversé pour arriver dans la cuisine.

Des récipients étaient empilés en équilibre précaire sur le comptoir. La pièce sentait l'huile de cuisine et les épices. Dans un coin, par terre, un trou faisait office de four. J'ai déplacé les pots, cherchant des armes ou autre matériel laissé par les combattants. La zone étant sécurisée, j'ai fait du bruit. Je fouillais un placard près de la porte quand j'ai entendu un bruit derrière moi.

On aurait dit des sanglots ou des gémissements.

Je me suis retourné, la main sur le fusil, et j'ai vu un petit enfant recroquevillé dans un coin, derrière un tas de couvertures. Il avait sans doute échappé à l'attention de mes camarades. Je me suis agenouillé pour mieux le voir. Je ne savais pas s'il était indemne. Il avait les cheveux collés. Les larmes lavaient un peu la saleté sur ses joues. Il avait l'air aussi pitoyable que le chat lécheur de sang.

En regardant par-dessus mon épaule, j'ai compris que de là où il se trouvait il avait vu l'homme embusqué se faire descendre. Je ne savais pas du tout si cet homme était son père ou juste un combattant qui se cachait dans sa maison. Dans tous les cas, il nous avait vus flinguer le type et il avait sans doute vu le chat lécher la flaque de sang.

Je me suis dit :

« Hé bien… J'en ai vu des trucs de taré, mais ce pauvre gosse, ça va le foutre en l'air pour le restant de ses jours. »

Le gamin tremblait de peur. Il pensait sans doute qu'on allait le tuer aussi. Et puis, avec tous mes flingues et mon harnachement, je devais avoir l'air pas mal menaçant.

Le gamin sanglotait toujours en silence. J'ai sorti

doucement un bâton lumineux de ma veste et je l'ai ouvert. Le bâton s'est allumé lentement, baignant la pièce d'une teinte verte. J'ai aussi sorti un bonbon Jolly Rancher et je l'ai tendu au gosse. Au début, il a détourné les yeux.

J'ai agité la lumière.

« Hé, p'tit gars, je vais pas te faire de mal. »

Je savais qu'il n'avait aucune idée de ce que je disais. Mon seul espoir, c'était qu'il comprenne par mon intonation. Il s'est levé lentement. Il m'observait, essayant de déterminer si je représentais une menace. J'ai essayé de sourire, mais je savais qu'en tenue de combat, un sourire ne suffirait pas.

Le gosse a détourné les yeux et s'est emparé de la lumière et du bonbon. Il n'a pas mangé le bonbon, se contentant de le serrer dans sa main. J'ai demandé à la radio où est-ce qu'on rassemblait les femmes et les enfants. Ils étaient dans une maison pas très loin. J'ai fait signe au petit de me suivre.

Au début, il n'a pas réagi.

« Allez, viens, petit, je t'emmène voir les autres. »

Il ne me comprenait pas. Je l'ai pris par la main et l'ai amené au-dehors, essayant d'éviter le cadavre du combattant et le chat, qui léchait toujours la flaque de sang. Je pensais toujours :

« Quelle merde ! Ce gosse n'a pas plus de cinq ans, et il a assisté à tout ça. »

On a traversé le village. En arrivant près de la maison, j'ai entendu quelques femmes et enfants sangloter. Un camarade gardait la porte. Quand le gamin a vu les autres, il a lâché ma main et est entré dans la pièce. Je ne me suis pas attardé. J'avais du travail à faire et je savais que le petit était en sécurité maintenant.

En retournant à la maison pour continuer la fouille,

je revoyais toujours le chat lécher le sang, et le gamin qui regardait la tête de l'homme exploser à l'autre bout de la pièce. J'ai vite chassé cette image et j'ai repris mes recherches.

Je n'avais pas le temps de m'attarder sur ces images. Après les missions, je les refoulais. J'en connais pour qui tuer, c'est toute une histoire. J'ai abattu des gens à longue distance et j'ai abattu des gens à bout portant. Mais je le justifiais toujours ainsi : si je n'avais pas tué l'ennemi, c'est lui qui aurait tué mes camarades ou moi. Je n'avais pas besoin d'autre explication.

Pourtant, ça ne simplifiait rien quand je rentrais chez moi, dans le monde réel.

Lors de mes premières missions, je m'étais senti dépassé par les événements. Je ne connaissais pas le processus ; je ne savais pas à quoi m'attendre. Mais après treize déploiements, j'actionnais l'interrupteur facilement. Je séparais le stress du reste de ma vie.

Je me rappelle que j'étais revenu en voiture de notre base juste après mon retour d'un déploiement en Irak. Il y avait un ralentissement et j'ai failli prendre la voie du milieu (interdite) pour le contourner. Au début de la guerre d'Irak, on sortait de la route quand des chauffeurs irakiens nous bloquaient le passage. C'était du suicide de se trouver coincé dans un embouteillage. Les voitures piégées étaient une menace permanente. En restant immobile, on devient une cible. Donc on essayait de bouger tout le temps. On écartait aussi les autres véhicules de notre convoi. On lançait des pierres sur les vitres et les pare-brise, et on tirait dans les pneus.

Mais de retour ici, aux États-Unis, on devait oublier tout ce qu'on faisait pour survivre là-bas. Comment on y arrivait ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je cloisonnais les choses de mieux en mieux. Je

refoulais tout un tas d'émotions. Je me forçais à surmonter la confusion entre ma vie à l'étranger et celle à la maison. Ce n'était pas facile.

J'avais sans doute décidé de contrôler ma vie. C'était un combat, que j'ai remporté en réutilisant de nombreuses leçons apprises à l'entraînement SEAL. Tout simplement, je n'ai pas laissé la guerre me dicter ma vie. C'était comme la publicité pour Las Vegas : ce qui se passe en Afghanistan reste en Afghanistan. Quand je rentrais chez moi, je ne parlais jamais de mon travail à d'autres personnes que mes camarades.

Pourtant, après la mission [redacted], je n'ai pas pu vaincre le stress. Il débordait de mon cloisonnement mental. Après avoir parlé à mon copain, je me suis senti mieux. J'étais rassuré de savoir que d'autres pratiquaient les mêmes acrobaties psychologiques que moi. Je n'étais pas le seul à avoir des difficultés à comprendre tout ce qui s'était passé après le raid.

Quelques années plus tôt, la marine avait essayé de gérer le stress au combat. La première idée avait été de nous envoyer quelques jours en Allemagne au retour de nos déploiements. Histoire qu'on décompresse. C'était l'époque où on parlait du stress post-traumatique dans les médias, et les grands chefs plastronnaient ; ils avaient trouvé le remède, ils avaient coché une case.

Avant l'Allemagne, on se retrouvait chez nous parfois vingt-quatre heures après une mission. Je sortais d'une fusillade à l'étranger et, dans la journée, j'étais de retour aux États-Unis, dans un Taco Bell, avec mon burrito aux haricots. Ça a l'air bizarre, mais cet arrêt au Taco Bell me permettait de tout cloisonner dans ma tête.

Donc, avec la nouvelle organisation, on s'arrêtait en Allemagne et le psychologue de l'unité venait nous retrouver en avion pour nous enseigner la manière

de lutter contre le stress au combat, et comment se réintégrer au monde civil. Pour les gars qui avaient des familles, on parlait surtout de routine domestique. L'amusant, c'est qu'on allait passer quelques semaines chez nous, pour repartir en entraînement.

Toute cette idée de décompresser en Allemagne s'est finalement révélée contre-productive. Ça énervait nos familles et nos copines parce que, du coup, les déploiements duraient trois jours de plus. Sans parler qu'on revenait en sentant la bonne bière allemande.

Le commandement a finalement remplacé l'arrêt en Allemagne par une autre procédure. On devait rencontrer un psychologue militaire. Après chaque déploiement, on devait passer une séance de trente minutes avec lui, pour discuter de problèmes éventuels. Une fois, j'y suis allé avec un autre copain, Gerry, histoire d'en finir. On n'y croyait pas beaucoup, c'était juste un truc de plus à faire sur ma liste après le déploiement. Pour pouvoir partir en permission, on devait passer par cette séance. Les chefs s'en dispensaient, mais, pour nous, c'était obligatoire. On savait que c'était une case à cocher : comme ça, la marine pourrait dire qu'on nous aidait à gérer le stress du combat.

Vers la fin de la journée, Gerry et moi on est allés chez le psy. Je ne me souviens plus si c'était Gerry ou moi qui avait rendez-vous, mais quand on est entrés ensemble, la psychologue a eu l'air surprise. Elle était enceinte, à trois semaines environ de l'accouchement. Elle avait l'air aussi fatiguée que nous.

« Écoutez, vous avez pas beaucoup de temps, a commencé Gerry en montrant son ventre. On va vous économiser trente minutes en faisant notre séance ensemble.

Elle y a réfléchi un instant, puis nous a fait entrer. Gerry a plié son mètre quatre-vingt-quinze dans le

canapé. Je me suis assis en face de la psychologue. Elle a pris un carnet de notes et nous a prévenus :

« On va aborder des choses délicates. Ça ne vous dérange pas d'en parler ensemble ?

– Gerry sait tout sur moi, et je sais tout sur lui. C'est bon pour nous.

– D'accord. »

Elle a commencé à remplir des formulaires.

Elle nous a surtout posé des questions sur notre gestion du stress et d'éventuels symptômes post-traumatiques. Je me rappelle qu'elle nous a donné une feuille avec une liste de ces symptômes. J'ai rapidement parcouru le papier. Il y avait les difficultés à dormir, la phobie de la foule, et le fait de garder le dos au mur dans un restaurant.

En terminant, je me suis mis à rire en pensant :

« Bordel, je crois que je les ai tous. »

Je ne vivais pas ma vie différemment, et pourtant j'avais bien tous les symptômes ou presque.

J'ai souri à la psychologue, sans dire un mot.

Quand Gerry a fini sa liste, j'ai posé à mon tour quelques questions :

« Pourquoi on n'est pas plus tarés ? Après toutes ces merdes qu'on a vues ? Vous parlez de stress post-traumatique. Gerry et moi, on a été entraînés à gérer quasiment toutes les situations de combat qu'on peut nous balancer, mais on n'a jamais eu la moindre formation sur le côté émotionnel.

– Oui, a répondu la psy. La meilleure description de ça, c'est le BUD/S. »

L'endurance mentale, la détermination et l'énergie qu'on apprend lors du BUD/S, ça sert aussi au combat. Pendant cet entraînement, on dépasse ses limites mentales et physiques. J'ai appris que je pouvais aller

bien au-delà de ce que je pensais être mes limites. La psychologue disait que ça nous rendait plus forts que la moyenne. Je lui ai demandé :

« Donc, la résistance mentale que j'ai apprise et utilisée au BUD/S, c'est la même que pour lutter contre le stress au combat ? »

Elle a souri :

« Ce n'est pas si simple, mais le BUD/S y contribue en effet, parce que ce programme se fonde pour l'essentiel sur la résistance mentale. Et c'est bien, aussi, que les SEAL aient tous le même état d'esprit. Tous, vous vous portez volontaires, encore et encore, pour vous trouver en situation de combat. »

Elle avait raison. Dès le début de ma carrière, j'avais voulu aller au feu. J'acceptais le risque, mais c'était aussi un défi que je voulais relever. Serais-je capable de résister au stress du combat, et pas juste me rouler en boule dans un coin ? Se dépasser, c'était essentiel pour devenir un SEAL, mais aussi pour réussir sa vie.

« Donc, vous dites que le BUD/S nous a rendus plus forts ? Ou alors, il a simplement éliminé les faibles ? »

Là, je lui en ai bouché un coin. Avant qu'elle puisse répondre, Gerry est intervenu :

« Je crois qu'on est mentalement plus forts que tout le monde sur la planète », a-t-il déclaré en souriant.

C'était évidemment pour déconner.

En y repensant, il montrait à la psy comment on gérait le stress avec humour. Quand les choses se gâtaient, on était toujours doués pour changer de sujet. On refoulait certains trucs, ou on s'en moquait, et puis on continuait. Impossible pour nous d'assimiler tout ce qu'on avait vu et fait. C'était plus facile d'en plaisanter ou de l'ignorer.

On a quitté le bureau de la psy au bout des trente

minutes, et on n'en a plus jamais reparlé. On avait coché la case « à faire », on pouvait partir en perm'. Bien sûr on n'aurait que deux semaines avant de sauter à bord pour reprendre encore l'entraînement et le déploiement.

Au fil du temps, je me suis mis à mieux dormir, et j'ai trouvé rassurante l'idée d'être assez fort pour tenir à distance mes expériences traumatisantes à l'étranger. J'ai encore la liste que la psychologue m'a donnée. Je la parcours de temps en temps, et j'ai toujours tous les symptômes. Du crash d'hélicoptère lors du raid [redacted] à ce petit chat irakien mal nourri léchant la flaque de sang sous la tête du combattant mort, chaque épisode était rangé dans son propre compartiment. Les symptômes n'ont pas disparu, même après mon départ de la marine. J'ai simplement décidé de ne pas y penser.

On gère tous le stress du combat de manière différente. Celle que j'ai choisie n'est pas parfaite et ne convient certainement pas à tout le monde. Être un SEAL, c'est une vie et un métier difficiles. Les sacrifices dépassent largement tout ce que j'avais pu imaginer – mais si on me demandait : « Et si c'était à refaire ? », ma réponse, sans hésitation, serait simple : « D'accord. »

ÉPILOGUE

Descendre du train en marche

Lors de mon dernier jour dans la marine, j'ai fait le tour de l'unité, pour vérifier que tous mes papiers étaient en règle.

C'était une superbe journée de printemps. J'avais déjà nettoyé ma piaule et dit au revoir à mon groupe. Ces deux derniers mois, la décision m'avait stressé. J'y étais allé fort, avec treize déploiements en combat d'affilée. Pour la première fois de ma carrière, je devais reconnaître que j'étais fatigué, même épuisé. Le rythme constant déploiement-entraînement-déploiement-et encore entraînement commençait à me peser. J'avais toujours pensé que je ferais vingt ans chez les SEAL ou que je mourrais en essayant de les faire. Quitter les SEAL, c'était une décision redoutable, je ne pouvais pas la prendre à la légère.

J'ai pris cette décision comme j'aurais fait un choix en combat. J'en ai d'abord parlé à mes camarades, pour tâter le terrain. Tous sans exception ont cru que j'étais dingue. J'avais quatorze ans de marine et il m'en fallait encore six de plus pour avoir droit à une pension. Mais je devais renouveler mon engagement et il fallait donc me décider. Soit je signais pour quatre ans de plus avec encore un déploiement avant d'être

transféré à l'administratif, soit je partais pour tenter ma chance dans la vie civile.

J'avais presque achevé ma période de chef d'équipe, sans doute mon meilleur moment dans l'unité. La seule chose que je pouvais espérer après, c'était de devenir chef de section. Mais avant, je devrais supporter au moins pendant deux ans la fonction d'instructeur. La guerre en Afghanistan s'arrêtait peu à peu et, avec les nouvelles règles de combat, on savait que les « bonnes opérations » avec les gars de l'équipe étaient quasiment terminées. Les déploiements se traînaient, sans beaucoup d'action. Je m'étais engagé pour me battre, pas pour rester assis.

Le maître principal de l'unité m'a fait entrer dans son bureau. Il avait entendu dire que je ne voulais pas me réengager et voulait en discuter avec moi. C'était un vrai chef, d'une franchise totale. Il était très respecté dans l'unité, et je lui devais une explication sur les raisons de mon départ.

Il m'a demandé :

« Alors, à ce qu'il paraît, tu as fini ?

– Oui. Je suis crevé. J'ai l'impression que si je ne bouge pas maintenant, je serai coincé dans la marine avec un nouvel engagement de quatre ans, et je ne suis pas sûr que ce soit le boulot pour lequel j'aie signé.

– Je comprends, a répondu le maître principal. J'ai plus de vingt ans de marine et, plusieurs fois, moi aussi j'ai pensé partir. Mais il ne te reste que six ans, et tu es un énorme atout pour notre équipe. Ça nous ferait mal de te perdre. »

J'ai remercié le maître principal, mais j'avais pris ma décision. Rien de ce qu'il aurait pu dire ne m'aurait fait changer d'avis. J'ai expliqué :

« Je sais ce que je quitte. Mais j'ai jamais fait ce métier pour l'argent. Ni pour la pension merdique

que je toucherais si j'arrivais aux vingt ans. J'aime ce travail plus que tout au monde, et j'en ai fait ma toute première priorité pendant presque quatorze ans. »

Le maître principal hochait la tête, d'autant plus conscient de ces sacrifices qu'il les avait faits aussi. J'ai repris :

« La guerre ralentit, je devrai quitter mon groupe opérationnel après le prochain déploiement, et ce sera fini de s'amuser. Honnêtement, j'ai l'impression qu'il est temps de bouger et de réfléchir aux prochaines étapes de ma vie. Je suis émerveillé à l'idée de prendre des vacances, et de maîtriser mon agenda. »

On était tous à fond, depuis des années, mais le maître principal ne me laisserait pas sortir de son bureau tant qu'il n'aurait pas entendu mon projet :

« Tu as des trucs de prévu, au-dehors ? Je veux pas que tu deviennes clodo, a-t-il ajouté avec un petit sourire. Je ne vais pas te faire de sketch à la con pour que tu restes dans l'équipe. Je comprends ton point de vue et je veux que tu sois heureux. Tu as pris ta part au combat. Et maintenant, barre-toi de mon bureau, et tous mes vœux de réussite. »

L'arrêt suivant, c'était mon ancien commandant de groupe. Il avait été le premier à nous accueillir après notre dernier déploiement. Il était arrivé en courant vers l'avion, juste après notre atterrissage, pour nous serrer la main. Après la mission, il avait pris le commandement effectif.

Pour monter au « troisième pont », où rôdent les officiers, je devais revêtir mon uniforme et rectifier ma tenue. Je m'étais donc changé, ôtant mon short et mon T-shirt, et je m'étais aplati les cheveux avec de l'eau. Puis j'avais emprunté l'escalier pour voir l'officier.

Il m'a fait entrer dans son bureau. Assis en face de lui, je contemplais le mobilier d'acajou massif, et

les murs couverts de plaques et autres souvenirs. J'ai aperçu aussi un matelas de couchage bleu dans un coin.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous garder ? a demandé l'officier. Vous êtes un des membres principaux de la communauté. Un jour, c'est vous qui tiendrez la boutique. »

J'étais honoré, mais j'ai répondu :

« Il est temps pour moi de bouger. Comme je l'ai dit au maître principal, je suis crevé. »

L'officier ne voulait pas en entendre parler. Il ne me laisserait pas partir sans me faire son discours de motivation. Il assurait la vente.

« Écoutez, a-t-il dit. C'est votre vie. Vous êtes comme moi. Je dors au bureau. Je suis un moine guerrier. »

Il ne plaisantait pas. Il ne prenait jamais de vacances ou de congés. Chaque jour, il travaillait dur, pour montrer à quel point il était dur aussi et totalement dévoué à sa mission. Je comprenais son point de vue, je sortais de quatorze ans du même engagement. Mais moi, je n'avais pas de joli bureau où dormir. Enfin merde, tout le monde dans l'unité avait fait pareil, ou pire encore. J'ai dit à l'officier :

« Croyez-moi, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'abandonner. »

Il n'a rien répondu. Il savait sans doute que j'étais déjà parti. Il ne pouvait rien faire pour que je reste.

« Cela fait longtemps que j'écoute mon intuition, et là, mon intuition me dit que je dois descendre du train en marche.

– D'accord, très bien, si je ne peux pas vous faire changer d'avis. Je comprends. Tous mes vœux pour la suite », a dit l'officier.

Il avait fini d'essayer de me convaincre. Pour lui, je n'étais qu'un gars de plus descendu du train.

Je lui ai serré la main et suis revenu à nos piaules. J'ai croisé quelques copains. On avait déjà parlé de ma décision, et, en vrais frères qu'ils étaient, ils avaient compris, et voulaient juste que je sois heureux. Cela dit, dès l'instant où j'avais décidé de ne pas me réengager, j'étais aussi devenu un ex-camarade d'équipe.

« Hé, mon salaud, tu devrais pas déjà être derrière un bureau ? m'a lancé un copain.

– Ah ouais, hé, mon gros, bon courage avec tes formulaires aux normes », a ajouté un autre.

Leur vision sinistre de ma vie civile s'inspirait du film *35 heures, c'est déjà trop !*, qu'on avait dû regarder un millier de fois en déploiement. Ils me voyaient déjà en chemise cravate, dans un bureau minuscule. Quelques jours avant ma dernière visite, j'avais reçu une plaque portant mon nom mal orthographié, en souvenir de mon service dans l'unité et chez les SEAL.

Tout cela semblait un peu vide.

Ce n'était pas la faute de mes camarades. Ils étaient heureux pour moi, mais je savais aussi qu'ils pensaient surtout à la mission ou à l'entraînement d'après. Pendant plus d'une décennie, j'avais amélioré mes capacités pour devenir le meilleur SEAL possible. Mais, au moment de passer la porte pour la dernière fois… cette aventure était derrière moi.

J'avais l'impression d'être un chirurgien qui, après des années de formation et de travail en salle d'opération, est devenu l'un des deux cent cinquante meilleurs du pays. Et là, avec quatorze ans d'ancienneté, il décide d'arrêter et de tout recommencer. Il vient de rendre les clés de la salle d'op', après l'avoir fermée derrière lui, et repart de zéro.

En montant dans ma voiture pour rentrer chez moi, j'ai éprouvé une sensation qu'on m'avait appris à contrô-

ler : la peur. J'avais peur. Toutes les questions sans réponse me tournaient dans la tête :

Qu'est-ce que je vais faire du reste de ma vie ?

Comment me réinventer ?

Sur quoi m'appuyer ?

Ah ! Nom de Dieu ! Qu'est-ce que je viens de faire ?

Ma décision de quitter la marine avait été la plus dure que j'aie jamais prise. Tous mes amis étaient restés dans l'unité. Ils continueraient leurs déploiements, avec les sacrifices liés à ce métier. J'avais l'impression de les abandonner, et on nous apprenait à ne jamais abandonner. C'était comme si je les laissais tomber. C'était dur, mais, au fond de moi, je savais que j'avais pris la bonne décision. Le plus difficile, ce serait de m'en souvenir.

J'étais épuisé.

J'avais mis les SEAL et le service de mon pays au-dessus de tout, y compris mes relations personnelles, ma famille, les vacances, le temps libre et une vie normale. Je n'avais pas pris de vrais congés depuis des années. J'avais des lacunes énormes dans ma connaissance de la culture pop. Je n'aurais pas su dire qui avait remporté le Super Bowl cette année ou combien de come-back Britney Spears avait effectués.

En revanche, je pouvais parler des meilleures tactiques pour s'emparer d'une place forte talibane. J'étais extrêmement bon en parachutisme, au tir à l'arme d'épaule, et plein d'autres techniques SEAL, mais peu d'entre elles sont recherchées dans le monde civil. Je n'avais aucune idée de ce que j'en ferais, une fois descendu du train d'enfer des SEAL. Je venais de quitter ce qui donnait du sens à ma vie – et tout ce dont j'avais besoin pour survivre, en tant que SEAL, était devenu obsolète. Je devais redéfinir ma vie et

mes objectifs. D'une certaine manière, j'étais revenu en Alaska, mais sans rêve pour me guider cette fois.

Le livre *Ce jour-là* a été la première étape de ma nouvelle vie.

En commençant à travailler sur cet ouvrage avec mon co-auteur Kevin Maurer, on a discuté du livre de l'ancien SEAL Gene Wentz. Ce roman m'avait donné l'envie de devenir SEAL. Je considérais ce livre, et bien d'autres du même genre, comme un outil essentiel dans ma quête du statut de SEAL. Ces ouvrages étaient plus efficaces qu'une publicité ou une affiche de recrutement, parce qu'ils m'avaient permis d'appréhender directement le monde des SEAL. C'était vrai aussi pour la plupart de mes camarades. On avait tous lu des bouquins sur les SEAL quand on était jeunes.

Phil, l'un de mes mentors et meilleurs amis, avait lu le livre sur les Delta Force du colonel Charlie Beckwith, le premier commandant de cette unité. Il avait écrit à Beckwith une lettre pour lui parler de son rêve de devenir Delta.

Quelques mois plus tard, Phil a reçu une réponse manuscrite. L'auteur l'encourageait à toujours faire de grands projets, assurant Phil qu'il pourrait arriver à tout. C'était cette lettre qui l'avait encouragé à réaliser son rêve. Les encouragements de Beckwith avaient propulsé Phil dans une incroyable carrière militaire.

J'ai écrit *Ce jour-là* pour encourager les jeunes, et partager avec le monde les sacrifices quotidiens des hommes et des femmes de nos armées. Je voulais que les gens comprennent cette communauté, constituée de gens qui prennent des risques chaque jour. Je voulais montrer le côté humain des SEAL, après des mois d'héroïsation de la part des politiciens.

Assis dans mon bureau décoré de souvenirs de mes années de SEAL, sous une photo de ma classe de BUD/S, j'ai travaillé sur le livre jusqu'à évoquer parfaitement le raid et la culture des SEAL. J'ai écrit cet ouvrage comme j'ai été entraîné par ailleurs : avec l'aide d'amis, de ma famille et de camarades. Quand j'ai appris à mes amis que j'écrivais un livre, ils m'ont donné beaucoup de conseils. Ils m'ont supplié de « bien » le faire, et d'éviter les « mémoires du guerrier » obnubilé par son nombril.

« Fais pas le blaireau qui se prend pour un superhéros, m'avait dit un ami. Parle bien de l'équipe. »

Un autre avait carrément rigolé :

« Tu sais, mon vieux, si les SEAL soutiennent à fond un gros film d'action hollywoodien comme *Act of valor*, je suis sûr que tu t'en sortiras avec un livre d'hommage à notre communauté. »

J'ai fait de mon mieux pour parler de l'équipe dans *Ce jour-là*, pour les hommes et les femmes avec qui j'ai servi pendant presque quatorze ans. Ensuite, j'ai attendu que l'éditeur annonce la sortie. J'étais redevenu le nouveau dans l'équipe et je faisais confiance aux experts pour m'aider au lancement. Quand le livre est paru en août 2012, la couverture média m'a stupéfié. Je n'avais pas compris dans quoi j'allais me mettre. Le succès dépassait de loin mes attentes, mais les critiques aussi.

J'étais sur le tarmac, m'apprêtant à effectuer un saut en parachute pour une collecte de fonds à San Diego, quand j'ai reçu l'appel. Je sautais en tandem avec des gens prêts à donner de l'argent à la Fondation SEAL.

J'avais vécu quelques situations stressantes, mais là, apprendre que mon nom avait fuité, c'était dans le top 10. L'espace d'une seconde, la panique m'a envahi.

Rétrospectivement, j'avais été naïf de croire que je pourrais conserver mon anonymat – mais je n'y avais jamais sérieusement réfléchi, en fait.

« Eh ben merde alors… », ai-je pensé.

Je me suis écarté du groupe prêt à sauter et j'ai pris une seconde pour retrouver mes esprits. Mon entraînement a repris le dessus et j'ai établi une liste des priorités. Des capacités que je croyais oubliées ont resurgi. Comme quand les instructeurs nous ôtaient la cagoule pendant l'exercice de la boîte. J'étais à nouveau dans la boîte, à gérer la situation. J'ai réfléchi à tout ce que je devais faire. Après le saut, je pourrai agir.

Sur quoi avais-je prise ? Mon nom venait de fuiter. Je n'avais aucune influence sur les médias. Je ne pouvais pas rentrer les mots dans la gorge du producteur, même si j'aurais adoré rencontrer ce type de Fox News et tenter le coup avec mon pied.

D'abord, je devais transférer mes parents en lieu sûr, loin des médias indiscrets. Ensuite, il fallait élaguer mon profil personnel. J'étais étonné de la quantité d'informations que l'on pouvait trouver en ligne. Enfin, j'ai arrêté de m'inquiéter de ces fuites. Elles étaient bien au-delà de mon petit univers d'un mètre de large. Il fallait me concentrer sur ce que je pouvais changer.

L'un des organisateurs du saut en parachute m'a fait signe. L'avion était prêt. Je devais encore faire ça. Je m'étais engagé, je n'allais pas les laisser tomber. J'ai pris le stress lié au livre et aux médias et je l'ai rangé dans un coin. Ces problèmes m'attendraient à mon retour.

Quand la porte de l'avion s'est enfin ouverte et que j'ai sauté dans le ciel d'un bleu limpide au-dessus de San Diego, je me suis senti en paix. C'était rassurant de suivre ces procédures de parachutisme, parce que je n'avais pas le temps de penser à autre chose.

Ce que j'ai appris aussitôt après le fuitage de mon nom, c'est que les talents que j'avais développés pendant plus d'une décennie étaient bel et bien utiles dans le monde civil. En utilisant ces capacités, je n'avais pas rendu plus agréable le cirque autour de *Ce jour-là*, ni la transition à une vie ordinaire, mais au moins c'était gérable.

Pendant tout ce processus, j'ai réfléchi aux leçons apprises durant ma carrière. Ma capacité à gérer le stress, à me concentrer et à cloisonner les problèmes m'a empêché de devenir fou. J'ai communiqué ce talent à l'équipe éditoriale. Des concepts comme « mon petit univers d'un mètre de large » sont entrés dans notre vocabulaire.

L'aspect le plus gratifiant de la publication de *Ce jour-là* a été la réaction des lecteurs. Ceux qui me contactaient voulaient parler, non de [redacted], mais des autres moments de ma carrière et des camarades qu'ils avaient découverts dans le livre : ça a peut-être été ma plus grande surprise.

De très nombreuses personnes m'ont envoyé des récits passionnants de difficultés qu'ils avaient surmontées dans leurs propres vies, parfois en s'inspirant de *Ce jour-là*. Je n'avais certainement jamais eu cette intention, mais je suis heureux de savoir que les SEAL décrits dans mon premier livre ont inspiré d'autres personnes. Cela me semble logique, parce que j'ai toujours été inspiré par mon équipe, moi aussi. Les hommes avec qui j'ai servi m'ont rendu meilleur, tant sur le plan personnel que professionnel.

Je ne maîtrise pas encore tout, mais chaque jour je trace mon chemin. Je me suis inspiré de ce que j'avais appris, et c'est pour ça que je voulais écrire ce livre-ci. *No hero* entre dans mon processus de réinvention, c'est ma manière de m'acquitter de ma dette. Cet ouvrage est

pour les non-SEAL, mais il est tout autant un hommage à mes frères de la communauté SEAL.

Ce ne sont pas seulement mes leçons. Il y a celles que j'ai tirées des erreurs que j'ai commises, mais aussi celles de camarades qui ont accepté de les partager avec moi. J'ai merdé des tas de fois. Je ne suis certainement pas parfait. J'ai essayé de réunir tout cela dans un livre, pour que, peut-être, d'autres puissent éviter ces erreurs.

Cela n'a pas été facile de descendre du train en marche. Depuis le banc de touche, j'ai regardé mes camarades, mes frères, continuer à se battre à l'étranger. J'ai lu les journaux et suivi les évolutions en Somalie et en Irak. J'ai eu mal au ventre en apprenant la prise de Fallujah par Al-Qaïda, parce que je m'y étais battu. Parfois, j'aimerais pouvoir faire quelque chose.

Mais j'ai une nouvelle mission à présent, une que j'ai choisie. Pendant longtemps, j'ai pensé que les leçons et méthodes utilisées dans l'armée ne pouvaient s'appliquer qu'aux SEAL. Beaucoup de gens à qui je parle pensent, en ce qui concerne le commandement, la motivation et la résistance mentale, qu'il existe des différences fondamentales entre les mondes civil et militaire.

Je ne suis pas d'accord.

Depuis que j'ai effectué ma transition vers la vie civile, j'ai découvert que les leçons apprises au cours de ma carrière s'appliquent à un public beaucoup plus vaste que notre communauté.

Ces leçons sont fondamentales.

Il n'y a pas de recette secrète pour les SEAL, mais si je devais en créer une, ce serait à partir des fondamentaux. Quand on est stressé, comme au combat, les gestes élémentaires sont les plus simples à maîtriser. Si vous assimilez ces principes de base à la perfection, et que vous les appliquez sans erreur en toutes

circonstances, vous aurez toujours l'avantage sur celui qui ne les maîtrise pas.

Tout ce qu'un SEAL maîtrise, ce sont ces éléments de base, et leur parfaite application. Lorsqu'on s'en souvient, le reste suit.

À présent que j'ai quitté la marine et que j'ai pu échanger avec des personnes autres que des SEAL, je vois la chance que j'ai d'inspirer et d'informer les gens, en racontant ce que mes camarades et moi avons appris, dans notre effort permanent pour être les meilleurs SEAL. Je pensais déjà avant *Ce jour-là* que c'était important de l'écrire ; je pense à présent que c'est essentiel.

J'espère que la prochaine génération de SEAL, de Delta Force, de Rangers et des forces spéciales lira ce livre et *Ce jour-là*, et éprouvera le désir de servir comme nos hommes et femmes en uniforme. Peut-être quelques-uns d'entre eux utiliseront-ils les leçons de ces livres sur le champ de bataille et en tireront profit. Je sais que tout le monde ne rêve pas de l'épreuve du combat, mais quels que soient les défis à relever, vous trouverez de l'intérêt aux récits de ceux avec qui j'ai servi, ceux qui combattent encore et ceux qui ont perdu la vie.

J'espère que *Ce jour-là* et *No hero* soulèvent des questions que la plupart des livres sur la guerre n'abordent pas : les difficultés personnelles, et ce qu'elles nous apportent. Il serait irresponsable de ma part de ne pas partager cet aspect plus intime de ma carrière ; j'espère que les gens n'auront pas à commettre les mêmes erreurs que moi. Ce livre est un moyen de rendre ce que j'ai reçu. Je consacrerai le reste de ma vie à trouver d'autres moyens de transmettre les leçons apprises par mes camarades, pour en inspirer d'autres, comme eux m'ont inspiré. Quitter le service de l'armée ne signifie pas mettre fin à une vie de service.

Les auteurs

Mark Owen est un ancien membre du *United States Naval Special Warfare Development Group*, ou SEAL Team Six. Au cours de ses nombreuses années dans les SEAL, il a participé à des centaines de missions dans le monde entier, notamment le sauvetage du capitaine Richard Phillips dans l'océan Indien en 2009. Le 1er mai 2011, Mark Owen a été chef d'équipe lors de l'opération *Neptune Spear* (Trident de Neptune) à Abbottabad, au Pakistan, qui s'est conclue par la mort d'Oussama Ben Laden. Mark Owen a été l'un des premiers hommes à pénétrer au deuxième étage du refuge du chef terroriste, où il a assisté à la mort de Ben Laden. Le livre de Mark Owen, *Ce jour-là*, reste le seul récit fiable d'un témoin oculaire.

Kevin Mauer a couvert en tant que journaliste les opérations des forces spéciales pendant neuf ans. Il a été intégré à six reprises à des unités en Afghanistan, a passé un mois en 2006 avec des unités d'opérations spéciales en Afrique de l'Est, et a suivi les forces américaines en Irak et en Haïti. Il est l'auteur de quatre ouvrages, dont plusieurs sur les opérations spéciales.

Table

PROLOGUE. Quarante noms 7

1 | Une simple histoire de T-shirt noir. *Objectif* 25

2 | Comment faire cinquante mètres sous l'eau sans y laisser sa peau. *Confiance* 45

3 | Un univers d'un mètre de large. *La peur* 63

4 | Le test de la cagoule. *Stress* 85

5 | Aucune garantie de rentrer sains et saufs. *Une question d'état d'esprit* 103

6 | Le traquenard. *Confiance* 123

7 | Debriefing opérationnel. *Communiquer* . . 145

8 | Tirer, bouger, communiquer. *Les relations* 167

9 | Jamais sans mon binôme. *Responsabilité* 189

10 | À l'aise, à la dure. *À la dure* 211

11 | Attention aux chaussures. *Évolution* 233

12 | Tuer. *Cloisonner* 249

ÉPILOGUE. Descendre du train en marche 269

Les auteurs 283

RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2015. N° 129082 (3012304)
IMPRIMÉ EN FRANCE

POINTS

RÉCIT

Mark Owen, Kevin Maurer
No Hero

Le raid qui a conduit à la mort de Ben Laden le 2 mai 2011 n'était pas l'opération la plus impressionnante de Mark Owen. Loin de là. Au sein de la fameuse Team Six des Navy SEAL, l'unité d'élite des forces spéciales de la marine américaine, il a couvert des centaines de missions. À travers son témoignage se dessine une histoire intime de la guerre par ceux qui la mènent en secret.

« Nous ne sommes pas des super-héros. Nous sommes juste de vrais professionnels. »

Mark Owen a fait partie de la Team Six des forces spéciales de la marine américaine. Il a couvert des centaines d'opérations, dont celle qui a permis de tuer Ben Laden. Journaliste et écrivain, Kevin Maurer a couvert les opérations spéciales de l'armée américaine pendant neuf ans.

« L'écriture d'Owen est sincère et intelligente. No Hero *est passionnant pour tout lecteur. »*

Associated Press

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuel Pailler et Marc Saint-Upéry

9 782757 855850

ww ts.com

Phot :
d'apr hoto/Alamy
Éditi ain-Rolland, Paris 14
ISBN np. en France 11.15

7,30€

$14.95